

Bulletin trimestriel n°54/1997

Histoire et Mémoire des crimes et génocides nazis

*Congrès International
Bruxelles, 23-27 novembre 1992*

ACTES VIII

- 5 **Paul HALTER**, *Présentation des Actes*
- 7 **André STEIN** (Psychothérapeute, Professeur en Communication Humaine, Université de Toronto - Canada) : *Comment peut-on être caché et vivre caché ? Les enfants cachés s'interrogent* (Commission «Aspects Psychologiques»).
- 9 **Thomas RAHE** (Directeur du Gedenkstätte Bergen-Belsen - Allemagne) : *Jüdische Religiosität in den nationalsozialistischen Konzentrationslagern* (Commission «Histoire et Mémoire»).
- 21 **Petru DUNCA** (Professeur de Philosophie, Université de Baia-Mare, Maramuresch - Roumanie) : *L'image des Juifs déportés dans la mémoire collective des paysans du Maramuresch* (Commission «Témoignages et Archives»).
- 31 **Holger GEHLE** (Université de Hambourg - Allemagne) : *Schreiben im Post-Holocaust. Raymond Federmans «Die Nacht zum 21. Jahrhundert». The Twofold Vibration* (Commission «Littérature»).
- 45 **Theresa SWIEBOCKA** (Chercheur, Auschwitz Museum - Pologne) : *Changes at the Auschwitz Museum and its Future* (Commission «Musées»).
- 49 **Jocelyn GREGOIRE** (Historien - Belgique) : *Le fonds d'archives de l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie* (Commission «Histoire et mémoire»).
- 53 **Gerd STEFFENS** (Enseignant, Albert-Einstein-Schule - Allemagne) : *Veränderung jugendlicher Mentalitäten und die Erinnerung an Auschwitz* (Commission «Pédagogie»).
- 69 **Jean BRACK** (Président du Musée de la Résistance - Belgique) : *Privileges des musées* (Commission «Musées»).

Ulrike JUREIT, Karin ORTH (Collaboratrices au KZ Gedenkstätte Neuengamme - Allemagne) : <i>Gespräche mit Überlebenden des KZ-Neuengamme</i> (Commission «Milieux de Mémoire - Survivants et Héritiers»).	73
Jochen VOGT (Professeur de Littérature, Universität Essen - Allemagne) : <i>Auschwitz bei Peter Weiss. Historisierung oder Universalisierung ?</i> (Commission «Littérature»).	91
Sommaire des Actes I, II, III, IV, V, VI et VII	105
Supplément au Bulletin n°54/1997	
Discours du Président Paul HALTER à l'occasion du 15ème anniversaire de la Fondation Auschwitz à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, le 30 octobre 1996.	115
Arthur Haulot, <i>Le camp de concentration. Eléments sociologiques</i> , présenté par Y. Thanassekos.	121
Un document historique : deux lettres de 1945 du Dr. Janet Vaughan sur l'état sanitaire au camp de Bergen-Belsen	135
Des tziganes parlent... présenté par H. Ch. Jasch.	147
Un témoignage émouvant de Madame Marie Pinhas	157
Informations	159
Le Fonds d'Archives mis à la disposition de la recherche scientifique.	159
Les services pédagogiques de la Fondation Auschwitz :	161
- Encadrement	
- Dossier pédagogique	
- Conférences pédagogiques	
- Exposition	
- Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau	
- Organisation de journées pédagogiques	
- Visite à Breendonk	
- Concours de dissertation annuel (règlement)	
- Bibliothèque	
- Photothèque	
- Prix Fondation Auschwitz (règlement et suggestions de thèmes)	
- Prix de la Paix (règlement)	
Dernières acquisitions de la Bibliothèque et comptes-rendus.	171

Paul HALTER
Président de la
Fondation Auschwitz

Présentation des Actes VIII du Congrès de novembre 1992

¹ Yannis Thanassekos et Anne Van Landschoot, *Du Témoignage audiovisuel*. Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis (Bruxelles, 9-11 mai 1996), éd. Fondation Auschwitz et Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Bruxelles-Paris, 1996. *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, N° spécial 53, octobre-décembre 1996.

Ce n'est pas, il est vrai, la première fois que nos nombreuses obligations en matière éditorialiste nous empêchent de publier dans leur continuité les Actes de notre Congrès consacré à l'histoire et à la mémoire des crimes et génocides nazis de novembre 92.

Nous avons en effet décidé, vous vous en êtes rendu compte, de consacrer sans délai notre précédent numéro intitulé *Du Témoignage audiovisuel* à l'édition des Actes de la seconde «Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis» qui eu lieu à Bruxelles en mai dernier ¹.

Nous approchons toutefois de la fin de cette longue et volumineuse publication qui culminera par un neuvième et dernier volume. C'est cependant avec un plaisir chaque fois renouvelé que nous poursuivons cette entreprise par laquelle nous vous présentons une nouvelle série de communications que l'on qualifiera sans crainte d'«essentielles». Celles-ci s'inscrivent, comme précédemment, dans le cadre de notre démarche visant à l'exploration et à la compréhension de l'histoire et de la mémoire des crimes et génocides nazis. Malgré toute la gravité des évocations, nous vous souhaitons une excellente lecture de cette édition.

André STEIN
Psychothérapeute
Professeur en
Communication
Humaine,
Université de Toronto
(Canada)

Comment peut-on être caché et vivre caché ?

Les enfants cachés s'interrogent ⁽¹⁾

Résumé

Les enfants cachés sont en train de vieillir sans avoir vraiment témoigné jusqu'à présent. Avant qu'ils ne disparaissent, nous devons nous familiariser avec leurs expériences immédiates et conséquentes afin de comprendre comment ils s'étaient réintégrés à leurs milieux socio-culturels dans leur pays natal ou dans l'immigration. Dans cette communication, j'entreprendrai une esquisse phénoménologique de quelques réalités paradoxales des enfants cachés. Mes propos seront fondés sur une enquête menée à bien auprès des ressortissants de huit pays, aussi bien des rescapés que des professionnels dans les domaines de la réhabilitation psychosociale. L'enquête a été effectuée sur base d'entrevues profondes.

D'une part, la bibliographie de recherche sur la Shoah est surabondante : d'autre part, de vastes lacunes dominent le domaine des recherches sur les enfants cachés. Comment expliquer cette apparente indifférence vis-à-vis des circonstances et des conséquences de la survie des enfants ? Comment est-il arrivé que même de nos jours, quand on dit «rescapé», on a tendance à penser à garder le silence, et que les années souterraines de la guerre se soient déversées dans les années souterraines d'après-guerre ? Qu'est-ce qui les a poussés à continuer à cacher leur identité et leurs souvenirs ? Comment peut-on découvrir les ressorts de l'âme et le comportement de ceux qui, tout en négociant

¹Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Aspects Psychologiques» (Président de séance : Mr. Claude Bloch, Psychiatre).

leurs routines quotidiennes, ont gardé leur «moi» derrière le mur du silence, même dans leurs rapports les plus intimes ?

Comment déchiffrer les mystères des trajectoires de leur vie si souvent paradoxale ? Comment peut-on se retrouver dans le labyrinthe de leurs sentiments tortueux vis-à-vis de leurs parents nourriciers ? Comment expliquer que d'une part, bien des enfants cachés continuent à vivre cachés presque un demi-siècle après la libération, et que d'autre part, un nombre considérable d'enfants cachés se soient dévoués à une vie active, riche en accomplissements ? Comment rendre compte du fait que bon nombre de ces derniers se soient lancés dans des professions «altruistes» (médecine, psychologie, psychothérapie, assistance, service, enseignement) ?

Quels sont les réseaux internes et externes qui leur servaient et qui continuent à leur servir de soutien ? Et dans tout cela qu'est-il arrivé à leur judaïsme d'antan ? Peut-on discerner une façon unique d'être Juif chez les enfants cachés ?

En guise de conclusion, je propose des questions sur ce que le monde peut attendre des enfants cachés, sans pour autant les proposer comme modèles.

Dr. Thomas RAHE
Direktor
Gedenkstätte
Bergen-Belsen
(Allemagne)

Jüdische Religiosität in den nationalsozialistischen Konzentrationslagern ⁽¹⁾

Wenn sich in der Literatur zur nationalsozialistischen Judenverfolgung und den Konzentrationslagern kaum Informationen zur jüdischen Religiosität finden, so liegt dies nicht nur an der Randexistenz der (jüdischen) Religionsgeschichte innerhalb der zeitgeschichtlichen Forschung (und hier insbesondere der nichtjüdischen Historiographie), sondern hat nicht zuletzt mit der außergewöhnlichen Quellenlage zu tun. Die erhalten gebliebenen Akten - sonst die zentrale Quellengattung der historischen Forschung zur nationalsozialistischen Verfolgungspolitik - enthalten zu dieser Thematik in aller Regel keinerlei Informationen. Die Forschung zur jüdischen Religiosität in den Konzentrationslagern ist daher fast ausschließlich auf die Selbstzeugnisse der Häftlinge bzw. der Überlebenden als Quellengrundlage angewiesen, insbesondere auf Tagebücher und andere dokumentarische Aufzeichnungen, Gedichte und Zeichnungen, die in den Lagern entstanden einerseits, auf nach der Befreiung verfaßte Erinnerungsberichte und Interviews mit Überlebenden andererseits, sowie schließlich die in den Lagern selbst entstandenen, aber zumeist erst nach der Befreiung schriftlich aufgezeichneten Responses.

Die Quellenlage ist jedoch nicht gleichbedeutend mit einem Quellendefizit im Vergleich zu anderen Aspekten der Geschichte der Konzentrationslager. Der Unterschied besteht in erster Linie in einer anderen Struktur der Quellenbasis, nicht in der Authentizität der vorhandenen Quellen. Problematisch ist nicht die vermeintliche «Unzuverlässigkeit» der Selbstzeugnisse - die es natürlich ebenso quellenkritisch auszuwerten gilt wie andere Quellengattungen

¹ Communication prononcée le 24 novembre 1992 à la Commission «Histoire et Mémoire» (Président de séance : Mr. Herman Balthazar, Gouverneur Provincie Oost-Vlaanderen).

- sondern die Selektivität der Quellen, die nur wenig die religiösen Einstellungen der jüdischen Häftlinge bzw. deren Veränderung dokumentieren, sondern in erster Linie über das auch für die übrigen Häftlinge sichtbare religiöse Handeln berichten. Aus diesem Grund spiegelt sich auch die sich in deutlich wahrnehmbaren Formen vollziehende Religiosität der orthodoxen Juden im Lager im Vergleich zur Religiosität der sich nicht mehr als orthodox verstehenden Juden in überproportionalem Maße wider. Zwar läßt eine kritische Sichtung der trotz erheblicher Quellenverluste noch vorhandenen Texte den Schluß zu, daß eine sich auch in Handlungen manifestierende jüdische Religiosität in den Konzentrationslagern verbreiteter war, als uns durch die (schriftlichen) Quellen direkt zugänglich ist - dies zeigt u. a. ein Vergleich der durch Interviews mit Überlebenden zu dieser Thematik noch zu erhaltenden Informationen mit den vorhandenen schriftlichen Selbstzeugnissen. Doch es darf andererseits nicht übersehen werden, daß jene jüdischen Häftlinge, deren Glaube durch die Erfahrung des mit unvorstellbarer Grausamkeit und Kälte ausgeführten Mordens und des auch gegen sie gerichteten Vernichtungswillens in den Lagern zerstört worden ist, in aller Regel keine Selbstzeugnisse hinterlassen haben, und über deren Verhalten allenfalls in den Selbstzeugnissen anderer Häftlinge berichtet wird. Auch die Mehrzahl der jüdischen Opfer des Nationalsozialismus, die noch am Tag ihrer Ankunft in den Vernichtungslagern ermordet wurden, und die die SS buchstäblich bis zur Schwelle der Gaskammer zu täuschen versuchte, um das reibungslose Funktionieren der Tötungsmaschinerie zu gewährleisten, hatte nicht die Möglichkeit, der Nachwelt selbst Zeugnisse zu hinterlassen.

So verbleibt der letzte Lebensabschnitt der Millionen in den Vernichtungslagern ermordeten Juden Europas in einer undurchdringlichen Dunkelheit, die sich der historischen Darstellung und Deutung entzieht. Wenn daher im folgenden von jüdischer Religiosität in den Konzentrationslagern die Rede ist, so müssen die Vorgänge in den meisten Vernichtungslagern in diesem Kontext weitgehend ausgeklammert werden.

Der Vollzug jüdischer Religiosität und der Besitz von Ritualgegenständen sowie religiösen Schriften waren in den Lagern in aller Regel strikt verboten. Ausnahmen wie das Durchgangslager Westerbork, wo den jüdischen Häftlingen u. a. Sabbathfeiern und die Begehung jüdischer Festtage erlaubt wurden, um so die jüdischen Häftlinge

über ihr weiteres Schicksal zu täuschen und die Deportationen in die Vernichtungslager reibungslos abwickeln zu können, bestätigen nur diese Regel. Die Praktizierung jüdischer Religiosität im Lager war also für die Häftlinge nicht nur schwer zu bewerkstelligen, sondern auch ein mit erheblichen Gefahren verbundenes Festhalten an der eigenen jüdischen Identität, dem angesichts dieser Konstellation zugleich eine besondere Bedeutung für ihre Selbstbehauptung zukam, deren Grenze zum Widerstand fließend war. Daß einige der offenen Widerstandsaktionen an jüdischen Festtagen begannen - der Warschauer Aufstand begann am Vorabend des Pessachfestes, der Aufstand in Sobibor am Vorabend von Sukkot (Laubhüttenfest) -, hatte zumindest Symbolcharakter.

In dem Augenblick, in dem orthodoxe Juden ihren Fuß ins Lager setzten, mußten sie sofort die meisten religiösen Gesetze und Gebote aufgeben. Sie wurden gezwungen, am Sabbath und an den Feiertagen zu arbeiten, sie konnten die Speisegesetze nicht einhalten, waren nicht in der Lage, die Gebete zur vorgeschriebenen Zeit zu verrichten, und es war ihnen unmöglich, die meisten Mitzwot [religiöse Pflichten], deren Ausübung ihnen wichtig wie das Leben selbst war, zu erfüllen. Hier erhebt sich eine quantitative Frage. Wenn es die Umstände einem frommen Juden unmöglich machten, 90% einer Mitzwa einzuhalten, hatte es da noch einen Sinn die restlichen 10% zu befolgen? Z. B. sollte man die vielen ins einzelne gehenden Vorschriften für den Sabbath nach den Stunden der Zwangsarbeit noch halten und lag Verdienst darin, wenn man die allerunkoschersten Bestandteile aus der täglichen Suppenration entfernte? [...] Es gab aber auch Mitzwot, die der fromme Jude sogar im Lager erfüllen konnte. Er konnte seinen Kopf bedeckt lassen, es sei denn er mußte die Kappe vor einem SS-Mann ziehen; jeder konnte bei den gebotenen Gelegenheiten die entsprechenden Segenswünsche murmeln [...]

Das tägliche Morgengebet enthält eine ganze Liste von Mitzwot, die jedem gläubigen Juden vertraut sind. Hätte zum Beispiel ein Lagerinsasse nicht «Liebesdienste erweisen» können, «Kranke besuchen», «andächtig beten» und «Frieden zwischen Streitenden stiften» können?

So hat Werner Weinberg, Überlebender des KZ Bergen-Belsen, die Probleme und Möglichkeiten einer Aufrechterhaltung der orthodoxen jüdischen Lebensführung

im Lager beschrieben. Neben dem nahezu totalen Ausgeliefertsein an die SS, die den Tagesablauf der Häftlinge bis in jedes Detail beherrschte, und dem Mangel an den erforderlichen Ritualgegenständen war es auch die Furcht, bei religiösen Handlungen z. B. von nichtjüdischen Funktionshäftlingen entdeckt und an die SS verraten zu werden. Diese Voraussetzungen, die von Lager zu Lager zum Teil erheblich differieren konnten, prägten vor allem das religiöse Alltagsleben im KZ. Die Beachtung der religiösen Gebote hatte den Charakter des Episodischen; sie vollzog sich zumeist individuell oder in kleinen Gruppen, oft hastig, in der Furcht, entdeckt zu werden. Es galt, die wenigen sich bietenden Gelegenheiten zu nutzen, und es war ungewiß, wann und ob sie wiederholt werden konnten. Die einzelnen religiösen Handlungen waren daher zumeist nicht Teil eines Kontinuums; anders als in den Ghettos war Religion kein immer zugänglicher «Hafen», in dem die Häftlinge geistige Zuflucht finden konnten. Zum zweiten mußte am jüdischen Religionsgesetz orientiertes religiöses Handeln fragmentarisch bleiben - so wie von W. Weinberg beschrieben. Schließlich veränderte sich damit zusammenhängend in radikaler Weise auch der soziale und psychische Kontext religiösen Handelns, das seine traditionelle Dramaturgie und ästhetische Aura im Lager weitgehend verlor.

Diesen durch die Voraussetzungen vorgegebenen Defiziten jüdischer Religiosität in den Lagern standen freilich positive soziale Funktionen gegenüber. Die Gruppe der jüdischen Häftlinge in den Konzentrationslagern war in sozialer wie weltanschaulicher Hinsicht alles andere als homogen. Preußische Beamte und griechische Fischer, polnische Rabbiner und französische Studenten, tschechische Kommunisten und holländische Zionisten - sie verband außer ihrer jüdischen Herkunft, die die Ursache für die Deportation in ein KZ war, meist kaum etwas, ja nicht wenige konnten sich nicht einmal untereinander verständigen. Die jüdischen Häftlinge in den Konzentrationslagern stellten in besonderem Maße jene heterogene «Zwangsgemeinschaft» dar, wie sie H. G. Adler beschrieben hat. Zwar schätzte Jacob Robinson, daß etwa 50% der im Machtbereich der Nationalsozialisten lebenden Juden vor ihrer Deportation in die Lager zur Orthodoxie gerechnet werden konnten, doch konnte dieser Anteil von Lager zu Lager erheblich differieren. Vor allem aber sagt diese Zahl nichts aus über den Umfang orthodoxen religiösen Lebens unter den jüdischen KZ-Häftlingen. Außerdem war die gesamte Organisation der Konzentrationslager darauf gerichtet,

zumal den jüdischen Häftlingen nicht nur ihre Identität und Selbstachtung, ihren Lebensmut zu nehmen, sondern sie auch einem Prozeß sozialer Atomisierung auszusetzen, der einen soziale Gemeinschaft und Solidarität erstickenden Konkurrenzkampf ums Überleben unter den Häftlingen bewirken sollte.

Angesichts dieser Situation kam der Praktizierung jüdischer Religiosität eine wichtige gemeinschaftsbildende Funktion zu. Um bestimmte religiöse Gebote durchführen zu können, bildeten sich, zentriert um eben diese religiösen Handlungen, soziale Gemeinschaften, gewissermaßen eine ad hoc gebildete jüdische Gemeinde. Wenn ein Häftling keine Tefillin besaß, die er zum Gebet anlegen konnte, so schloß er sich Mithäftlingen an, die ebenso wie er zur Verrichtung des Morgengebets früher aufgestanden waren und über Tefillin verfügten. Für den Gemeindegottesdienst bedurfte es nach dem jüdischen Gesetz des Minjans, d. h. der vorgeschriebenen Zahl von zehn männlichen Betern im Alter von mindestens 13 Jahren. Die Herstellung bestimmter Utensilien vor allem für den Sabbath und die jüdischen Feiertage machte ein Zusammenwirken der Häftlinge notwendig. So besorgte der eine geeignete Fäden, ein anderer Schuhcreme oder etwas Margarine, um Kerzen für den Sabbath zu produzieren.

Selbst in den Vernichtungslagern gelang es orthodoxen Mitgliedern der Sonderkommandos, die den Besitz der kurz zuvor Ermordeten zu sortieren hatten, die von diesen in die Vernichtungslager mitgebrachten Tefillin, Gebetbücher etc. zum Teil vor dem Zugriff der SS zu retten und selbst zu nutzen. Der Mangel an religiösen Texten wurde ausgeglichen durch fromme Juden, die nicht nur die Gebetstexte im Gedächtnis bewahrt hatten, sondern zuweilen lange Passagen aus der Bibel und dem Talmud auswendig rezitieren konnten und diese Texte so auch ihren Mithäftlingen wieder zugänglich machten: In einer unvorhersehbaren Weise war der Talmud wieder zur «mündlichen Thora» geworden.

Gerade weil es für die Juden, zumal in Europa, immer wieder Situationen der Verfolgung und Diskriminierung gegeben hatte, denen durch entsprechende Interpretationen und Weiterentwicklung des Religionsgesetzes Rechnung getragen worden war, gab es für die orthodoxen Juden im Lager Traditionsmuster und Entscheidungen, an denen sich ihr eigenes Verhalten im Lager orientieren konnte. Für jene, die ihre orthodoxe Lebensweise und Überzeugung auch im

KZ behielten, war die Verurteilung, deren Opfer sie nun selbst wurden, nichts in der jüdischen (Heils-) Geschichte substantiell Neues, sondern primär eine Parallele zu den zahlreichen Verfolgungen, von denen die jüdische Tradition immer wieder berichtet. Die Halacha, das ausdifferenzierte System der religionsgesetzlichen Bestimmungen, konnte aus dieser Sicht ihre verhaltensorientierende Bedeutung behalten auch in Entscheidungssituationen, für die es keine historischen Vorläufer gab, indem die ihr zugrundeliegenden Prinzipien als Leitlinie der Entscheidung dienen konnten. Diese Entscheidungssituationen, vor die sich vor allem die um Rat gefragten Rabbiner - sofern es sie im jeweiligen Lager unter den Häftlingen gab - gestellt sahen, betrafen nicht nur rituelle Fragen, sondern oft genug auch ethische Probleme, bei denen es direkt oder indirekt um Leben oder Tod ging: Durfte man um des religiösen Studiums und des Gebets willen das eigene Leben gefährden? Bis zu welchem Umfang durfte man das eigene Leben gefährden, um das eines anderen zu retten oder umgekehrt das eigene auf Kosten eines anderen retten? Durfte ein Vater das Leben seines Sohnes retten, in Kenntnis der Tatsache, daß damit ein anderes Kind dem sicheren Tod überantwortet wurde?

Möglichst weitgehende Orientierung an der Halacha, an der religiösen Tradition auch unter den Bedingungen des KZ, war freilich im Blick auf die Überlebenschancen ein ambivalentes Verhalten. Einerseits vermittelte sie jenes Minimum an psychischer Stabilität, das für das Überleben so unabdingbar notwendig war. Andererseits bedeutete es einen gefährlichen Verlust an körperlicher Widerstandskraft, wenn orthodoxe Juden auf einen Teil des lebensnotwendigen Schlafs verzichteten, um Gebete zu verrichten oder die besonders unkoscheren Teile der ohnehin kaum zum Überleben reichenden Nahrung nicht aßen. In Erinnerungsberichten ist des öfteren von Orthodoxen die Rede, die im Lager koscher zu leben versuchten - und bald an Erschöpfung starben.

So ist es nur allzu verständlich, daß nur eine sehr kleine Minderheit auch im Lageralltag des KZ, soweit unter diesen Umständen möglich, an ihrer orthodoxen Lebensweise festhielt. Dies bedeutet, daß viele der zuvor orthodox lebenden Juden sich im Lager von der orthodoxen Verhaltenspraxis lösten, ohne daß dies freilich mit einer grundsätzlichen Abwendung von der jüdischen Religiosität gleichbedeutend sein mußte.

Für viele der jüdischen Häftlinge, die kaum noch etwas mit der religiösen Tradition des Judentums verbunden hatte, war das Verhalten der Orthodoxen schlicht unverständlich, weil es insbesondere für die aus stark assimilierten jüdischen Familien Westeuropas stammenden Häftlinge eine ihnen fremde Welt repräsentierte, die für sie zudem in krassem Widerspruch zur Welt des KZ stand. So berichtet Primo Levi in drastischer Weise über seine Beobachtungen und Empfindungen am Abend nach einer Selektion in Auschwitz:

Nach und nach wird es still, und da seh' und höre ich von meinem Bett im dritten Stock, wie der alte Kuhn laut betet, die Mütze auf dem Kopf, den Oberkörper heftig hin- und herwiegend. Kuhn dankt Gott, daß er nicht ausgesondert wurde. Kuhn ist wahnsinnig. Sieht er denn nicht im Bett nebenan Beppo, den zwanzigjährigen Griechen, der übermorgen ins Gas geht und es weiß und ausgestreckt daliegt und in die Glühbirne starrt und kein Wort sagt und keinen Gedanken mehr hat? Weiß Kuhn denn nicht, daß das nächste Mal sein Mal sein wird? Begreift Kuhn denn nicht, daß heute ein Greuel geschah, das kein Sühnegebet, keine Vergebung, kein Büßen der Schuldigen, nichts Menschenmögliches also, niemals wird wiedergutmachen können? Wäre ich Gott, ich spuckte Kuhns Gebet zu Boden.

Dennoch: die positive psychologische Wirkung der Praktizierung jüdischer Religiosität im Lager auch auf jene jüdischen Häftlinge, die daran (zumindest im Lageralltag) nicht teilnahmen, läßt sich nicht übersehen. Filip Müller, Angehöriger eines der Auschwitzer Sonderkommandos, erinnert sich:

Wenn Fischl betete, gab er uns mit der Hand ein Zeichen zum Aufstehen, und jedesmal, wenn er nach einem bestimmten Abschnitt des Gebetes mit dem Kopf nickte, antworteten wir ihm: 'Omen!'. Es schien mir unsinnig, in Auschwitz zu beten, und absurd, hier noch an Gott zu glauben. In jeder anderen Situation und an jedem anderen Ort hätte ich Fischl, diesen eigenwilligen, in vielem abstrusen Mann, nicht ernst genommen. Aber hier, an der Markscheide von Leben und Tod, folgten wir gefügig seinem Beispiel, weil uns nichts anderes mehr blieb oder weil wir fühlten, daß sein Glaube uns stärkte.

Auf die Frage, ob er in Auschwitz gebetet habe, antwortete der liberale Rabbiner Emil Davidowic: «Nein, aber ich habe alle beneidet, die gebetet haben.»

Neben den an der Orthodoxie festhaltenden Juden einerseits und den agnostischen bzw. atheistischen Juden auf der anderen Seite gab es eine große Zahl jüdischer Häftlinge in den Konzentrationslagern, die zwar im Lageralltag ihre Religiosität nicht oder kaum praktizierten, jedoch die hohen jüdischen Feiertage zu begehen versuchten. Auch dabei waren zunächst einige praktische Probleme zu bewältigen: Die notwendigen Gegenstände für den Feiertag, wie zum Beispiel Matzen für den Pessach oder Kerzen für Chanukka mußten irgendwie hergestellt werden. Gelang dies nicht, mußte zu symbolischem Ersatz gegriffen werden, so wenn etwa Wasser an die Stelle des Sabbathweins trat. Außerdem galt es, den genauen Termin des jeweiligen Festes zu ermitteln. Zuweilen war es jüdischen Häftlingen gelungen, kleine Kalender ins Lager mitzubringen; anderenfalls versuchte man, durch Beobachtung des Mondstandes den Termin zu ermitteln. War die «Alltagsreligiosität» nur eine Angelegenheit einzelner oder kleiner Gruppen, so war die Begehung jüdischer Festtage in viel stärkerem Maße auch ein soziales Ereignis, an dem sich relativ viele der Mithäftlinge beteiligten.

Je ausgeprägter die Parallelität des jeweiligen Festes zur Situation der jüdischen Häftlinge in den KZ war, um so größer war seine Bedeutung im Lager. So verwundert es nicht, daß Pessach, das Fest zur Erinnerung an die Befreiung Israels aus der Knechtschaft Ägyptens, das in den Quellen, die uns über die Begehung jüdischer Feiertage in den KZ berichten, das wohl am häufigsten erwähnte Fest ist.

Daß die jüdischen Feiertage für viele, wenn auch keineswegs alle jüdischen Häftlinge der Konzentrationslager einen solchen Stellenwert einnahmen - in Bergen-Belsen wurde im März 1945, in dem dort mehr als 18.000 Häftlinge an Hunger, Entkräftung und Seuchen starben, noch in mehreren Baracken Pessach gefeiert -, erklärt sich nicht zuletzt aus der spezifischen Struktur jüdischer Religiosität und der besonderen Situation der jüdischen Häftlinge in den Lagern. Die heilsgeschichtlichen Erinnerungen und die damit verbundenen Verheißungen, wie sie sich gerade in den jüdischen Festen manifestierten, waren im Verlauf der jüdischen Religionsgeschichte nie völlig spiritualisiert worden, sondern hatten sich immer ihren sehr konkreten historisch-politischen Gehalt bewahrt. Die zu Pessach gefeierte Befreiung etwa war nie in der endzeitlich erhofften messianischen Erlösung allein aufgegangen. Die sich gerade im religiösen Fest als dem ursprünglichsten Medium kultu-

reller Erinnerung dokumentierende soziale und religiöse Doppelbedeutung von «Judentum» erleichterte es, zumindest partiell und vielleicht nur kurzfristig die so heterogene Zwangsgemeinschaft des KZ als eine historisch konstituierte und mit religiöser Dimension versehene Erinnerungsgemeinschaft zu erfahren. Die Rekonstruktion einer kollektiven Identität im religiösen Fest half dem Einzelnen durch die Aufrechterhaltung eines Minimums an Kontinuität dem so gefährlichen Prozeß der Desintegration der eigenen Persönlichkeit entgegenzuwirken. Indem schließlich im Vollzug der jüdischen Feste unausweichlich ein Vergleich zwischen der jüdischen Leidens- und Befreiungsgeschichte und der eigenen aktuellen Situation gezogen wurde, traten deren Parallelitäten ins Bewußtsein. Sicher waren die Unterschiede in diesem Punkt außerordentlich groß. Doch der Vollzug der jüdischen Feste förderte tendenziell eine solche Einstellung, die hier auch historische Entsprechungen wahrnahm. Je intensiver solche Entsprechungen aber erlebt wurden, um so eher konnten sich die überlieferten Deutungs- und Verhaltensmuster der jüdischen Tradition auch in dieser Grenzsituation als tragfähig erweisen.

Der ausgeprägt narrative Charakter der meisten jüdischen Feste, in denen es um Heils-Geschichten, nicht um abstrakte Wahrheiten oder Glaubenssätze geht, verbindet in besonderer Weise die Kategorie des Festes mit der der Zeit. Die absolute Herrschaft der SS über die KZ-Häftlinge war auch eine absolute Herrschaft über ihre Zeit: Selbst über den Zeitpunkt, zu dem ein Häftling die Latrine aufsuchen durfte, entschied die SS. Die Anonymität einer sich scheinbar endlos erstreckenden, sinnentleerten Zeit war ein bewußt eingesetztes Mittel, dem Häftling seine Individualität und jede Möglichkeit der Selbstbestimmung zu rauben. Ihm sollte jede Chance genommen werden, seine eigene Zukunft vorhersehen und damit auf die Zukunft hin existieren zu können. Angesichts der permanenten Bedrohung des eigenen Lebens lebte der Häftling unter dem Diktat einer «totalen Gegenwart». Vor allem die in den Lagern verfaßten Tagebücher dokumentieren sehr deutlich, wie an die Stelle eines «horizontalen» Zeiterlebens, in dem die Ereignisse nacheinander ablaufen, mehr und mehr ein «vertikales» Zeitempfinden trat, für das die Dinge scheinbar gleichzeitig geschahen.

In dieser Situation war das religiöse Fest das wichtigste Mittel, die Monotonie einer end- und sinnlosen Gegenwart

durch eine sinnbezogene Gliederung der Zeit zumindest partiell aufzuheben. Der jüdische Kalender trennte den Zeitablauf in profane und in heilige Zeit, gliederte die Zeit in unterschiedliche Qualitäten und Bedeutungen, humanisierte und historisierte den Zeitablauf. Nicht nur die Festtage selbst, schon ihre Erwartung und Vorbereitung trugen dazu bei, die Totalität der Gegenwart aufzubrechen. Und es war gerade die Traditionsgebundenheit der Feste, die dies ermöglichte. Der Festablauf, sein religiöser Gehalt, seine Terminierung, all dies war durch die Tradition bis ins Detail festgelegt - und dem Zugriff der SS entzogen. Zwar konnte sie die Häftlinge an jüdischen Feiertagen besonderen Schikanen aussetzen, aber auch sie konnte nicht verhindern, daß an einem bestimmten Tag Pessach war, daß die jüdischen Häftlinge darum wußten und aus der Erinnerung an den Exodus der Vorväter Hoffnung für ihre eigene Zukunft schöpften, daß sie diesen Tag, in welcher rudimentärer Form auch immer, in besonderer Weise begingen.

Im Blick auf die daraus resultierenden positiven psychologischen Auswirkungen für die Häftlinge läßt sich durchaus manche Parallele zwischen der im Lager praktizierten Religiosität und anderen Formen der Selbstbehauptung im Lager, wie etwa kulturellen Aktivitäten oder organisierten Formen sozialer Solidarität entdecken. Doch gibt es hier auch beträchtliche Unterschiede. Die Begehung jüdischer Festtage, mehr aber noch die alltägliche Praktizierung der Religiosität geschah nicht wegen, sondern trotz der Lebensbedingungen im KZ. Die Religiosität wurde aufrechterhalten um ihrer religiösen, ihrer übernatürlichen Bedeutung willen, nicht als nützliches Mittel zum Zweck der Erhaltung psychischer Stabilität. Sicher hatte sie diese Funktion auch, aber die Bedeutung des Vollzugs jüdischer Religiosität im Lager war hinsichtlich der Überlebenschancen der Häftlinge durchaus wie erwähnt sehr ambivalent. Die Praktizierung jüdischer Religiosität unter diesen Bedingungen war auch Ausdruck der Überzeugung, daß es auch hier Werte gab, die wichtiger waren als das eigene Überleben - auch wenn dies nur für eine kleine Minderheit der jüdischen Häftlinge galt. So berechtigt es ist, den Vollzug jüdischer Religiosität als Teil des «geistigen Widerstandes» im Sinne einer Selbstbehauptung zu verstehen, so mahnt sie uns auf der anderen Seite aber auch, nicht zu vergessen, daß die Opfer keine moralische Pflicht zum Widerstand hatten.

Die Grenzen für religiöses Denken im Lager waren denkbar eng gezogen; die Frage aber nach dem Warum des Leidens in den KZs war für die meisten jüdischen Häftlinge doch unausweichlich.

Aus zwei Gründen erschienen die traditionellen, an orthodoxen Maßstäben orientierten Deutungsmuster der großen Mehrzahl der jüdischen Häftlinge nicht akzeptabel. Das Verständnis des Holocaust als göttliche Strafe setzte eine Schuld voraus - doch welche Schuld hätte ein solches Verbrechen wirklich rechtfertigen oder erklären können? Zum zweiten galt wohl auch für die Mehrzahl der jüdischen Häftlinge in den Konzentrationslagern das Diktum Emil Fackenheim's, man werde in Auschwitz nie einen religiösen Sinn finden können, möglich sei nur eine religiöse Antwort auf Auschwitz, eine Antwort, so hat Yehoshua Amir ergänzt, die letztlich nicht gedacht, sondern nur getan werden kann.

Es waren vornehmlich zwei religiöse Grundgedanken, die - wenn auch zumeist nicht artikuliert - für jüdische Häftlinge in den Konzentrationslagern bedeutsam waren. Kiddusch Haschem («Heiligung des göttlichen Namens»), so lautete die jahrhundertealte Formel für das jüdische Märtyrertum, eine religiöse Deutung des gewaltsamen Todes um des jüdischen Glaubens willen, mit der Juden auch in den Konzentrationslagern versuchten, ihrem erzwungenen Schicksal selbst ein Minimum an Würde und Sinn zu geben. Angesichts des völligen Ausgeliefertseins an die SS und der denkbar inhumanen und unwürdigen Art des Todes im KZ bedeutete «Kiddusch Haschem» auch ein letztes Minimum an Selbstbestimmung für die Häftlinge, denen als letzte Freiheit nur noch blieb, über ihr Verhalten zu ihrem eigenen Tod und dessen Deutung selbst zu bestimmen.

Auch die Übertragung dieses Konzeptes auf die Situation der KZs bedeutete, den Aspekt der Kontinuität und Parallelität zur bisherigen jüdischen Leidensgeschichte zu betonen. Doch war diese Vergleichbarkeit, so fragten manche, wirklich gegeben? War nicht den Opfern dieser Verfolgung, anders als früher, gar keine Möglichkeit gegeben, durch Abwendung vom jüdischen Glauben dem gewaltsamen Tod zu entfliehen? Da die Juden durch die Schergen Hitlers nicht um ihres Glaubens willen verfolgt wurden, sondern es um die Vernichtung ihrer physischen Existenz ging, so zog etwa der Rabbiner Yizchak Nissenbaum 1940 im Warschauer Ghetto die Konsequenz aus diesen Überle-

gungen, sei dies nicht die Stunde von Kiddusch Haschem, sondern von Kiddusch Hachayim, der «Heiligung des Lebens». Mit diesem Konzept war ein religiöses Motiv für eine Vielzahl unterschiedlichster Formen jüdischer Selbstbehauptung und jüdischen Widerstands geschaffen. «For to all the other resistance fighters inside and outside Nazi-occupied Europe resistance was a *doing*. For Jews [...] caught by the full force of the Nazi logic of destruction, resistance was a way of *being*.» Es war damit im Vergleich zu Kiddusch Haschem auch ein deutlich stärker verhaltensorientierendes (und auf aktives Handeln hin ausgerichtetes) religiöses Konzept, das für die jüdischen Häftlinge im KZ zugleich Motiv und Leitlinie war, ohne im Widerspruch zur jüdischen Tradition zu stehen. Wenn etwa Rabbiner ihren Mithäftlingen im Lager ausdrücklich erlaubten, zu Pessach auch das normale, gesäuerte Brot zu essen, so war dies eine Entscheidung, die im Einklang mit der religiösen Tradition stand, die solche Erleichterungen vorsieht, wenn durch die Erfüllung eines Gebotes ein Leben gefährdet wird, und keine aus dem Konzept «Kiddusch Hachayim» abgeleitete Durchbrechung der Tradition. Kiddusch Haschem und Kiddusch Hachayim erscheinen nur vordergründig als gegensätzliche theologische Konzepte. Kiddusch Hachayim bezog sich nicht allein auf das physische Überleben, sondern auch auf dessen jüdische Gestaltung (und damit Sinngebung), ja sah beides untrennbar miteinander verbunden. Die beiden religiösen Konzepte sind eher als unterschiedliche religiöse Antworten auf verschiedene Situationen in der Verfolgung zu verstehen: «Kiddusch Haschem stand oft am Ende eines verzweifelten und vergeblichen Kampfes um das Überleben, um die 'Heiligung des Lebens'».

Petru DUNCA

Professeur de

Philosophie

Université Baia-Mare -

Maramuresch

(Roumanie)

L'image des Juifs déportés dans la mémoire collective des paysans du Maramuresch ⁽¹⁾

Le régime politique fasciste s'est répercuté et reflété également en Roumanie mais n'y a rencontré de possibilités offensives que bien plus tard. L'extension de la domination du Reich en Roumanie s'est caractérisée par le régime d'occupation de la Hongrie durant quatre ans (suite au «Diktat» de Vienne sur le Nord-Ouest de la Transylvanie) et par la présence des troupes allemandes à partir du 10 octobre 1940. Ce fut là un phénomène caractérisé par de graves implications sur l'histoire universelle, inscrivant des pages de terreur, des stagnations du progrès social et une involution culturelle dans la vie de plusieurs peuples.

Suite à une intense campagne diplomatique, la Hongrie arrache au moyen du «Diktat» de Vienne la partie Nord-Ouest de la Transylvanie, un territoire de 42.243 km² avec une population de 2.600.000 habitants, dont une majorité de Roumains.

Lorsque la «sentence de Vienne» fut présentée en février 1936 et en août 1940 sur la scène politique, on constata que tous ces changements avaient été favorables à l'Allemagne et à ses alliés ; qu'il s'agisse de la défaite de la France, de la retraite de l'Angleterre, de la perte des positions sur le continent ou de l'isolement de la Roumanie. Hitler refusa les traités avec la Roumanie et donna cours à son ultimatum du 15 août 1940 :

¹ Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Témoignages et Archives» (Président de séance : R. Van Aerschot, Voorzitter Vrije Universiteit Brussel).

«C'est une révision devenue inévitable. Tout essai pour éviter le danger qui menace votre pays, par n'importe quelle manoeuvre tactique, doit être et sera voué à l'échec.

Tôt ou tard, ou peut-être dans un temps très court, le résultat pourrait être la destruction même de la Roumanie» ².

² Arhivele M.A.E., fond documentar, dosar 546, vol. 51.

Ces menaces étaient toujours accompagnées de mesures concrètes.

Durant l'année 1940, la dictature militaire de Ion Antonesco, à tendance antisémite, s'est instaurée. A Bucarest, en janvier 1941, les Juifs deviennent les victimes de l'insurrection de la «Garde de fer» qui avait pour but de renverser Antonescu. En juin, eu lieu le Pogrom de Iasy qui amplifia les excès contre les Juifs de Bukovine et Bessarabie.

A partir de 1938, la Hongrie promulgua une série de lois antijuives. Une loi de 1939 visa à restaurer «l'équilibre social» ³. En 1941, la Hongrie conclut une alliance militaire avec Hitler. C'est à cette même époque qu'entrèrent en vigueur les lois racistes nazies de Nuremberg. Celles-ci visaient les Juifs et les Roumains provenant de l'Ouest de la Transylvanie. Les autorités hongroises occupaient alors ce territoire.

³Augusti Deac, Ghe. I. Bedea - Ungaria, in vol. «Regimurile fasciste si totalitare din Europa», vol. I, Ed. Militara, 1979, p. 78.

Le 12 avril, suite aux ordres militaires, les Juifs furent concentrés dans des ghettos. Le gouvernement hongrois déclara alors l'Ukraine sous-carpathique et le Nord de la Transylvanie, zones d'occupation militaire, ce qui lui permit d'agir plus facilement contre les Juifs sans le moindre droit d'ingérence extérieure.

L'expulsion des Juifs de leurs villages et leur rassemblement dans des ghettos commencèrent en Maramuresch le 20 avril. Le 27 avril, des responsables de la Gestapo arrivent à Cluj, à titre de conseillers techniques.

Au travers des Memoranda du «Conseil juif», adressés le 27 avril au Ministère hongrois de l'Intérieur et le 3 mai à Eichmann, on apprend quelques éléments concernant le début de la tragédie. On y trouve la preuve que les Juifs du Maramuresch ont été cantonnés à Sighet et dans d'autres localités importantes. On apprend également qu'une partie de l'Intellegentsia locale a été enfermée, sans eau ni nourriture, dans une petite synagogue. Les mesures concentrationnaires furent appliquées de manière si rapide que l'organisation du camp et l'installation des sanitaires ne furent pas prévues. La nourriture et les soins médicaux ne furent également pas assurés.

Evidemment, le Ministère de l'Intérieur communiqua le memorandum au Secrétaire d'Etat, Endre, qui obtint la

⁴ Arhivele M.A.E., fond documentar - Transilvania, 1940-1944, vol. 362.

preuve que les mesures préconisées étaient tout à fait efficaces. Eichmann ajouta : «*De toutes ces informations pas un seul mot n'est vrai*». ⁴

La réalité était tout autre et nous est offerte par le fils renommé de Sighet -l'écrivain Elie Wiesel- qui entrevoit aujourd'hui qu'il aurait été obligatoire et salvateur que tous sachent alors que : «*Les Juifs de Sighet n'ont su qu'au dernier moment ce qui les attendait. Le ciel et la terre s'écroulaient en Pologne et dans d'autres endroits, et nous n'en savions rien. Personne n'a trouvé nécessaire de nous annoncer cela, de nous en avertir. Un an après la révolte du Ghetto de Varsovie, nous ne savions encore rien du plan des nazis : la destruction des Juifs d'Europe. Tout le monde connaissait la solution finale, les Juifs de Sighet n'en savaient rien. Tous étaient convaincus qu'un Juif pouvait tranquillement attendre la fin du malheur... Aujourd'hui cela paraît quelque chose d'incroyable*» ⁵.

⁵ Elie Wiesel in vol. «40 ani de la Holocaust», editat in 1984.

Le 10 mai, le rassemblement des Juifs dans les Ghettos était achevé. «*La création des ghettos a pris fin dans la région des Carpathes - première zone (qui comprenait également le Maramuresch). Les mesures concernaient environ 200.000 Juifs répartis en dix camps et ghettos. En Maramuresch, il y avait des ghettos à Sighet, Vischeul de Sus, Berbeshti, Dragomireshti, Baia Mare*» ⁶. Les quelque 100.000 Juifs qui sont parvenus à se sauver n'ont jamais pu rejoindre la Roumanie ; pas plus que les 100.000 autres qui, aidés par les paysans, se sont cachés dans les villages et dans les montagnes.

⁶ Arhivele statului, filiala Maramures, fond 1940-1944.

En date des premières concentrations de Juifs, ils étaient déjà fortement intégrés dans la vie économique des villages du Maramuresch. Voilà ce que nous disent nos informateurs (Ciceu Palagaua - loc. Budesti ; Pîrja Maria - loc. Desesti ; Hrusca Irina - loc. Ieud ; Bilaschco Anuta - loc. Petrova, etc.) «*Les Juifs étaient de très bons fermiers. Ils possédaient beaucoup de terre et gardaient des troupeaux de moutons. Ils étaient très actifs dans le secteur forestier et étaient très importants dans le secteur chevalin. Ils travaillaient beaucoup. Ils possédaient des scies mécaniques dans chaque village. Les uns étaient commerçants, les autres étaient bouchers. Ils s'entendaient très bien avec les Roumains. Les Juifs leur donnaient de l'argent en hiver et les Roumains travaillaient pour eux, en été. Le samedi était jour de fête pour les Juifs. C'est alors que les paysannes du village travaillaient chez eux*».

Le Maramuresch, région montagneuse, était une des seules zones dans lesquelles les Juifs s'occupaient d'élevage, d'exploitation de forêts et de culture de la terre. Mais tout à coup, suite au «Diktat» de Vienne tout changea dans cette partie de la Transylvanie. Voici ce que nous en dit Dunca Ioan de Budesti : *«Entre 1940 et 1944, nous, la majorité des jeunes, faisons deux fois par semaine notre instruction militaire dans des camps. Il y avait aussi de jeunes Juifs. Lors de l'instruction, l'officier hongrois ligotait les mains et les pieds des jeunes Juifs puis ils les jetaient à terre et ils restaient là jusqu'à ce que nous rentrions à la maison. Chaque jour, les jeunes Juifs étaient persécutés d'une manière ou d'une autre».*

Ensuite les Juifs durent évacuer et abandonner leur maison pour être enfermés dans des ghettos. Ceux qui devaient partir étaient transportés en chariot. Dunca Nastafa du village Sîrbi décrit ainsi ces départs : *«On les a fait monter dans des charrettes. Toutes les charrettes à cheval du village ont été réquisitionnées. Puis, on y a fait monter tout le monde : vieillards, femmes, enfants. Il était interdit aux Roumains de leur parler. Les Juifs ont été amenés à Berbeschti, dans le ghetto gardé par des gendarmes. Les fenêtres étaient occultées par de la peinture. On racontait aussi que des Roumains, dont le nom avait une consonnance juive comme «Mois» ou «Binder», étaient également arrêtés».*

Les Roumains qui protégeaient les Juifs étaient emmenés au front pour le travail forcé. Ils devaient y creuser des tranchées. A ce moment-là, ils ont commencé également à emmener ici et là des Roumains. Mon père portait deux fois par semaine de la nourriture dans le ghetto. Il y avait beaucoup d'amis. Je ne sais pas comment il y réussissait. Un jour, mon père a dit : *«On les a emmenés. Puis il a commencé à pleurer. Il savait que «ceux qui partaient ne reviendraient jamais...».*

Voici ce que nous livre Tamasch Gheorghe, un autre témoin du village de Budeschti : *«J'ai vu alors comment on a embarqué les Juifs. On les a fait sortir de leur maison et on les a emmenés. Tout d'abord, on m'a dit qu'ils avaient fait construire des fours et qu'on les y avait jetés. Eux, ils savaient, et nous aussi, qu'on les ferait brûler. On a aussi emmené la femme de Vilau parce qu'elle avait aidé le fils de Moisu de Maier. Elle est revenue mais lui, on l'a brûlé».*

Les vers écrits par la paysanne Marie Sas de Ieud dans un camp de travail, en été 1944, sont tout à fait troublants :

*«J'y suis étrangère, étranger est ce lieu
J'y suis étrangère, étrangère est mon âme
Ici, où elle brûle comme une flamme
Ayant grand mal du pays,
Mon visage a vieilli».*

Plus de 11.000 paysans du Maramuresch ont été déportés pour le travail forcé en Hongrie et en Allemagne. Mais ce ne fut en rien comparable à la souffrance des Juifs. Les règlements d'ordre intérieur des ghettos dispensent de tout commentaire :

- Interdiction de quitter le ghetto ; toute tentative sera punie par exécution.
- Interdiction de tout contact avec l'extérieur.
- Institution d'une discipline militaire dans le ghetto.
- Interdiction de quitter la chambre qu'ils occupaient, toute discussion y était interdite.
- Les rues du ghetto devaient être désertes et silencieuses jour et nuit.

Durant les jours qui suivirent, ils utilisèrent la torture afin d'obtenir des informations et des déclarations sur les biens cachés des Juifs. Les méthodes d'intimidation commençaient par de mauvais traitements infligés aux personnes arrêtées. Dans le cas où «l'action réussissait», on les voyait, suivis par des gendarmes, forcés de remettre leurs économies cachées.

Le Paysan Chindrisch Petru de Ieud nous dit : *«Je crois qu'en Enfer, c'était mieux que là. Les Juifs ont souffert plus que Jésus».*

Le ghetto de Sighet avait une triste réputation en raison des horreurs qui y étaient pratiquées et de l'horreur qui y régnait. Un survivant, évadé de ce ghetto et d'Auschwitz, témoigne qu'il était moins battu dans les camps allemands.

Au début de l'application du Plan «Marguerite», Eichmann et Endre ont visité les ghettos de Sighet et de Vischeu de Sus. Eichmann avait personnellement voulu s'assurer du bon déroulement des opérations et ce, surtout afin de «corriger» les inefficacités.

L'embarquement dans les trains et les transports furent l'expression même de la cruauté. Le 20 mai 1944, sept jours avant le transport des Juifs du ghetto vers leur dernière destination, les gendarmes constituèrent et organisèrent le départ des détachements de travail. Ils emmenèrent 2.000

personnes qu'ils enfermèrent dans le ghetto. A Baia-Mare, on apprit «*qu'une personne qui voulu donner de la nourriture aux malheureux, entassés dans un wagon, a été vue par un gendarme et déportée avec ceux qu'elle avait voulu aider*» témoigne Traean Hrisca.

Voici une description d'un «Judentransport» (transport de Juifs) : «*On ne pouvait pas bouger dans le wagon à cause de la concentration des gens, des valises, des sacs, des frusques renversées pêle-mêle. On ne pouvait même pas sortir les cadavres du wagon. Les portes étaient verrouillées. La chaleur étouffante amplifiait la puanteur. Les mamans avaient la sensation que leurs enfants étouffaient et criaient pour avoir de l'air. Le troisième jour, dans le wagon, il n'y avait plus d'eau. La réserve d'aliments était épuisée. Les vieillards priaient et maudissaient la situation. Les enfants pleuraient. Les encouragements au calme et à l'espoir s'entremêlaient aux exclamations désespérées. Le train continuait sa course folle dans la nuit fasciste... Le quatrième jour, la locomotive de notre train s'est arrêtée...»⁷*

⁷Oliver Lustig Jurnal de Lagar, serial rev. Flacara, 1987.

L'ensemble de l'opération et tous les transports effectués grâce à la planification assurée par les cadres expérimentés d'Eichmann et au zèle des exécutants hongrois ont pris fin le 6 juin 1944. Kurt Becker, un des adjoints de Eichmann, déclara : «*La déportation de 150.000 personnes aurait dû durer deux ans et nous l'avons réalisée en quelques jours grâce à l'aide des Hongrois*»⁸.

⁸ Déportation en mai, juin 1944 : 151.180 Juifs - Détachement du travail 1942-1944 : 14.881 personnes. Une centaine de personnalités rabbiniques ont été assassinées lors de l'Holocauste.

Après cette date, les Juifs qui avaient survécu, cachés dans des villages, ont été soumis à des représailles. Ce fut le cas dans le village de Sarmasch en septembre 1944. Emile Mora, médecin à Sarmasch, déclara : «*Le 8 septembre 1944, la garde nationale hongroise m'a arrêté et emmené au camp dans la maison du peintre Ioan Pop (...). Deux jours plus tard, les 126 Juifs de Sarmasch furent arrêtés par la Garde Nationale Hongroise et j'ai été libéré le 15 septembre 1944. Les Roumains et les Juifs n'avaient reçu aucune nourriture. Ils avaient été battus et maltraités. Durant la nuit, des exécutions étaient même simulées pour nous faire peur. Le lendemain de ma libération, j'ai appris que les Juifs et le reste des Roumains avaient été évacués de Sarmasch. Quelques jours plus tard, on racontait que les Juifs avaient été exécutés. En ce qui concernait les Roumains, on ne savait rien de plus*»⁹.

⁹ Matathias Carp - Sarmas, una dia cele mai oribile crime fasciste, Ateliere grafice, Bucuresti, 1945, p. 36-37.

Ion Moceanu de Sarmasch, témoin oculaire, déclare : «*Le soir du 15 septembre, les Juifs devaient se regrouper autour*

de la fontaine où il leur était interdit de parler. Effrayé par tout ce que je voyais, je suis allé chez mon voisin. De là, je voyais le sommet de la colline «Suscut» sur lequel se trouvait un réverbère près d'un abreuvoir d'animaux. Dans la nuit, vers deux heures, ils ont emmené les Juifs vers le sommet de la colline. Une demi-heure plus tard, j'ai entendu un grand bruit : des coups de mitrailleuses puis des gémissements. Je crois que trois mitrailleuses ont tiré sans arrêt jusqu'à l'aube. Il faisait nuit, je n'ai rien pu voir mais j'ai entendu les plaintes et les gémissements des victimes. Les gémissements d'un jeune homme étaient plus forts que ceux des autres. Ensuite j'ai entendu de nouveaux coups de feu mais plus rares. Quand il fit jour, j'ai vu passer des camions chargés de bagages et de sacs appartenant aux victimes. J'ai vu monter des soldats avec des pelles et des bûches vers le lieu du massacre. Ils sont redescendus plus tard avec les vêtements des victimes qu'ils ont mis dans des camions. Puis, ils ont quitté le village de Sarmasch»¹⁰.

¹⁰ ibidem, p. 41.

Suite à des recherches effectuées en février 1945, il est mentionné dans l'acte médico-légal que «sur les 126 personnes massacrées, 77 personnes ont été fusillées dont 62 adultes et 15 enfants. Les autres 49 personnes ont été enterrées vivantes après avoir été torturées avec une cruauté extraordinaire»¹¹.

¹¹ ibidem, p. 34-37.

Mais ce ne fut pas là le seul endroit où de telles atrocités ont été commises. Il se déroula encore d'autres événements tragiques à Ip, Trasnex et Moisei, un village du Maramuresch. A Moisei, la population fut évacuée à plusieurs reprises car la ligne de front était très proche. A la fin du mois de septembre 1944, l'ordre fut donné de liquider tous les Juifs et les Roumains du camp de Vischeul de Sus.

Vasile Petean, un des survivants de ce massacre, raconte : «Nous avons fait le signe de croix - Seigneur, pardonne-moi et aide-moi à y passer plus vite ! Nous nous sommes allongés par terre. On a commencé à tirer avec des armes automatiques par la porte et par les fenêtres. Les uns ont été touchés à la tête, les autres à la poitrine, aux jambes, au coeur. J'ai été blessé à la tête, dans la partie droite au-dessus de l'oreille et à l'épaule droite. Puis, ce fut le silence. Pas de plaintes, pas de gémissements. Les gendarmes sont entrés pour vérifier si tous étaient morts. Ils tirèrent à nouveau... Ensuite, ils sont partis»¹².

¹² Ghe. I. Bodea, Vasile T. Suciuc - Moisei, (biblioteca de istorie), Tg. Muresch, 1982, p.134.

Ion Pop Draganu qui faisait partie du deuxième groupe de condamnés dit : *«Après les avoir tous abattus, les assassins sont entrés dans la maison en marchant sur les moribonds. Ceux qui se débattaient encore entre les griffes de la mort étaient percés à la baïonnette jusqu'à ce qu'ils ne bougent plus»*¹³.

¹³ ibidem, p.136.

La même nuit plus de 400 fermes juives et roumaines de Moisei et Poienile de sub Munte ont été incendiées. Le prêtre Gavrilă Nap dit : *«Cette nuit le village de Moisei, entre les deux ponts du ruisseau Viseu, a été incendié»*.

A la même date, dans le village de Leordina, où se trouvait concentré huit camps de travail (quatre pour les Juifs et quatre pour les Roumains) il y a aussi eu un massacre : les camps ont été incendiés et 400 détenus sont morts brûlés.

Pendant cette période d'occupation, la conduite et l'attitude des autorités hongroises ne faisaient pas l'unanimité dans la Transylvanie du Nord. Quelques personnalités animées de sentiments humanitaires tels que l'Evêque catholique Aron Marton ou le Colonel Imre Revicky essayèrent de faire quelque chose en faveur des Juifs. Le Colonel Revicky prit le commandement de la garnison de Baia Mare et du centre de mobilisation des camps de travail du Nord de la Transylvanie. Il intervint énergiquement par l'intermédiaire de courriers spéciaux envoyés dans les ghettos. Il mobilisa 1.000 Juifs en essayant délibérément de les sauver.

Le point de passage le plus fréquenté était la zone de Turda. Dans cette ville, il existait un collectif juif -fonctionnant clandestinement- qui accueillait les réfugiés et les conduisait plus loin, vers la Roumanie. Abraham Jacob y était guide-courrier. Il se souvient qu'un seul groupe a été rendu à la gendarmerie hongroise. L'organisation hitlérienne locale était au courant de leur fuite et les attendait. L'activité dans la ville de Turda pouvait compter sur l'appui du Professeur d'Université, Raul Sorban, réfugié de Cluj.

Le personnel consulaire de Cluj et Oradea a joué un rôle particulier. Le consul Miahai Marina, originaire du Maramuresch, a suivi de très près le processus des transferts dans les ghettos et les conditions de déportation. Il était en relation avec la Croix-Rouge Internationale.

Dans les montagnes du Maramuresch, il y eut des actions de sauvetage très importantes. Budești, Botiza, Bistra sont

parmi les localités les plus représentatives. Une centaine de Juifs ont pu s'y cacher grâce à l'aide des paysans. Marinca Gheorghe, témoin de Budesti, dit : «*Sloim, Struleni, Natzy Strul s'étaient cachés chez la famille Rochu. Plusieurs avaient une cachette dans Piatra Tincului et dans la montagne Varatec*». Berinde Ion témoigne : «*Des Juifs se sont cachés dans les forêts et dans les montagnes Gutî*».

Dans certains cas, les Juifs sont restés cachés pendant six ou huit mois, dans des greniers ou dans des trous spécialement aménagés. Par exemple, deux jeunes filles ont été cachées par une famille de paysans à Budesti. Tamas Gheorghe, aidé par sa femme, a sauvé les deux jeunes filles : «*Elles ont été cachées dans le grenier et lorsqu'il y avait du danger, elles étaient cachées dans un trou au fond du jardin. Personne ne savait qu'elles étaient là. C'était les filles de David : Eky et Chochana. David était un très grand ami de mon beau-père. David avait été emmené mais ses filles sont restées chez nous, de mai à octobre. Des situations semblables ont existé à Salistea de Sus, Dragmiresti, Strimtura, Poienile de sub Munte, Cicirlau, Tirgul Lapus*».

A Tirgul Lapus, Samuel Dub et sa famille ont été sauvés grâce à la protection d'Ichim Nicolae, garde-forestier. Deux semaines plus tard, trois Juifs s'évadent du ghetto de Dej et rejoignent ce groupe. Les gendarmes les cherchent pendant quelques mois au bout desquels ils trouvent la maman et les trois enfants. Ils seront déportés vers l'Allemagne mais ils parviendront à se sauver.

A Cicîrlau, des paysans, soupçonnés d'avoir caché des Juifs, sont pendus par les pieds et ce, pendant trois jours.

A Petrova, le cimetière et la synagogue furent protégés. Les 22 rouleaux de la Torah, cachés avant les déportations, furent retrouvés intacts.

Il y a encore de nombreux exemples...

La mémoire des martyrs de ces événements reste toujours vivante. J'achève ce «Remember» avec les vers d'un poète-paysan, mon père, Dunca Ioan de Budesti, qu'il a écrit sur la tragédie des Juifs :

*Quelle désolation et quel malheur
Ce jour du départ nous a fait sentir
La vague de la mer les couvre*

*Car ils sont au bord.
J'ai vu des charrettes chargées,
Des Juifs pleurer,
Imaginant leur fin
Maltraités, brûlés.
Quelle douleur, quel désespoir
Songer au four crématoire
Où l'homme y fond, jetté
Comme une feuille morte.
Menacés, obligés de partir
Sur un chemin sans retour
Choisis comme les bêtes, parmi nous
Un peuple, des hommes, des femmes, des enfants,
Sans passé, sans avenir.
On les a entassés dans des trains
Dirigés vers Auschwitz
Se débattant en vain,
Portant la Mort en coeur...*

Ces vers, simples et sincères, représentent un hommage, écrit à l'époque, à la mémoire des cent mille victimes, martyrs de l'Holocauste. C'est une blessure douloureuse qui ne sera jamais guérie...

Schreiben im Post-Holocaust. Raymond Federmans «Die Nacht zum 21. Jahrhundert». The Twofold Vibration ⁽¹⁾

Die Literatur erarbeitet sich wandernde Ordnung, kraftkursiver Widerlegung des *Zufalls*, nur an sich selber, in ihren Texten : im selbstbestimmten Zeichenarrangement gegen das Chaos der Geschichte. Aber der ästhetischen Erklärbarkeit *der Welt* in der Epoche des Faschismus kann nicht das Wort geredet werden. Der Name dafür bleibt : «Zufall» (Briegleb 1990, 188).

1. Über die Lager, Vernichtungslager, nachdenken.

Die Geschichte der Lager schreiben.

doch wenn wir uns mit dem Thema Lager überhaupt beschäftigen, muß von vornherein klar sein, daß es in erster Linie nicht um die Vernichtung der Deportierten geht, unter ihnen übrigens die gesamte Familie des Alten, Vater, Mutter und auch seine Schwestern, vielmehr geht es um die Tilgung dieser Vernichtung als eines zentralen Ereignisses aus dem Bewußtsein, und es ist der innere Zwiespalt gegenüber diesem Tilgungsakt, der dem alten Mann zu schaffen macht, der auf ihm lastet und sich hinter allen Schritten, allen Wagnissen und Unwägbarkeiten seines Lebens verbirgt, aber möglicherweise nehme ich damit schon zuviel vorweg (Federman 1988, 25)

¹ Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Littérature» (Président de séance : Mme A.M. Schaerlaekens, Professeur à la Katholieke Universiteit Leuven).

but if we deal with this matter of the camps at all, it will have to be clear that the central concern is not the extermination of the deportees, including the old guy's entire family, incidentally, father, mother, and sisters

too, but the erasure of that extermination as a central event, and it is, I believe, the old man's ambivalence toward this erasure that charges his life emotionally and informs its risks, but perhaps I am anticipating too much (Federman 1982, 13)

Bevor die Geschichtsschreibung der Lager also beginnt, ist sie demnach schon beendet. Es geht nicht «in erster Linie... um die Vernichtung der Deportierten, ... vielmehr geht es um die Tilgung dieser Vernichtung als eines zentralen Ereignisses aus dem Bewußtsein». Die Vernichtung selbst ist dahin, getilgt, vergessen; wenn «wir uns» mit dem Thema Lager überhaupt beschäftigen, beschäftigen wir uns mit dessen Tilgung, oder, wie in einer Diskussion über den Historiker Martin Broszat einmal formuliert wurde: Es ist das *entnazifizierte* Ich, das jetzt die Alltagsgeschichte des Nationalsozialismus schreibt. Voraussetzung der NS-Geschichtsschreibung ist Abkopplung von dem grausamen Geschehen im Zentrum dieser Geschichte, und geschrieben wird dann nur noch die Geschichte dieser und aller anderen Abkopplungen: die Geschichte der Lebenden, Alltagsgeschichte. Wenn Federman diesem Geschehen einen Namen, Tilgung, gibt und ankündigt, sich nur mit der Geschichte dieser Tilgung beschäftigen zu wollen (zu können), so wiederholt er diese Abkopplung einmal mehr, es geht nicht um die Vernichtung der Deportierten, und bekräftigt sie. Wir haben nur *das Bewußtsein der Lebenden*, nur darum kann es gehen. Ähnlich wie in Irene Disches Erzählung *Fromme Lügen* gruppiert sich also um den Tod (dort: Eva Bauers) als ein tabuiertes, jenseitiges, verschwiegenes Ereignis das Sozialgeflecht der Lebenden als eine Maschine der Tilgung, eine Maschine der Abspaltung, der Blindheit, der Verfälschung, des Vergessens, und die Erzählinstanz will zusehen, wie diese Maschine arbeitet. Allerdings führen die Begriffe Abspaltung, Blindheit, Verfälschung, Vergessen, führt der Begriff Tilgung über das Bewußtsein der Lebenden hinaus in eine reflexive Paradoxie, einen «inneren Zwiespalt». Im Unterschied zu «Geschichte» ist «Tilgung» ein zweistelliger Prädikator: *jemand* tilgt *etwas* (vergißt, verfälscht, übersieht, verdrängt etwas), und sich mit dem Vorgang einer Tilgung zu beschäftigen heißt auch, das mitzudenken, was getilgt wurde (wird), «diese Vernichtung als ein zentrales Ereignis». Was also zunächst als Bekräftigung des entnazifizierten Bewußtseins daherkommt, wird mit diesem besonderen Akt der Begriffsbildung geheime Sabotage. Mit dem Begriff Tilgung wird die Leerstelle des Getilgten wieder aufgerissen, die der

Begriff «Alltagsgeschichte» bei Broszat und anderen gerade *nicht* enthält. Die Literatur Disches und Federmans hat ihre Pointe darin, die reflexive Paradoxie des Begriffs Tilgung als Indikator für eine Paradoxie der Geschichte selbst, mit der zentralen Instanz des *Lebens*, aufzunehmen und auszubauen: «es ist der innere Zwiespalt gegenüber diesem Tilgungsakt, der dem alten Mann zu schaffen macht, der auf ihm lastet und sich hinter allen Schritten, allen Wagnissen und Umwägbarkeiten seines Lebens verbirgt, aber möglicherweise nehme ich damit schon zuviel vorweg».

2. Eine Geschichte der Tilgung also, durch die Tilgung hindurch. Das Licht des Begriffs so richten, daß der Schatten erkennbar wird.

He ihr, ihr da, aufwachen, es geht wieder los, die ganze Chose noch einmal, aber diesmal ohne das übliche Gefasel, die Geschichte eben, die wirkliche, Schluß mit dem Versteckspiel und dem ganzen Gezaunder, und sie beginnt, kaum zu glauben, aber wahr; sie beginnt in der Zukunft, ehrlich, nein, das ist mein Ernst, na gut, sagen wir in der nahen Zukunft, will mich ja auch nicht zu weit von der Gegenwart wegwagen, und außerdem sollte man den logischen Aufbau immer im Auge behalten, vom Zeitdruck mal ganz abgesehen (Federman 1988, 7)

Hey you guys wake up, wake up, it's starting all over again, but this time it's going to be serious, the real story, no more evasions, procrastinations, and you won't believe this, it begins in the future, no I'm not kidding, well the near future, can't stray too far from the present, and besides there is a certain logic to keep in mind, a certain urgency too (Federman 1982, 1)

Die Geschichte beginnt mit einer Abkopplung, «sie beginnt in der Zukunft», «31. Dezember 1999» (Federman 1988, 8), «die Geschichte dieses Kerls..., eines alten Querulanten, 82 Jahre ist er jetzt, und seine Deportation in die Kolonien steht kurz bevor» (Federman 1988, 9). Dieses Ich, das uns aus dem Schlaf reißt, weist mit dem Finger in die Zukunft, wie auf einen Punkt im Raum, und nimmt uns, ohne zu zögern, dorthin mit, und was eben noch Zukunft hieß, kann auf einmal im Präsens erzählt werden. Das «Dann» wird zum «Jetzt», wie das «Dort» zum «Hier». Verräumlichung der Zeit also, um die Beweglichkeit zu erhöhen, zugleich aber als Bedingung, das in der Zeit Verdrängte, gar Getilgte, die Geschichte, zu neuer Präsenz einholen zu können.

Überraschend ist nur die Richtung, Bewegung *auf die Zukunft hin*. Dies hat zunächst einen logischen Grund. Wenn Tilgung ein Vorgang (und ein Begriff) ist, der Vergangenheit und Gegenwart verklammert, ein Vorgang, in dem Präsenz die Vergangenheit verdrängt, so ist eine *Geschichte* der Tilgungen nur von der Zukunft her möglich. Weiter ist Zukunftsmusik ein erzähltechnischer Kniff, der es erlaubt, Szenarien wie Weltregierung, Supercomputer, Eroberung des Weltalls, Vernichtungsbürokratie im Weltmaßstab zu installieren. Entscheidend aber ist, daß mit dieser Verschiebung eine Logik außer Kraft gesetzt wird, die Gegenwart immer nur als *Zeitpunkt* zu denken vermag. Indem Gegenwart in Richtung Zukunft zum Zeit-Raum gedehnt wird, ist es z.B. möglich, ganze Entwicklungen, Bewegungen im Zeit-Raum, widerspruchsfrei zu *vergegenwärtigen*, zwischen verschiedenen historischen Kontexten bruchlos hin und her zu springen, ohne zwanghaft Kausalverknüpfungen oder Begründungen herstellen zu *müssen*: eine Logik, die noch die in der Vergangenheit situiereten Geschehnisse infiziert und als Mosaiksteine in das Puzzle der Präsenz einholt. Diese Logik ist aber keine Spielerei, kein Sci-fi-Zauber, wie uns das Ich versichert, sondern «wir wissen aus Erfahrung, daß all dies in Zukunft möglich sein wird und mehr noch, viel mehr» (Federman 1988, 13), «we know from experience that the future will permit all that to take place, and more, much more» (Federman 1982, 5). Die *Erfahrung*, und das ist für das Problem der Tilgung zentral, regiert diese neue Zeit-Raum-Logik, die wir zwar noch nicht denken können, die wir aber längst erhoffen, erfürchten oder erträumen - und mit Federman nunmehr erschreiben und erlesen. Arbeitshypothese für eine Geschichte der Tilgungen sollte also sein, daß das, was in Federmans Buch als eine Schreib- und Leselogik präsentiert wird, der Schatten ist, den die Tilgung der Vernichtung in die Zukunft (oder das, was wir denkend noch dafür halten) hinein wirft: «Es geht wieder los, die ganze Chose noch einmal..., die Geschichte eben, die wirkliche».

Wenn ich von einem Gegenwärtigkeitsraum spreche, so sind dessen Grenzen die Grenzen des Ichs. Das Ich als Erzählinstanz präsentiert das, was als Gegenwart der Erzählung zu gelten hat. Die Zeitgrenzen der Gegenwärtigkeit sind nur zur Zukunft hin klar angegeben: 1.1.2000, 0.00 Uhr. Die Gegenwärtigkeit reicht zurück jeweils bis an den Tag, an dem ein fiktives, im Roman angesprochenes «Wir» den Text zur Hand nimmt und liest,

mit Hilfe des präsentischen erläuternden Ichs wiederliest. Dieses Ich reicht bis zu dem Zeitpunkt zurück, an dem das jeweilige «Wir» endet, und es verlängert, versetzt dieses «Wir» (das hier also wir sind) in den Gegenwärtigkeitsraum bis zur Nacht zum 21. Jahrhundert. Innerhalb dieses Raumes kann sich das Ich erzählend relativ frei bewegen, mal mit uns über den Winter 1977 sprechen, mal die Gründung der Raumkolonien 1994, mal die Lachkrise 1993 vergegenwärtigen. Das Ich ist der Cursor im Zeitraum X bis zum 1.1.2000. Die Maßgabe aber dieses Raumes, der Leitfaden der Ich-Erzählung, ist das *Leben* des alten Mannes, denn nur von ihm her gibt es eine (winzige) Zukunft noch dieses zukünftig-vergegenwärtigten Zeitraumes: den Zeitpunkt seiner Deportation.

wenn in der Nacht nichts besonderes passiert, wird er morgen unterwegs zu den Kolonien sein (Federman 1988, 19, Hervorhebung H.G.)

if the night passes quietly tomorrow he will be on his way to the colonies (Federman 1982, 9)

Nehmen wir den alten Mann als Maßstab der Beschreibung des Gegenwärtigen, das Gegenwärtige aber als das Leben, so wird deutlich, daß mit der Deportation des Alten das Prinzip, das dem Leben und der Gegenwärtigkeitslogik Struktur und Rhythmus gibt, vernichtet zu werden droht; vernichtet von der Exekutive einer harmonistischen Supervernunft: Onselacouledouce. Und diese Vernichtung, die noch nicht Ereignis ist, die der Gegenwärtigkeitsraum nicht umfaßt (umfassen kann?), die erst noch *bevorsteht*, ist zugleich der Anlaß, den Gegenwärtigkeitsraum nunmehr über den Zeitpunkt des jeweiligen «Wir» hinaus *nach hinten* zu verlängern. Die Instanzen dieser Verlängerung sind ein «Ich-Wir» (Moinous) und der Name des Autors *rückwärts* gelesen (Namredef). Sie durchqueren das, was auch heute und hier schon «Vergangenheit» heißt, nun aber als *Leben* (des alten Mannes) in den Gegenwärtigkeitsraum hereinzitiert wird. Es ist die Geschichte des *Überlebenden*, erzählt aus dem Bewußtsein der Lebenden heraus. Aber diese hat jetzt ihren Schatten bekommen. Die Drohung der Vernichtung steht wie eine Schallmauer *vor* der Schreib- und Leselogik der Vergegenwärtigung. Sie ist das Vorzeichen vor der Klammer einer Geschichtsschreibung der Lebenden, die von der Zukunft her rückwärts buchstabiert.

3. Neben der Ausdehnung des Gegenwärtigkeitsraums ist also die Auswechslung der Zukunftsperspektive zentral: Entgegen der Gewohnheit, die Barbarei in der Vergangenheit zu situieren und der Zukunft die Glück-im-Fortschritt-Perspektive zu reservieren, reiht sich Federman in die Reihe der Apokalyptiker ein. Die Zukunft droht, der Blick auf sie ist der Blick auf die Katastrophe, die Vernichtung im Weltmaßstab. Diese Katastrophe ist zugleich so vernünftig wie undurchschaubar.

meines Wissens nichts, aber auch gar nichts (deutete) im Leben des alten Mannes darauf hin, daß er eines Tages in den Kolonien landen würde (Federman 1988, 17)

nothing as far as I can tell in the old man's life marked him for the colonies (Federman 1982, 7)

Und doch hat die Weltvernunft: Machen wir uns eine schönes Leben, eben genau dies beschlossen. Diese Diskrepanz eröffnet zwischen dem Ich und der Vernunft einen Spalt: Die Vernunft urteilt auf eine dem Ich nicht nachvollziehbare Weise. So wie zwischen dem Gegenwartsraum des Ich und der Zukunft der Deportation ein freier Raum liegt, so auch zwischen dem Beschluß des Supercomputers und dem Nachvollzug des Ich. Und wie den Zeit-Raum-Spalt so füllt auch den Begründungsspalt das *Buch*. Die Zeitoperationen Federmans eröffnen also zugleich die Möglichkeit, das souveräne Ich und den letzten Stand der Weltvernunft in einem Raum (natürlich wieder einem Zeit-Raum) zu situieren, der noch *beide* umgreift, der noch Leerstellen, offene Räume bereithält. Und dieser Raum jenseits von Subjektivität und Vernunft heißt erst: Geschichte. Weder das Ich noch das Wir, dessen Perspektive der Supercomputer errechnet, sind hier zuhause. Sie sind diesem Zeit-Raum ausgesetzt, in ihm situiert.

wir sind alle Vertriebene, die in einem fremden Land überleben, im Leben wie in der Literatur, warum also nicht fragen, selbst wenn es vergeblich ist, wie im Buch der Fragen gefragt wird, Alter Mann, erzähle uns die Geschichte deines Landes, worauf er stellvertretend für uns alle antworten würde, was auch Yukel sagte, Ich habe kein Land, ich bin ein alter Mann, und mein Leben ist die Geschichte... dieser Mann hätte ich sein können, wir teilen uns in dieselbe Einsamkeit (Federman 1988, 214)

we are all displaced persons surviving in a strange land, in life as well as in fiction, and so why not ask, even if it is in vain, as it is asked in The Book of Questions, Old man tell us the story of your country, and speaking for all of us he would answer, as Yukel does, I have no country, I am an old man, and my like is the story... I could have been this man, we share the same solitude (Federman 1982, 149f.)

Es geht um die Einsamkeit in diesem fremden Land, «im Leben wie in der Literatur». Und es gibt ihr gegenüber mindestens zwei konkurrierende Verhaltensweisen, um die leeren drohenden Räume, den Spalt zwischen Gegenwärtigkeit und Zukunft, zu füllen: die Selbstbezüglichkeit des rechnenden Supercomputers, die Entscheidungen trifft und die Exekutive handelnd einsetzt, und die Selbstbezüglichkeit des Erzählens, welche die Ereignisse begleitet, wartet und beständig Schrift produziert. Während der Computer versucht, den Geschichtsraum zu beherrschen, vermag das Ich sich ihm bewußt auszusetzen. Wird der Vernunftcomputer gefragt: Erzähl uns dein Leben, so antwortet er (wie übrigens auch der alte Mann zeitlebens geantwortet hätte, bevor er in jenen Warteraum deportiert wurde): Mein Leben ist die Geschichte.

ich aber, wenn ich an seiner Stelle zu antworten hätte, müßte den Satz wahrscheinlich an einem entscheidenden Punkt umdrehen und antworten, Die Geschichte ist mein Leben (Federman 1988, 214)

in my case, however, were I in his place, I suppose I would have to answer, making a crucial inversion of the terms, The story is my life (Federman 1982, 150)

Diese entscheidende Stelle aber, die Um-stellung, gab es auch im Leben des alten Mannes, und es ist dies die letzte seiner Erzählungen:

Wie ihr wißt, habe ich das Handeln dem Denken, die Bewegung der Beschaulichkeit immer vorgezogen, doch plötzlich schien ich ausgerechnet jenes Prinzip ins Gegenteil verkehrt zu haben, das die Leitlinie meines Lebens gewesen war, ich hatte aufgehört zu handeln, brachte nichts mehr zustande... Meine rastlose Geschichte, meine unersättlichen Träume verließen mich, alles zerfiel. Schweigen überkam mich, ich war ohne Erinnerung, es war, als ob ich am Rande eines Abgrunds stünde und auf eine Zukunft wartete... eine Zeitlang konnte ich noch

den Schein wahren, nach außen den Eindruck erwecken, als ginge meine Arbeit voran, doch das war alles Lüge, und langsam aber sicher zog ich mich zurück in die Höhlung meines Verstandes und kappte die Verbindungen zwischen mir und dem Rest der Welt (Federman 1988, 223... 226... 227).

As you know, I've always preferred action to thinking, movement to contemplation, but suddenly it seemed that I had reversed the very principle that had governed my life, I no longer acted, no longer produced... My restless history, my voracious dreams deserted me, everything fell apart, I became silent, memoryless, it was as though I was waiting on the edge of an abyss, waiting for a future... oh I managed to fake it for a while, made believe that I was still working, but it was still working, but it was a lie, and gradually I withdrew in the hollow of my mind, cut myself off from the rest of the world (Federman 1982, 156... 159... 160).

Der Alte rutscht hier in jene «intramurale» (Federman 1988, 230) Position, «in die Höhlung meines Verstandes», die auch der nunmehrige Ich-Erzähler innehat, die Prinzip der Erzählung ist. Mit diesem Abschied von einer exekutiven Haltung der Geschichte gegenüber stellt sich die Hierarchie her, die die Konstruktion des Romans bestimmt. Dem intramuralen Ich, das die Verbindungen zum Rest der Welt gekappt hat, «auf eine Zukunft wartet», wird seine Zukunft von der exekutiven Vernunft verordnet, wird seine Position (sein Verschwinden) in der Geschichte *vorgedacht*, und es hat damit nur noch *die* Geschichte als sein Leben: die Geschichte, die neben der Vernunftexekutive aber noch den winzigen Spalt (wenige Stunden) zwischen Gegenwartigkeit und Zukunft bereithält, in dem Hoffnung sich platziert. Die Hoffnung - metaphorisch gesprochen - setzt sich hier auf die Schrift und fährt mit ihr in diesen Zeit-Raum-Spalt ein, dehnt ihn, dehnt ihr Medium auf verschiedene Instanzen (Erzählinstanzen und Schauplätze: Ich, Moinous, Namredef, die Frau, Federman, Como, Buffalo, Hamburg, Lübeck, Paris usw.) aus und nimmt so die Geschichte (gedoppelte Bedeutung: die Erzählung) *als* ihr Leben. Auch wenn theoretisch unklar sein mag, was dieser Satz sagen will, Federman läßt ihn funktionieren: Der Geschichte (Erzählung) gelingt jener Royal Flush, der der Vernunftexekutive den Schneid abkauft: «Vorübergehend gerettet/gesund» (Federman 1988, 131, 241). Und das hat viel damit zu tun, daß die Geschichte mit dem alleinigen Rückhalt der Schrift als Instanz anerkannt wird, auch wenn sie keinen Sinn als den des blinden Zufalls zu ergeben scheint. Von dieser Anerkennung aus aber stellt sich das Problem der Erinnerung ganz neu.

4. Erinnerung als Hoffnung, die den Begründungsspalt zum Zeit-Raum-Spalt macht und über die Dimension der Zeit die Begründungslogik überhaupt in den Rahmen einer Spiellogik versetzt.

Die Erinnerung beginnt im Rahmen eines technisch-erklärenden Erzählversuchs. Wir erinnern und erzählen das Leben des alten Mannes, um die Tatsache des Deportationsbeschlusses *erklären* und dann möglicherweise etwas dagegen *unternehmen* zu können. Erinnern beginnt in der Funktion einer erklärenden Vorbereitung von Praxis. Wenn auch Erinnern immer etwas mit Vertrauen auf Geschichte zu tun haben mag, so ist es doch in diesem Fall grundlegend an ein antizipierendes technisches Vernunftmodell gebunden. Die Geschichte wird uns schlauer machen als die herrschende Vernunft, von ihr her gewinnen wir Überlegenheit, ein Gegenmodell, einen Gegenbeschluss über das je Herrschende hinaus begründen und durchsetzen zu können. Erinnerung ist die Magd der Vernunft. Sie füttert diese mit Begründungen durch und gewährleistet die Stärke ihrer Durchsetzungsversuche. Demgegenüber wird im Verlauf des Buches klar, daß Vernunft *wie* Erinnerung im Materialraum der Geschichte *ausgesetzt* sind, sich nicht zu behaupten, sondern zu retten haben. Es geht nicht länger um Begründung und Aktion, sondern um Überleben und Ausharren. Die Erinnerung liefert nicht die Argumente, um den Widersacher in vernünftigen Kampf bei gleichen Chancen zu überzeugen oder aus dem Weg zu räumen, sondern sie ist ihm gerade mit dieser Strategie heillos unterlegen, ist sozusagen ihr eigener Widersacher, wo sie sich der Begründungslogik verschreibt. Denn die vernünftige Begründung setzt alle Hoffnung auf die Zukunft, auf die künftige überwältigende Aktion, das Ereignis des Sieges. Sie verbrennt die Vergangenheit (einmal mehr) für die zu erwartende Leistung. Steht die Erinnerung im Dienste solcher Leistung, zerstört sie sich selbst. Diese Zerstörung ist eben der Kern der scheinbar unausweichlichen Apokalypse, die im Roman von vornherein gesetzt und von der mit logischer Neutralität operierenden Weltvernunft besiegelt ist. Der alte Mann, der behauptet werden soll, behauptet eben dies. Die Tatsachen der Erinnerung zählen nicht als solche, es gibt sie gar nicht, denn «in einer solchen Lage kann man nur zwischen rhetorischen Masken wählen» (Federman 1988, 233), von denen jeder bereits ihre Rolle in der großen Tragödie zugewiesen ist:

ob sie sich die Zähne geputzt, die Nägel geschnitten, sich die Nase geschneuzt haben in den KZs, ob sie miteinander geschlafen oder jemals gelächelt haben, diese Fragen erreichen sofort die Dimension der griechischen Tragödie, zumindest des absurden Theaters (Federman 1988, 24)

the most innocent questions one asks about the deportees, such as did they brush their teeth, did they cut their nails, did they blow their noses in the camps, did they make love, did they ever smile, reach the level of Greek tragedy, or at least the level of the Theater of the Absurd (Federman 1982, 12)

Der Grund der Gründe, die Weltvernunft als tragisches Schicksal, rollt im realistischen Erinnerungsversuch über alle Beteiligten und präsentierten Erinnerungsspuren hinweg. Der Umschlag aus der Tragödie ins Absurde ist dann aber auch der Umschlag der Erinnerungskonzepte. Mit solchem Umschlag, in dem noch die Schicksalsvernunft selbst einem überdimensionierten, unausgemessenen Raum, einer Abwesenheit, ausgesetzt ist, wird das geringste der Ereignisse, die geringste und trivialste der Erinnerungen zum Chip, der gesetzt werden kann und ein Verharren jetzt im Spielsaal des Lebens (und der Geschichte) erlaubt. Die Begründungslogik als souveräner vernunftevolutionistischer Vollzug knackt unter der Voraussetzung vernunftgesteuerter Apokalypse, von der wir «aus Erfahrung» wissen, daß sie einmal möglich sein wird «und mehr, viel mehr» (Federman 1988, 13). Sie weicht der Spiellogik des Einsatzes, die eine des Überdauerns im Zeit-Raum der Geschichte ist. Der Gewinn im Spiel ist jetzt immer nur die Voraussetzung, um einmal mehr setzen und verlieren zu können. Der Gewinn ist jetzt ein Versprechen auf Zeit, nicht auf Zukunft; ein Versprechen auf Zeit, um eine Beobachtung mehr machen, eine Sensation mehr erleben, einen Satz, eine Seite mehr schreiben zu können. Der Gewinn im Spiel gibt die Möglichkeit, weitere Medien ins Spiel zu bringen, die erneut Zeit gewinnen, Zeiträume abstecken: weiteres «Lieben, Leiden, Wünschen und Erinnern» (Dostojewskij nach Federman 1988, 207). Die Spiellogik der Erinnerung ist dergestalt im Kern Ökonomie.

5. Das materielle Substrat, an dem diese Ökonomie sich in Kraft setzt, ist der Körper des Zeichens. Die Erinnerung gilt dem Vergangenen, dem Toten, das nicht tot ist, sondern als Totes eingeschrieben in die Spuren, die das ver-

gegenwärtige Leben zieht. Im räumlichen Zeichen ist das Tote nicht tot, und der Produktion solcher Zeichen (die man unter dem Namen Schrift zusammenfassen kann) im Spiel der Erinnerung gilt Federmans Hoffnung. Der Übergang vom Spiel der Erinnerung zu solcher Produktion ist sein Thema. Ob der Aufsatz über den jüdischen Schriftsteller die literarische Form emphatisch betont; ob der denkend Wahrnehmende in *Alles oder Nichts (Double or Nothing)* den Einsatz seines Geldes erinnert und berechnet, das ihm dazu verhelfen soll, einsam in einem New Yorker Zimmer den Roman von der Ankunft eines jungen europäischen Juden in Amerika zu schreiben; ob in *Die Stimme im Schrank (The Voice in the Closet)* das Buch im ganzen zur Ikone eines Erinnerungsbildes, -bruchstücks wird; oder ob in *Die Nacht zum 21. Jahrhundert (The Twofold Vibration)* eine ganze Lebens-, Wahrnehmungs- und Erzählmaschine installiert wird, die es dem Ich erlaubt, «wie ein Mönch» ein bißchen in Papieren zu kramen und mit der Schreibmaschine zu hantieren (vgl. Federman 1988, 230f.): immer geht es um den Augenblick des *Einsatzes* der Erinnerung in den Zeit-Raum der Geschichte. Die Transformation der Erinnerungsworte «aus einer dunklen unbekanntem Zone in seinem Inneren» (Federman 1988, 228) in den Geschichtsraum gelingt nur mit Hilfe der Schrift. Das Spiel selbst, der Einsatz, *ist* geschichtlich, *kennt* aber Geschichte nicht. Es vollzieht sich fraglos in der Dimension der Entscheidung und des Zufalls. Woher aber der Einsatz (das Geld, die Erinnerung) kommt, was ihn bedingt oder ermöglicht hat, wofür er gesetzt wird, was er erzählt in seiner Ausdehnung auf Raum und Zeit, das sind Fragen jenseits des Spiels, Fragen an die Geschichte, Fragen für die Schrift. Die Schrift erst, das materielle Substrat des Einsatzes, führt in den Vernunfttraum, der in Gestalt eines Supercomputers noch jedes Spiel zu errechnen vermag, jene offene, in der Zeit verlaufende und sich fortpflanzende Räumlichkeit (Materialität) ein, an die eine Hoffnung auf Überdauern sich zu halten vermag. Als dem Vernunfttraum Hinzugefügte ist sie jenes Unberechenbare, das die Zukunft offen hält. In der Dimension der Geschichte überbietet die Schrift immer erneut das Spiel.

Von diesen Überlegungen her biete ich eine Deutung des Schlusses von *Die Nacht zum 21. Jahrhundert*. Die Weltvernunft in der Welt-Raum-Halle zählt an dem alten Mann vorbei, der längst tot ist (denn er ist in Auschwitz gestorben), weil ihm, der auf einmal keinen Namen im Abzählspiel der Vernichtung mehr hat, im Buch ein neuer

Name erwachsen ist, den das: Machen wir uns ein schönes Leben, noch nicht kennt. Nicht die Erinnerungstätigkeit selbst, nicht die Ermittlung von Tatsachen, nicht die Bitt- und Fragegänge zu Behörden, nicht die *Leistungen* des alten Mannes vermögen jene vorübergehende Schonung, sondern vor allem die Tatsache ihrer Aufzeichnung.

ein für allemal vernichten müßte man sie, vor und nach allen Büchern, ihre störrische Gegenwart, das geschriebene Wort, mit dem sich seit frühester Zeit die Menschen verständigt haben, mit anderen Worten, um die Juden loszuwerden, müßte man auch alle anderen aus der Welt schaffen, und genau das hat dieser beschränkte Gefreite Hitler nie begriffen, Körper kann man vernichten und aus getrockneter Haut kann man Lampenschirme machen, aber Worte kann man nicht vernichten, sie überleben in den Korridoren der Geschichte (Federman 1988, 120)

their presence would have to be obliterated once and for all, before and after all books, their stubborn presence which is inscribed words through which man, as far back as one can remember, already turned toward man, in other words, to get rid of the jews one would have to suppress all the others, and that is what this halfassed corporal Hitler never understood, you can destroy flesh, you can make lampshades out of dried skin, but you cannot destroy words, they survive in the corridors of history (Federman 1982, 81)

In der genauen Mitte der Erzählung, wo der alte Mann auf dem Höhepunkt seiner Kraft *seine* Faschismus-Theorie an Wagners *Parsifal* entwickelt, steht diese Erkenntnis und leitet so das Ende ein: das Überleben in den Korridoren der Geschichte, gegen jede planende Vernichtungslogik. Der alte Mann selbst schlägt den Bogen von der Schrift zur Vernichtung der Juden, stellt den Geschichtsraum der Schrift heraus:

da Juden und Bücher immer schon synonym gewesen sind, das hat uns Jabès gelehrt, vereint den Judaismus und das Schreiben schon immer ein und dieselbe Erwartung, ein und dieselbe Hoffnung, ein und dieselbe Erosion (Federman 1988, 120)

since jews and books have always been synonymous, Jabès taught us that, then Judaism and writing are but the same expectation, the same hope, the same erosion (Federman 1982, 81)

Mit dieser Verklammerung kehrt das Problem der Schrift zurück zum Problem der Tilgung, dem es einst entsprang. Erwartung, Hoffnung, Erosion: diese Kette verweist auf die ständig anhaltende Gefahr, der auch das Hoffnungsmedium Schrift ausgesetzt ist und bleibt: getilgt zu werden, zu verwittern, verloren zu gehen. Auch das Buch entgeht dem Spiel von Einsatz und Tilgung, dem Abzähl-Vernichtungsspiel der Geschichte nicht. Wenn die Schrift als per se offener Raum das Überdauern verspricht, so ist doch auch sie im Moment ihres Aussetzens, ihres Abschlusses zum *Werk*, im Moment ihres Schlafes, «he ihr, ihr da, aufwachen...», der Geschichte ausgeliefert, dem ganzen Vernichtungsspiel von Erosion bis zu bewußter Tilgung wieder übergeben. Weil das intramurale Ich über den Vernunft-Zeit-Raum hinausschreibt, gelingt die vorläufige Rettung, Gesundung im neuen Namen des Buches. Ist aber dieses Ziel erreicht, der Vor-Satz, dem sich das Erwachen der Schrift verdankt, überschrieben, so tritt die Schrift zurück in ihre Endlichkeit als Buch und wird dem Vernunft-, dem Tilgungsspiel erneut disponibel:

UND WAS IST MIT MIR, WAS IST MIT MIR, schrie er mehrere Male und schlug sich mit den Fäusten auf die Brust..., aber die Antwort auf seine Frage war Schweigen (Federman 1988, 246)

BUT WHAT ABOUT ME, WHAT ABOUT ME, he cried several times as he struck his chest with his hands..., but his question was met with silence (Federman 1982, 173)

Aus dem Raum, den das Buch über die Endzeitlogik von Onselacouledouce hinaus sich, dem alten Mann, erschrieb, kommt keine Antwort. Er ist geschichtlich (noch) leer. Der alte Mann, das Buch, sie müssen immer erneut gerettet werden. In der alten Bleibe ist noch nicht alles aufs Beste bestellt. Denn die Doppelschwingung von Spiel und Schrift, Rettung und Tilgung im Takt der Geschichte dauert an. Federmans selbstreflexive Techniken, sein Konzept eines Surfiction-Pla(y)giarism (vgl. Federman 1975, 1976), sind auf Resistenz in diesem Erosionsprozeß hin entwickelt.

Universität Hamburg, BRD

Geschrieben für Ulli Bitz, Kyle Boyd, Stefan Braese, Ute Gillhoff, Holger Herbold, Susanne Klockmann, Karsten Singelmann und Jifat Weiß. Dank an Gerhard Effertz, der

mir den englischen Text *The Twofold Vibration* zur Verfügung stellte.

BRIEGLEB, Klaus: *Unmittelbar zur Epoche des NS-Faschismus*, Frankfurt a.M., 1990.

DISCHE, Irene: *Fromme Lügen*, Frankfurt a.M., 1989.

FEDERMAN, Raymond: *Double or Nothing*, Chicago, 1971.

- Surfiction: A Positionn, in: *Surfiction. Fiction Now... and Tomorrow*, ed. Raymond Federman, Chicago 1975, Introduction
- Imagination as Plagiarism, in: *New Literary History* 7 (Spring 1976), 563-578
- *The Voice in the Closet/La voix dans le cabinet de Debarras*, Madison, 1979
- *Die Stimme im Schrank (The Voice in the Closet*, dt. von Peter Torberg), Hamburg
- *The Twofold Vibration*, Bloomington and Brighton, 1982
- *Alles oder Nichts (Double or Nothing*, dt. von Peter Torberg), Nördlingen, 1986
- *Die Nacht zum 21. Jahrhundert oder Aus dem Leben eines alten Mannes (The Twofold Vibration*, dt. von Gerhard Effertz), Nördlingen, 1988.

Teresa SWIEBOCKA
Researcher
Auschwitz Museum
(Pologne)

Changes at the Auschwitz Museum and its Future ⁽¹⁾

More than 50 years have passed since the arrival of the first prisoners at KL Auschwitz. Nowadays, it is obvious that, when we look at the camp, we do this on two levels. The first one is the history of the camp *sensu stricto*. The liberation of the camp, however, does not mark the end of its history. Even now, 47 years after its liberation, new documents are found, e.g. the large collection that had been kept in Moscow. New questions have been raised and previous data verified, e.g. those referring to the number of deportees and victims.

As a matter of fact, Auschwitz is not only a historic reality; the second aspect of the camp is its role as a symbol.

It all started during the war and is still relevant today as it will be in the future of Auschwitz. It serves as a symbol in an intellectual as well as an emotional sense.

For Jews, who were 90% of the victims, Auschwitz symbolizes their history's greatest suffering.

For Poles, Auschwitz is a symbol, too, but with an entirely different meaning. It is a symbol for the Nazi oppression of Poland, for slave labour and systematic destruction of Polish intelligentsia, culture, and resistance.

¹ Communication prononcée le 25 novembre 1992 à la Commission «Musées» (Président de séance : Mr. Paul MG. Levy, Prof. Emérite U.C.L. - Président du Mémorial National du Fort de Breendonk).

Auschwitz has got a symbolic meaning also for other peoples like, for example, the Gypsies, who were deported and died, for the same racial reasons of the Nazi ideology. Likewise, Auschwitz has a very specific meaning for Germans.

The Museum in Auschwitz was established by the Polish Parliament in 1947 as a State Museum to preserve the former concentration camp Auschwitz-Birkenau and all its installations and buildings for all times. Time has shown that this definition does not cover all the functions we have to fulfill. Auschwitz today is a museum, a destination for mass pilgrimages; it is the biggest cemetery, a place of commemoration and warning, for education and historical research.

The multiplicity of the meanings of Auschwitz has created a symbol for so many people and raised many discussions among well-known politicians, writers, historians, theologians, but also in the mass-media. This especially has happened in connection with incidents referring to the trials of Nazi war criminals, the Carmelitan order but also within the «Historikerstreit».

The Museum in Auschwitz has been criticized many times. Some of the things we have been criticized for were not directly connected with our activities, but had an influence on how the Museum is perceived by the public.

In our new, freer atmosphere, the Museum is thinking about many changes, so as to bring Auschwitz into the twenty-first century. The most tragic paradox is that Auschwitz sometimes did not help to integrate people but also led to misunderstandings. In the future, we would like to create an atmosphere that is adapted to cope much better with such a situation.

How can this be achieved?

Three years ago, the Polish Ministry of Culture established the International Council of the Museum. Its members are distinguished personalities, like historians, theologians, ex-prisoners, as well as specialists from various other Holocaust memorials (for example Yad Vashem, the US Holocaust Memorial Museum).

Some of the publications of the Museum and, above all, the permanent exhibition have often been criticized, especially for dealing too generally with the nationalities of the victims. The role of the camp in the mass murder of Jews was neither made clear nor the fact that they constituted the overwhelming majority of the victims. The martyrdom of the Gypsies was not presented, either. The criticism, however, also came from the Polish people, as it was not under-

lined that the camp had originally been created for Poles, who were the second largest group of victims.

The most urgent tasks that should be realized within the next years are as follows :

- 1) a new permanent exhibition,
- 2) new boards and a new tour-route for visitors in Birkenau,
- 3) a new monography of Auschwitz,
- 4) the accomplishment of the most important maintenance works.

All of this, of course, will only be possible with sufficient funding.

Some of the works have already been done. Concepts for the new exhibition have been prepared by the Museum staff and presented to the International Council of the Museum that discussed and approved them.

The newly designed exhibition should fulfill more functions than the present one, which is, mainly devoted to the extent of crime and suffering. The departure of the camp's visitors should not end but rather begin their educational process. Auschwitz should become a moral lesson for its visitors. The Museum should demonstrate that Auschwitz reveals not only the utmost evil man is capable of but also sets an example of good and human dignity (Resistance). The exhibition should appeal to all visitors and show why Auschwitz has become a symbol for the Holocaust of Jews. Moreover, it should demonstrate why it is a sacred place for Poles and a symbol of martyrdom for Gypsies and other peoples.

Regardless whether the national exhibitions will be kept or not, whatever their possible shape might be, the general exhibition should present all nations whose representatives were deported to and murdered at the KL Auschwitz.

We intend to avoid anonymous victims and therefore will try to display, as far as possible, people, not only those who were registered but also those who were directly sent to the gas chambers.

The exhibition shall consist of documents, camp relics, photographs, maps, works of art, and models with adequate descriptions.

We should remember that many foreigners arrive at the Museum and they should be given details about the prisoners' home towns and countries.

The camp's documentation and exhibits often tell more than a guide. The exhibition should speak by itself. Many people wish to have privacy during their visit of the Museum. That is why the descriptions of documents and exhibits are so important.

The area where the Birkenau (Brzezinka) camp was located in 1941-1945 should become an integral part of any «tour» of the Auschwitz museum. Indeed, it can be said that without Birkenau one cannot realize what it was.

The area of the former camp at Birkenau (Brzezinka), where the majority of the victims of the Auschwitz concentration camp perished, should be treated with special reverence. We are of the opinion that its preserved, unique character should not be changed, and special care should be given to the maintenance and preservation of what has remained of the camp - these objects are witnesses and proofs of what occurred here during the last war. Nevertheless, it is necessary to keep in mind that a great part of the camp was partially or completely destroyed. These are exactly the fragments of the camp which will require especially detailed attention (for example, the open field behind the so-called «Mexico» area, which does not only demand written explanation-boards, but visual information, too, viz. through the introduction of documentary photographs illustrating how this area looked like when the camp was in operation, as well as maps).

In connection with all the changes of the exhibition and the increasing functions and demands, we also have suggested a change of name for our institution. Instead of the old name *State Museum Oswiecim-Brzezinka* we propose a new name : *Museum and Memorial Auschwitz-Birkenau in Oswiecim*.

Jocelyn GREGOIRE
Historien
(Belgique)

Le fonds d'archives de l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie ⁽¹⁾

Je suis professeur d'Histoire et j'ai réalisé ce travail pour la Fondation Auschwitz, organisatrice de ce Colloque. Le but de ce travail était d'organiser l'archivage informatisé du fonds de documents de l'Amicale de Silésie.

La première étape consistait à trier, classer, mettre en ordre, sérier et retrouver des liens dans une masse de documents conservés en vrac dans des caisses de carton au hasard de la vie de l'Association. Ensuite, ces catégories ont dû être agencées pour tirer quelques conclusions provisoires que je vais vous exposer aujourd'hui.

Je vais commencer par vous parler des lignes de forces résultant de la première analyse des documents du fonds d'archives excluant d'autres sources qui devront être exploitées postérieurement (interviews,...).

On trouve une première fois mention de l'Amicale de Silésie (Amicale des ex-Prisonniers Politiques - Camps et Prisons de Silésie) dans un article du Soir en 1946.

Cette Amicale a une vie assez particulière faite d'une succession d'activités et de léthargies. En gros, elle a connu deux périodes d'activités très différentes. D'abord, la période qui va de 1946 à 1968, ensuite la période de 1976 à nos jours. De plus, on constate une dualité permanente tout au long de l'histoire de l'Amicale qui correspondra aux deux périodes principales d'activités : Amicale d'anciens déportés politiques ou d'anciens déportés raciaux, Amicale

¹ Communication prononcée le 25 novembre 1992 à la Commission «Histoire et mémoire» (Président de séance : Mr. Serge Moureaux, Président de l'Assemblée de la Commission Communautaire Française).

se préoccupant de commémoration ou Amicale se préoccupant de mémoire,...

Pendant la première période (1946-1968), l'Amicale a des activités essentiellement commémoratives qui l'apparentent à une association d'anciens combattants traditionnelle : anniversaires de fin de conflits, remise de fleurs, ravivage de la Flamme du Soldat Inconnu,...

En même temps, l'Amicale a d'autres activités nettement plus politiques. Elle a été en effet fondée essentiellement par des déportés qui se présentent eux-mêmes comme déportés politiques de gauche. Alors, dans les années 50-60, elle participera à une série de mouvements issus de la guerre froide (marches de la paix, mouvement du 8 mai, réception de pèlerins de la Paix,...). En fait, elle professe une idéologie générale anti-atlantiste. Chaque fois qu'il y aura une manifestation en faveur de la paix, elle affirmera que le fauteur de guerre n'est pas l'Union Soviétique, mais bien les Etats-Unis.

De plus, elle manifestera sa peur de la renaissance du militarisme allemand en participant à des manifestations contre l'installation de bases militaires allemandes en Belgique (Baronville).

Par contre, dans les années 68-76, l'Amicale de type traditionnelle et commémorative commence à disparaître. On le perçoit très bien après l'analyse statistique des documents en notre possession. L'Amicale «tourne à vide» entre 1968 et 1976. Il n'y a presque plus de documents. En effet, les gens qui étaient à l'origine de l'Amicale, la Présidente Mariette Altorfer en tête, commencent à se fatiguer et à vieillir. On lit beaucoup de documents où les dirigeants vont affirmer leur découragement.

A partir du tout début de l'année 76, l'Amicale se renouvelle. De nouveaux dirigeants apparaissent qui étaient jusque là un peu dans l'ombre (Paul Halter, le nouveau Président, fut très longtemps trésorier). Ce sang nouveau donne un coup de fouet à l'Amicale. Cette deuxième génération un peu plus jeune qui arrive aux postes de commande, veut relancer les actions non plus simplement commémoratives, mais plutôt axées vers la transmission et la conservation de la mémoire du phénomène concentrationnaire. Un outil de reprise en main permet de relancer l'Amicale : la création d'un nouveau comité et d'un «super-comité exécutif» restreint de cinq membres. Ce comité de crise va lancer toute

une série d'actions tournant autour du problème de la mémoire.

Un événement extrêmement symbolique témoigne de ce passage d'une Amicale commémorative à une Amicale de la mémoire : l'organisation du premier voyage des jeunes. En 1978, l'Amicale emmène sur le site d'Auschwitz Birkenau, une petite centaine de jeunes (en fait, quand on étudie les archives, on ne peut déterminer avec certitude le nombre des participants) accompagnés d'anciens déportés qui vont raconter sur les lieux de leur déportation ce qu'ils ont vécu. Ce voyage est capital pour le nouveau comité exécutif qui dès sa première réunion en 1976 mentionne le projet. Il faudra un an et demi de préparation pour récolter l'argent du voyage, mais aussi pour bénéficier de soutiens moraux et matériels (avion,...). Cette campagne de soutien est un modèle du genre et pendant toute cette période, l'ensemble des activités de l'Amicale, quelles qu'elles soient, ne tendent que vers un seul but : récolter de l'argent pour le voyage.

Le bilan du voyage des jeunes est en demi-teinte. Si les relations personnelles entre étudiants (de 15 à 18 ans - 5ème et 6ème secondaires) et déportés sont cordiales, les étudiants étant passionnés par les témoignages, l'efficacité réelle semble très faible. Amener 100 étudiants sur les lieux de la déportation est donc finalement un échec : si l'étudiant vit sur place une expérience originale où il peut éventuellement pleinement percevoir ce qui s'est passé à Auschwitz-Birkenau, il lui manque les pré-requis nécessaires pour en tirer les conclusions générales. De plus, la vie étant ce qu'elle est, après un an, l'étudiant a presque oublié le voyage et ne sait transmettre son expérience.

Ces travers sont bien visibles quand on analyse les motivations à l'origine des demandes de participation du voyage. Sur une centaine de lettres retrouvées, trois seulement étaient réellement circonstanciées (petits-enfants de déportés, étudiants politisés) ; par contre, la majorité des lettres témoignent de préoccupations plus touristiques (étudiants voulant faire «à l'œil» un voyage de rhéto).

Notons que cette démarche est assez semblable au changement général dans la mémoire collective de la déportation. Quand on parle de camps dans l'immédiat après-guerre, c'est Dachau ou Breendonk qui viennent en premier lieu à l'esprit. Par contre, quand on parle de camps aujourd'hui, c'est Auschwitz qui est le plus cité. Ce transfert est remar-

quable et devrait être étudié avec plus d'attention. Témoin en est le changement d'appellation de l'Amicale au fil du temps que nous permet de saisir le traitement informatique : de camps et prisons de Silésie sans parfois même l'appellation d'Auschwitz, on passe à Auschwitz-Camps et Prisons de Silésie, puis simplement Auschwitz.

Autre question intéressante et très liée à ce qui vient d'être dit et qui apparaît à la lecture des documents : comment les déportés membres de l'Amicale se présentent-ils ? Est-ce qu'ils se présentent comme déportés politiques ou comme déportés raciaux ? La réponse dépend encore de la période envisagée. A l'origine, c'est l'affirmation de la déportation purement politique qui est dominante, mais au fil du temps, surtout avec l'apparition de «nouvelles têtes», la déportation raciale est mise en avant. En fait, comme on l'a déjà dit, au fur et à mesure qu'Auschwitz deviendra (pour des causes extérieures à l'Amicale) symbolisation de la déportation dans la mémoire collective, les membres se présenteront de plus en plus comme déportés raciaux.

Pourquoi ces dualités permanentes, pourquoi ces changements dans l'attitude, la philosophie et l'organisation de l'Amicale ? On retrouve certainement l'origine de cette évolution dans la lutte contre le révisionnisme (on retrouvera le terme «négarion de l'existence des camps» en décembre 1976) et dans la crainte d'une renaissance d'un fascisme organisé. En effet, si dans les années 50-60, l'Amicale participe à une série de manifestations contre la libération des anciens collaborateurs, c'est surtout à partir de quelques actes très particuliers (badigeonnages de façades, vente de reliques au Vieux Marché) qu'elle va lancer ses réformes.

Plus fondamental est l'âge des membres de cette Amicale. Quand on est revenu de la déportation depuis 10 à 15 ans et que l'on se présente devant un monument pour une cérémonie commémorative, tous, participants et spectateurs, savent ce que veut dire ce symbole. Mais, à partir des années 60-70, les générations plus jeunes vont considérer ces expressions de la souffrance comme un peu dépassées et la simple commémoration n'a plus la valeur symbolique qu'elle devrait avoir. Les membres de l'Amicale disparaissant ou vieillissant ont certainement voulu laisser une trace de ce qu'ils ont vécu et ont pour cela créé à destination des jeunes, des voyages, des centres de recherche, des bibliothèques,... Cette démarche judicieuse tend peut-être également et plus subti-

Gerd STEFFENS

lement à imposer une forme d'analyse historiographique

Lehrer

Albert-Einstein-Schule

Groß-Bieberau

(Allemagne)

¹ Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Pédagogie» (Président de séance : Mr. René Raindorf, Amicale et Fondation Auschwitz).

particulière.

Veränderung jugendlicher Mentalitäten und die Erinnerung an Auschwitz ⁽¹⁾

¹ Frankfurter Rundschau, 16.11.1992.

Niemand teilt heute, Ende 1992, mehr den Optimismus, den Politiker und Medien, aber auch die akademischen Deuter des Zeitgeschehens Ende 1989 verströmten. Als die Mauer gefallen und die sozialistischen Systeme Osteuropas zusammengebrochen waren, der kapitalistische Westen im Kalten Krieg der Systeme also den Sieg davongetragen hatte, das «Böse» (Reagan) vernichtet war oder als zahmes Haustier ein Gnadenbrot aß, schien manchem sogar die Geschichte an ihr Ende gekommen und der «Ewige Frieden» endlich angebrochen.

Der tägliche Blick in die Zeitungen belehrt uns heute darüber, daß dies eine vollendete Selbsttäuschung war. Statt zur Ruhe zu kommen ist die Geschichte seitdem in eine Phase krisenhafter Bewegungen eingetreten, deren Richtungen sich noch nicht abschätzen lassen und deren einzige Konstante eben die Unbestimmtheit ihrer Dynamik zu sein scheint. Damit ist aber auch jeder Versuch ihrer Bestimmung der Gefahr ausgesetzt, schon entwertet zu sein, bevor er beendet ist. Selbst eine Verengung des globalen Blicks auf einen regionalen Gesichtskreis, also etwa auf Deutschland, hilft nicht weiter. Je näher man hinschaut, desto unübersichtlicher wird die Landschaft, umso weniger scheinen sich Einzelheiten zu Strukturen, Bewegungen zu Entwicklungen zu fügen. Ein Deutungsmuster wie jenes berühmte Wort von Willy Brandt, gesprochen 1989 nach dem Fall der Mauer: «Jetzt muß zusammenwachsen, was zusammengehört», löst heute im besten Fall diejenigen skeptischen Fragen aus, die besser schon 1989 gestellt worden wären, statt auf die Heilungskraft einer organi-

² Befragt habe ich je 22 Realschüler (11 Jungen - 11 Mädchen) und Gymnasialschüler (17 Jungen - 5 Mädchen) der 10. Klassen. Die Schule (Albert-Einstein-Schule Groß-Bieberau) liegt am Rande der Rhein-Main-Region. Die Familien der Schüler gehören teils zur Schicht der qualifizierten und weltoffenen Angestellten der Region Frankfurt, teils zur eingesessenen Bevölkerung des Odenwaldes.

³ Stern, 29.10.1992 ; Frankfurter Rundschau, 12.9.1992 (Infas) und 30.9.1992.

⁴ *Jugend '92*. Hrsg. v. Jugendwerk der Deutschen Shell. Bd. 1, Opladen 1992.

⁵ Wilhelm Heitmeyer u.a.: *Die Bielefelder Rechtsextremismus-Studie*. Weinheim und München, 1992.

schen Metapher zu vertrauen. Im schlechteren Fall aber ruft das tägliche Mißlingen der Brandtschen Deutung den Versuch hervor, der Metapher eben den Körper zu verschaffen, der ihr offensichtlich fehlte : Sogar der Vorsitzende der deutschen Lehrgewerkschaft, der GEW, fordert neuerdings die deutschen Lehrer auf, sich der Erzeugung von Nationalbewußtsein zu widmen¹. Daß der Vorsitzende einer Organisation, die seit ihrer Gründung wußte, daß Bildung nur in «weltbürgerlicher Absicht» (Kant) vermittelt werden kann, seine Zuflucht im Nationalbewußtsein sucht, ist Ausdruck einer realen und einer Orientierungskrise, einer tiefen Verstörung angesichts der unübersehbaren Zeichen gesellschaftlicher Desintegration und der täglichen Gewalt jugendlicher Extremisten.

Statt aufgeregt diesem oder anderen kurzschlüssigen Vorschlägen zu folgen, sollte man einen Blick auf die Gegebenheiten werfen; das liegt mir als Lehrer umso näher, als sich mir über meine tägliche Arbeit keineswegs jenes dramatische Bild vermittelt, das mir aus den Zeitungen entgegenschlägt. Das heißt aber keineswegs, daß ich in der folgenden Untersuchung die Situation entdramatisieren möchte. Es wird ein Bild entstehen, das genügend Anlaß zu besorgtem Nachdenken gibt und Ungewißheiten nicht aufhebt, das aber hinreichend differenziert sein sollte, um die wirklichen Problemzonen zu bezeichnen und Anknüpfungspunkte für politische und pädagogische Überlegungen zu bieten. Ich stütze mich dabei vor allem auf eine Befragung unter 15- bis 17-jährigen Real- und Gymnasialschülerinnen und -schülern meiner Schulen² und setze deren Ergebnisse in Beziehung zu jüngsten Erhebungen von Meinungsforschungsinstituten³, der gerade erschienenen Studie *Jugend '92* (Shell-Jugendstudie)⁴ und zu der Bielefelder Rechtsextremismus-Studie⁵.

⁶ vgl. *Jugend '92*, S. 23f.

Dabei interessiert mich besonders,

- welches Zukunftsbild die Jugendlichen von sich selbst entwerfen;
- ob sie politisch denken und ob sie sich politisch engagieren wollen;
- ob sich sich eher am Grundsatz der Gleichheit oder der Ungleichheit der Menschen orientieren;
- ob sie Gewalt im gesellschaftlichen Umgang billigen oder mit ihr rechnen
- und ob sich Differenzierungen nach Geschlecht oder Schullaufbahn zeigen.

Eines ihrer auffälligsten Ergebnisse gewinnt die Studie *Jugend '92*, die sich auf umfangreiche Erhebungen von Juli-August 1991 stützt, aus einem Vergleich mit der entsprechenden Studie von 1981: Die heutigen Jugendlichen haben ein wesentlich optimistischeres Zukunftsbild als ihre Altersgenossen von 1981. Während heute 72% «eher zuversichtlich» in die Zukunft schauen, schien 1981 der Mehrheit dieser Blick «eher düster». Auch nach der Stern-Umfrage vom Oktober 1992 denkt die große Mehrheit der Jugend über ihre Zukunft «sehr optimistisch». Das überrascht insofern, als sich nach allgemeiner Ansicht mittlerweile ein Schleier des Pessimismus und der Lethargie über das Land gelegt hat. Bildet sich die gegenwärtige Grundstimmung der Jugendlichen an Maßstäben, die eher immun gegen die öffentliche Misere sind? Für eine solche Deutung spricht die Beobachtung, daß die düsteren Zukunftsbewertungen der Jugendlichen von 1981 insbesondere von der Furcht vor öffentlichen Katastrophen bestimmt waren, der heutige Optimismus aber von der Hoffnung auf privates Glück. Tatsächlich scheint unter den Jugendlichen weithin eine Abspaltung des öffentlichen Bereichs vom privaten stattgefunden zu haben, damit eine Art von Externalisierung von Problemen, für die man sich nicht oder nicht mehr im gleichen Maße zuständig fühlt. «Desengagierte Optimisten» nennt die Shell-Studie die heutigen Jugendlichen, unter denen die sozialen Bewegungen zwar noch ein hohes Ansehen hätten, nicht aber - wie 1981 - die Bereitschaft zum Engagement⁶. Dies gilt, wie die Stern-Umfrage zeigt, besonders hinsichtlich der Parteien: 48% der Jugendlichen erklären, daß ihnen gar keine Partei sympathisch sei!

Auch meine eigene Befragung zeigt die Jugendlichen absolut desinteressiert an einer Mitarbeit in einer Partei. Die Bereitschaft zur Teilnahme an Bürgerinitiativen und freien Gruppen ist zwar verbreitet, wird aber ziemlich unverbindlich formuliert. Nicht selten wird die Teilnahme an die Bedingung eigener, unmittelbarer Betroffenheit geknüpft. Das zeigt ein ausgeprägtes Mißtrauen gegenüber der Politik und der politischen Klasse; allerdings auch ein fast vollständiges Desinteresse an der Gesellschaft als ganzer. Dieser schwachen - und außerhalb der eigenen Reichweiten auch negativen - Bedeutung des Öffentlichen steht ein stark konturierter und sehr positiv bewerteter Bereich des Privaten gegenüber. Aufgefordert, sich selbst in 20 Jahren vorzustellen, entwerfen fast alle Schüler eine Idylle gesättigten Wohlstands und privaten Glücks, die - von Umweltproblemen abgesehen - von keinen äußeren

⁷ Vor die Wahl gestellt, in einer imaginären Lotterie «Zeit» oder «Geld» zu gewinnen, wählen 75% der Schüler Geld, oft mit der Begründung, daß ihnen Zeit ohne Geld, also ohne Konsummöglichkeiten, nichts nützen würde.

Einflüssen abhängig zu sein scheint. Sie ist vor allem Ergebnis eigener Tüchtigkeit und dementsprechend am ehesten durch persönliches Versagen auf dem Weg dorthin bedroht. In fast allen dieser Entwürfe bilden das eigene Haus - nach Möglichkeit mit Garten -, ein gutbezahlter und angesehener Beruf, die Familie (mit Kindern) und einige gute Freunde die Bauelemente dieses Idylls. Alle Ansprüche scheinen sich in den privaten Bereich zurück-zuziehen, sich hier aber luxurierend zu entfalten.

Dies zeigt sich auch recht drastisch in der Stern-Umfrage: Unter den Antworten nach den «Lebenszielen» rangieren die immateriellen Orientierungen («einen Sinn im Leben finden» und «für andere dasein, anderen helfen») abgeschlagen am Schluß, die Elemente des eben beschriebenen Wunschbildes eines realitätstüchtigen Wirtschaftsbürgers mit häuslichem Glück (Karriere - Heirat und Kinder - viel Geld verdienen) stehen unangefochten an der Spitze. Die Angst um die Gefährdung des Lebensziels eines materiell gesicherten persönlichen Glücks beherrscht die entsprechende Negativ-Skala: Steigender Leistungsdruck, Angst um Ausbildungs- und Arbeitsplatz und die finanzielle, wirtschaftliche Lage machen 54% der Jugendlichen (64% im Osten, 50% im Westen) «zur Zeit ganz besondere Probleme».

Damit deuten sich auch in der Erhebung schon die erheblichen Risiken an, die in dieser spezifischen Konstellation von Entpolitisierung und besitzindividualistischer Orientierung, von Öffentlichkeitsverlust und Rückzug in die Eindimensionalität des Privaten liegen: Diese offenbar massenhaft ausgeprägte Haltung bildet in Krisenfällen ein Potential von massenhafter, den Kern des Selbstverständnisses treffender Enttäuschung, einer massenhaften Kränkung des Selbst, die als Aggression gegen vermeintliche Feinde nach außen schlägt, weil sie nicht über die eingespielte Teilnahme an klärenden öffentlichen Diskursen verarbeitet werden kann. Dabei spielt es übrigens nach meinen Eindrücken aus der Befragung keine entscheidende Rolle, ob der materialistische Imperativ, unter den sich ein Leben stellt, arbeitsethisch oder hedonistisch eingefärbt ist. Wenn auch das Glück die Form des Konsens annimmt und zu einer Funktion des Geldes geworden ist, mag das Haben-Wollen eher noch rüder und unmittelbarer ausgedrückt werden⁷.

Allerdings bringt meine Befragung auch eine andere Akzentuierung im Denken der Jugendlichen zur Geltung,

⁸ vgl. Habermas, *Moralbewußtsein und kommunikatives Handeln*, Frankfurt, 1983.

durch die der Besitzindividualismus in gewisser Weise balanciert werden könnte. Auf die Frage nach einer Regel, nach der sich die Menschen in ihrem Zusammenleben richten sollten, formulierte die Hälfte der Fünfzehn- bis Siebzehnjährigen eine explizite Regel der wechselseitigen Achtung, ein gutes Viertel eine solche, die wechselseitige Achtung mehr oder weniger deutlich enthält. Dies ist mir vor allem wegen der darin enthaltenen Voraussetzungen wichtig. Eine solche Regel zu formulieren setzt nämlich voraus:

1. den anderen als autonomes Subjekt wahrzunehmen;
2. ihn als sich selbst gleich zu achten;
3. dies für jeden potentiellen anderen, also universell gelten zu lassen;
4. sich selbst aus der Perspektive der anderen sehen und
5. sich selbst auch als einen der vielen begreifen zu können.

Gerade die Einsicht, daß die für das Selbst beanspruchte Autonomie nur unter der Bedingung ihrer Allseitigkeit widerspruchsfrei denkbar ist, bildet den Kern aller demokratischen, mitmenschlichen und weltbürgerlichen Haltungen. Kohlberg und Habermas haben eine solche Orientierung an universalethischen Prinzipien als die Stufe einer «postkonventionellen Moral» bestimmt, auf der die Individuen in der Lage sind, ihre Handlungen und Haltungen unter die Probe ihrer universellen Verallgemeinerbarkeit zu stellen und dadurch nicht nur unbefragte Geltungen aufzulösen, sondern auch Rollendistanz zu gewinnen.⁸ Nun zeigen aber die Zukunftsbilder der Schüler, geradezu eine besitzindividualistische Rollenverliebtheit (in die des beruflich Erfolgreichen, des Hausbesitzers, Kleinfamilienbesitzers etc.). In diesem Widerspruch spiegelt sich zweifellos eine Differenz zwischen Einsicht und Mentalität, aber sicherlich auch eine fortdauernde Unentschiedenheit zwischen zwei grundlegenden Orientierungsmustern. Definitiv wird dieser Konflikt vermutlich nie entschieden werden, und er wird sich in bestimmten Lebenssituationen immer wieder stellen; daß er aber überhaupt existiert, ist ungemein wichtig, weil er verhindert, daß umstandslos und selbstgerecht aus der Perspektive einer egoistischen Selbstdurchsetzung entschieden wird.

Daß man auf die Wirkung des universalethischen Korrektivs nicht bloß für die Zukunft hoffen darf, zeigt die Befragung dort, wo sich zwischen der moralischen Grundorientierung der 16-jährigen Schüler und ihrer Haltung zu

⁹ Heitmeyer, S. 13f.

Rechtsextremismus, Gewalt und Fremdenfeindschaft eine Beziehung herstellen läßt. Bei allen Inkonsistenzen und Widersprüchen, mit denen im Denken von Sechzehnjährigen zu rechnen ist: Zustimmung zum Rechtsextremismus zu äußern und zugleich eine Regel der wechselseitigen Achtung zu formulieren, ist ihnen nicht möglich. Daher gilt ausnahmslos: Wer eine Regel wechselseitiger Achtung für das Zusammenleben der Menschen formuliert (23 von 44 Schülern), stimmt dem Rechtsextremismus nicht zu. Umgekehrt kommt es denjenigen, die Zustimmung zum Rechtsextremismus äußern (6 Schüler), nicht in den Sinn, eine Regel der wechselseitigen Achtung zu fordern.

Selbstverständlich sind diese Entsprechungen nicht überraschend; bemerkenswert ist aber ihre Eindeutigkeit und Ausnahmslosigkeit. Dies belegt, daß auch in der - bewußten oder unbewußten - Wahrnehmung der 16-jährigen der Kern des Rechtsextremismus, sein «springender Punkt», in der Negation der Gleichheit der Menschen liegt oder umgekehrt im Anspruch auf Ungleichheit und Überlegenheit. Damit bestätigt die Befragung m.E. eindrucksvoll die Grundannahme der Rechtsextremismus-Studie von Heitmeyer, wonach eine «Ideologie der Ungleichheit» eines der beiden unabdingbaren Grundelemente des Rechtsextremismus darstellt.⁹

Das andere dieser Grundelemente ist «Gewaltakzeptanz». Sie ist der ausdrücklichen Zustimmung zum Rechtsextremismus in meiner Befragung vollständig kongruent. Daneben zeigt sich aber eine charakteristische Inkongruenz auf seiten derjenigen, die den Rechtsextremismus ablehnen. Eine in ihrem Argumentationsmuster übereinstimmende Minderheit (5 Schüler) lehnt den Rechtsextremismus als Störung der Ordnung ab und fordert ein gewaltförmiges Vorgehen gegen ihn bis hin zur Todesstrafe. Für diese auf der Stufe der konventionellen Moral argumentierende, durch *law-and-order*-Vorstellungen geprägte Sichtweise wird alles davon abhängen, inwiefern der Rechtsextremismus gesellschaftsfähig, also Element der Ordnung selbst wird. Daß Gewaltakzeptanz, also Normalisierung oder Veralltäglichen von Gewalt, über das Maß an Zustimmung zum Rechtsextremismus hinausgeht, scheint auch die Stern-Umfrage zu belegen. «Jeder fünfte 16- bis 21-jährige in der Bundesrepublik», schreibt der «Stern», «hat keine Hemmungen mehr, mal selbst Gewalt einzusetzen,

‘um durchs Leben zu kommen’. Hochgerechnet sind es eine Million Jugendliche. Nach eigener Aussage ist fast jeder dritte Hauptschüler und jeder zweite ‘Rechte’ gewaltbereit.»

¹⁰ Frankfurter Rundschau, 30.9.1992.

Neben der Normalisierung gewaltförmigen Umgangs bilden Tolerierung und gesellschaftliche Anerkennung von Fremdenfeindlichkeit ein anderes und breiteres Vorfeld einer Radikalisierung nach rechts. Fremdenfeindlichkeit ist deswegen ein besonders wirkungsvolles Transportmittel für Rechtsradikalismus, weil sie nicht nur über das Motiv der Ungleichheit ausgrenzt, sondern auch über das Motiv der Gleichheit - nämlich der Deutschen - integriert. Fremdenfeindschaft, obgleich von einer Minderheit propagiert, redet doch, als ob sie im Namen der Mehrheit, nämlich aller Deutschen, spräche. Wer auf diese rhetorische Konstellation hereinfällt, ist sofort in der Defensive, weil er neben seinem Widerspruch gegen die fremdenfeindliche Parole ja auch noch eine Absicherung gegen die damit scheinbar vorgenommene Selbstaussgrenzung formulieren muß. Es ist diese scheinbar naturgegebene Zustimmungspflichtigkeit, die den populistischen Bonus der Fremdenfeindlichkeit bildet und die mittlerweile auch die Sozialdemokraten glauben läßt, hier spreche das Volk, und den GEW-Vorsitzenden zum Apostel des Nationalbewußtseins macht.

¹¹ Frankfurter Rundschau, 12.9.1992.

Zur Realität der Fremdenfeindlichkeit gehört also, daß sie eine erhebliche vereinnahmende Wirkung auch auf diejenigen ausübt, die ihrem eigenen Verständnis nach gar nicht fremdenfeindlich sind. Daher muß man sich m.E. davor hüten, die Formel: «Ich habe ja eigentlich nichts gegen Ausländer, aber...» ohne weiteres als Mangel an Glaubwürdigkeit oder Aufrichtigkeit zu deuten; sie zeigt zumindest auch, wie hier die nationale Zustimmungs-Zumutung gleichsam durch das Individuum hindurch greift, das vor dem gesellschaftlichen Trend wider bessere Einsicht kapituliert.

Auch in meiner Befragung hat der kleine Kern des Rechtsextremismus (6 Schüler) einen breiteren Hof der Ambivalenz den Ausländern gegenüber um sich (8 Schüler). Wird diese Ambivalenz als «Anfälligkeit» für Fremdenfeindlichkeit betrachtet, so entsprechen beide Gruppen zusammen (14 Schüler) ziemlich genau jenem Drittel der Jugendlichen, welches nach einer Studie des Kölner Instituts für empirische Psychologie «als konsequent ausländerfeindlich oder anfällig für fremdenfeindliche

Gedanken bezeichnet werden» kann.¹⁰ Eine erheblich breitere Welle an Fremdenfeindlichkeit hatte eine Repräsentativumfrage von Infas ausgemacht. Danach hätten 51% der Devise «Deutschland den Deutschen» zugestimmt, 37% seien der Meinung, daß die Deutschen sich «im eigenen Land gegen die Ausländer wehren müssen», und 25% befürworteten die Parole «Ausländer raus».¹¹ Fremdenfeindlichkeit ist also keineswegs ein spezifisches Problem der Jugend.

Die Pointe dieser Umfrageergebnisse liegt nun aber darin, daß man sie zugleich als «gefährlich» und als «harmlos» deuten muß. Ihre «harmlose» Seite besteht darin, daß die Mehrzahl der sogenannten «Anfälligen» allem Anschein nach kein genuines, also in ihnen selbst verankertes handlungstreibendes Motiv der Ausländerfeindlichkeit hat, sondern - das zeigen z.B. die Äußerungen in meiner Befragung - einen Meinungstrend reproduziert. Man möchte sich nicht gegen das stellen, was einem mit dem Anspruch auf Zustimmung als «Volksmeinung» gegenübertritt. Dies ist aber auch zugleich ein Grund, aufs äußerste alarmiert zu sein, weil die Mitläufer-Fabrik wieder so vorzüglich funktioniert und ihren Ausstoß zweifellos noch steigern kann. Die Frage nach dem Anteil von Politik und Medien an der Erzeugung von Ausländerfeindlichkeit und Rechtsradikalismus liegt hier nahe; sie wird weiter unten aufgegriffen. Zunächst soll noch auf einige auffällige Differenzen hingewiesen werden, die sich - jedenfalls in meiner Befragung - unter den Jugendlichen zeigen. In der Stellung zum Rechtsradikalismus zeigt sich ein Unterschied zwischen Jungen und Mädchen. Unter den 6 Jugendlichen, die dem Rechtsradikalismus ausdrücklich zustimmen, ist nur ein Mädchen. Nimmt man zu dieser Gruppe den «Hof» der ambivalenten Haltungen zu Ausländern hinzu, so verschiebt sich das Bild (8 m - 6 w), so daß die Mädchen jetzt sogar im Verhältnis zur geschlechtsspezifischen Verteilung der Gesamtgruppe (28 m - 16 w) überrepräsentiert sind. Daraus läßt sich der Schluß ziehen, daß es unter den beiden nach Heitmeyer konstitutiven Komponenten des Rechtsradikalismus nicht die Ideologie der Ungleichheit ist, die die Mädchen auf Distanz hält, sondern eine hohe Ablehnung von Gewalt. Diese Folgerung wird eindrucksvoll unterstützt durch die ganz unterschiedlichen Positionen, die «Gewalt» in der Rangliste der Ängste («Was fürchtest Du am meisten?») einnimmt. Hier erhält «Gewalt» bei den Mädchen 68,9% der möglichen Rangpunkte, bei den Jungen sind es nur 38,6%. Interessanterweise ist die Differenz bei

¹² Ulrich Beck, *Risikogesellschaft*, Frankfurt, 1986.

dem kollektiven Gewaltereignis des Krieges ebenfalls sehr deutlich, wenn auch nicht ganz so groß (90,2% zu 60,0%). Beides zusammengenommen bedeutet, daß Gewaltereignisse unter den Ängsten der Mädchen eindeutig dominant sind, während sie unter denen der Jungen nur eine mittlere Rolle spielen und durch die Angst vor Beziehungsunglücken (Liebesverlust, Verachtung durch die anderen, Krach mit den Eltern) weit übertroffen werden.

Neben dieser geschlechtsspezifischen Differenzierung muß eine andere erwähnt werden, die durch den Unterschied des Schulzweiges nur formal und unzureichend bezeichnet ist: Alle ausdrücklichen Zustimmungen zum Rechtsextremismus kommen von Realschülern, während der hinzukommende «Hof» von Ausländerskepsis überwiegend von Gymnasiasten gebildet wird. Es wäre aber verkürzend und irreführend, diesen Unterschied ohne weiteres auf eine Differenz der «Bildung» zurückzuführen. Aufschlußreicher dürfte es sein, sich zu vergegenwärtigen, daß die Realschüler kurz vor dem Ende ihrer Schulzeit und dem Beginn ihrer Berufsausbildung stehen, während die Gymnasiasten ihrer Bewährung in der Konkurrenzgesellschaft noch gelassener entgegensehen können. Obgleich sie erst an deren wirklicher Schwelle stehen, scheinen die Realschüler durch die Imperative der Konkurrenzgesellschaft doch schon stärker geprägt. Eine «gute Ausbildung» gehört für sie mit 84,1% der möglichen Rangpunkte zu dem, was ihnen für ihr Leben am wichtigsten ist; die Gymnasiasten statten diesen Wunsch nur mit 66,4% der Rangpunkte aus. Auch mag vielen Realschülern das Risikopotential der Konkurrenzgesellschaft durch eine erste lebensgeschichtliche Erfahrung des Scheiterns (nämlich auf dem Weg zur bevorzugten Gymnasialausbildung) mehr als eine nur ferne Bedrohung sein.

¹³ vgl. Konrad Schacht, *Rechtsextremismus heute*, Hessische Zentrale für politische Bildung, Nov. 1991.

Unter dem Titel der «Risikogesellschaft» hat der Soziologe Beck¹² die modernste Gestalt der marktgesteuerten Wettbewerbsgesellschaft beschrieben: Ein Schub der Industrialisierung hat in (West-) Deutschland wie in vergleichbaren Ländern in den letzten Jahrzehnten zu einer Auflösung traditionaler und industriegesellschaftlicher sozialer Bindungen und Milieus und der entsprechenden Regelsysteme des Verhaltens geführt. Auf einer neuen Stufe der Freisetzung bieten sich den Individuen in allen wesentlichen Dimensionen ihres Lebens - Ausbildung und Beruf, Sozial- und Geschlechterbeziehung, Freizeit und

¹⁴ Heitmeyer, S. 595f.

Kultur - erheblich erweiterte Wahl- und Entscheidungsmöglichkeiten, damit erhöhte Chancen der Verwirklichung eigener Lebensvorstellungen. Sie haben aber den Preis erhöhter Risiken: Fehlgeschlagene Karrieren und unglückliche Lebenslagen können nicht mehr als Teil eines übergreifenden Schicksals, z.B. als Klassenschicksal, interpretiert werden, sondern gehen ganz zu Lasten des Individuums und seines persönlichen Versagens. Diese «Risikogesellschaft» bildet als «Erlebnisgesellschaft» ihre eigene Kultur, aber auch ihre eigene Pathologie aus: Die überforderten Individuen, die «Loser», Versager, suchen Schutz in kollektiven Identitäten und Selbstvergewisserung in Feindbild-Projektionen. Mit anderen Worten: die strukturellen Dispositionen für Rechtsradikalismus und Fremdenfeindlichkeit entstehen im Kernbereich der Gesellschaft selbst, dort, wo im marktformigen Wettbewerb über Lebens- und Verwirklichungschancen entschieden wird und neben Siegern natürlich auch Verlierer produziert werden. Deshalb gehen übrigens Experten der politischen Soziologie schon seit längerem davon aus, daß in allen westlichen Industriegesellschaften gleichsam regulär ein Potential für rechtsradikale politische Bewegungen existiert.¹³ Damit ist aber erst die Hälfte des Problems bezeichnet; gäbe es nur sie, könnte man den Rechtsextremismus als Angelegenheit einer strukturellen Minderheit betrachten, äußerstenfalls jenes berühmten unteren Drittels, als ein Marginalisierungsphänomen, gefährlich wegen seiner Gewalttätigkeit, aber überschaubar und polizeilich beherrschbar. Die andere Hälfte des Problems besteht jedoch darin, daß Erfolge in der Konkurrenzgesellschaft, eben weil sie unter der Bedingung der Selbstdurchsetzung stehen, einen hohen gesellschaftlichen Preis haben: Wer hier erfolgreich sein will, darf sich weder von traditionellen Bindungen und Orientierungen leiten lassen noch von jenen Grundregeln einer postkonventionellen Moral, die die gleichberechtigte Achtung des anderen zur Bedingung eigenen Handelns machen und damit immer auch dessen gesellschaftliche Folgen in den Blick rücken.

¹⁵ Den Begriff hat S. M. Lipset schon für die Analyse des Faschismus geprägt. Heute wird er gelegentlich zur Gegenwartsdiagnose aufgegriffen (z.B. von Gunter Hofmann, *Die Radikalität kommt aus der Mitte*, Die Zeit, 16.10.1992).

Diese Überlegung bildet auch den Kern der These, in welcher Heitmeyer den Rechtsextremismus gesellschaftlich unter dem Begriff der «Instrumentalisierung» charakterisiert. In einer so weitgehend individualisierten Konkurrenzgesellschaft sei gerade die Nicht-Anerkennung des anderen, mehr noch: seine Instrumentalisierung funktional. Diese Haltung schlage sich in Verdinglichung, Abwertung, Entpersönlichung und Verwertung des anderen

nieder, in Monetarisierung und Kosten-Nutzen-Kalkulationen von sozialen Beziehungen und in Gleichgültigkeit gegenüber dem Schicksal anderer.¹⁴ Es ist also die Binnenlogik des marktgesteuerten Vergesellschaftungsprozesses selbst, die die gesellschaftlichen Voraussetzungen von Rechtsextremismus - Ideologien von Ungleichheit einerseits, Normalisierung von gewaltförmigen Beziehungen andererseits - massenhaft hervorbringt, und zwar nicht nur auf Seiten der «Verlierer», sondern notwendig auch auf Seiten der Sieger. Mag die unmittelbare Gewalttätigkeit die Äußerungsform der «Modernisierungs-Verlierer» sein, so sind Applaus und «klammheimliche» Zustimmung, eine tägliche praktische Propaganda der Rücksichtslosigkeit und Nicht-Achtung, der Ungleichheit und Ausgrenzung, die Aktionsform der Sieger, der «Cleveren» und «Coolen». Es ist eben dieser Umstand, der einer durch «Rechtsextremismus» bezeichneten gesellschaftlichen Problemlage eine viel größere Tiefe, Breite und Dynamik verschafft, als durch diesen Begriff auszudrücken wäre. Ich möchte diesen Sachverhalt durch einige Thesen pointieren:

1. Die Antriebskräfte des gegenwärtigen Rechtsextremismus sind nicht jugendspezifisch; es wäre daher falsch, ihn - bei aller jugendlichen Erscheinung - bloß als Jugendbewegung zu betrachten.
2. Überhaupt geht jede Betrachtungsweise fehl, die den Rechtsextremismus vor allem zu einem Phänomen von Marginalisierten machen möchte; vielmehr hat er seine Basis im Zentrum der Gesellschaft; er ist ein «Radikalismus der Mitte».¹⁵
3. Seine Antriebskräfte bezieht er aus einer Radikalisierung des Wirtschaftssubjekts. Es ist nicht der Ewig-Gestrige, der hier um sich schlägt, sondern der moderne *Homo Oeconomicus*, der gelernt hat, alles und jeden auf Vorteil und Nachteil, Gewinn und Verlust hin abzuschätzen.
4. Als selbstverständliche Spielregel hat das Wirtschaftssubjekt der Wettbewerbsgesellschaft verinnerlicht, daß der Verlust des einen stets der Gewinn des anderen ist und umgekehrt. Daher muß der eine das eigene vorteilsstrategische Verhalten immer auch bei dem anderen unterstellen. Erfolgsbedingung der eigenen Strategie ist es, die des anderen zu durchschauen und zu durchkreuzen. Auch den Elenden und Flüchtlingen gilt dieser Blick. Das Wirtschaftssubjekt «durchschaut» daher den Flüchtling als «Wirtschaftsflüchtling»; ande5.

re Fluchtgründe können ihm nur unwahrscheinliche Ausnahmen sein und müssen äußerst mißtrauisch geprüft werden.

5. Auch die Habenichtse der Wirtschaftsgesellschaft unterliegen - wenn sie nicht bewußt «ausgestiegen» sind - der wahrnehmungssteuernden Regel der Vorteils kalkulation, weil nur sie der Weg ist, der in einer Wettbewerbsgesellschaft auf die Seite der Besitzenden und Gesicherten führt. Daher bildet diese Grundregel der Wahrnehmung und des Verhaltens die Klammer, die so heterogene Teile der Gesellschaft wie den westdeutschen Wohlstandsbürger und den ostdeutschen arbeitslosen Jugendlichen, den westdeutschen Yuppie und den zum Staatsrentner gewordenen ostdeutschen Facharbeiter oder Meister etc. zusammenhält.
6. Wenn die Anerkennung der Regel, den eigenen Vorteil auf Kosten anderer zu suchen, zum Kitt der Gesellschaft, zum wichtigsten, vielleicht ausschließlichen Mittel ihrer Integration wird, wird der Blick auf die eigentlich desintegrierende Wirkung dieser Regel zumindest zeitweise suspendiert. Unter der Hülle der gemeinsamen Überzeugung, Wohlstandsbürger sein oder werden zu sollen, driftet die Gesellschaft im internen Vorteilskampf aber immer mehr auseinander, sie polarisiert sich weiter um Erfolg und Mißerfolg, Besitz und Besitzlosigkeit, soziale Sicherheit und Schutzlosigkeit der a-sozialen Existenz.
7. Die gegenwärtige Welle von Fremdenfeindlichkeit in Deutschland ist das Medium, in dem die widersprüchliche Einheit von entfesselten Individualkonkurrenzen und Gemeinschaftlichkeit vermittelt wird, weil der Ausschluß der Fremden aus der Konkurrenz als Gebot der Solidarität im Namen der Konkurrenz erscheint.
8. Die starke Dosierung, in der die Gesellschaft sich diese Droge gegenwärtig zuführt, verweist auf einen hohen Grad der gesellschaftlichen Desintegration und auf ein erhebliches Ausmaß ökonomischer Probleme. Nicht allein die noch immer unermeßlichen Kosten der Wiedervereinigung bedrücken die wirtschaftsbürgerliche Seele, sondern auch die Furcht vor einer wirtschaftlichen Krise, die diesmal sogar die industriellen Leitsektoren in Westdeutschland betreffen könnte.

9. Die subjektive Wahrnehmung von Wohlstandsgefährdung geht aber schon jetzt weit über das Maß bisher realer Gefährdung hinaus. Dafür sind die Politik der Bundesregierung und die parteipolitische Strategie der konservativen Parteien mitverantwortlich, weil sie die Beunruhigung über die in der Tat beträchtliche Zuwanderung durch stetige Aktualisierung und Dramatisierung ganz offenkundig nicht nur zur propagandistischen Überformung der Schwierigkeiten im Osten, sondern auch zu einer Verschiebung des politischen Spektrums nach rechts und zu einer Entliberalisierung der Republik und ihrer verfassungsrechtlichen Grundlagen nutzen wollen.

Diese Bilanz scheint ernüchternd, ja deprimierend für diejenigen zu sein, die als Lehrer an den Schulen oder in anderen Bildungseinrichtungen ihre Aufgabe anders bestimmen, als den gesellschaftlichen Trend zu verstärken. Nur eine Vorstellung davon, daß das Wirkliche nicht von vornherein das Wahre ist, macht ja den Gedanken der Mündigkeit überhaupt möglich. Aber läßt sich an Mündigkeit, Autonomie, Selbstbestimmung gegen eine so wirkungsmächtige gesellschaftliche Tendenz festhalten?

Glücklicherweise sind gesellschaftliche Trends weder ein-dimensional, noch reproduzieren sie sich ungebrochen in den Individuen. Sonst wäre ja z.B. auch gar nicht zu verstehen, warum eine so große Zahl vor allem auch Jugendlicher sich öffentlich gegen den Rechtsextremismus wendet. Auch von meiner Schule haben zahlreiche Jugendliche an der großen Demonstration in Bonn teilgenommen, und niemand hatte irgendwelche Mühe, sie dazu zu bewegen. Der Schub der Individualisierung, auch das hat Beck gezeigt, bringt auch anderes als einen verstärkten Zwang zu Selbstdurchsetzung hervor. In dem Maße, in dem traditionale Sozialformen bis hin zur Familie zerrieben werden, vergeht ja nicht nur deren schützende, sondern auch deren repressive Wirkung. Die Kinder und Jugendlichen wachsen heute im Durchschnitt zweifellos angstfreier, selbständiger und auch geachteter auf als früher. Weil sie stärker darauf angewiesen sind - und die entsprechenden Freiräume haben -, entwickeln sie früher die Fähigkeit, selbstgewählte soziale Beziehungen aufzunehmen und zu gestalten. Sie lernen damit die Bedeutung selbsthergestellter Gesellschaftlichkeit früh kennen und ihren Wert schätzen und sie erproben selbst, welche Regeln nützlich sind, um soziale Beziehungen für sie befriedigend zu gestalten. Wenn die meisten

¹⁶ vgl. Ch. Kubina : «Europaschulen - Wege zur Öffnung von Unterricht und Schule», in : *Zukunftsdialog Bildung*, GEW Hessen, S. 169 ff. - In Hessen hat der Kultusminister in den Schulen eine Diskussion über den Rechtsextremismus angestoßen durch den in seinem Auftrag verfaßten Beitrag : Axel Görisch/Guido Steffens, *Überlegungen zu Rechtsextremismus und Schule*, Hessisches Institut für Bildungsplanung und Schulentwicklung, Okt. 1992.

Jugendlichen in meiner Befragung eine Gesellschaftsregel wechselseitiger Achtung vorgeschlagen haben, so ist dies m.E. nicht nur ein Reflex moralischer Erziehung, sondern auch sozialer Erfahrung. Mit anderen Worten: der Schub der Individualisierung vergrößert nicht nur das Potential gesellschaftlicher Desintegration, sondern auch die Chance und die Attraktivität selbstgesteuerter Integration.

Die Schule kann in dieser neuen sozialen Konstellation eine von den Jugendlichen positiv bewertete Rolle spielen, wenn die für sie Verantwortlichen und die in ihr Tätigen begreifen, mit welchem Interesse an anderen, mit welchem Bedürfnis nach selbstgestellten sozialen Beziehungen die Kinder und Jugendlichen in die Schule kommen, die ja ein Raum dafür sein könnte. Dieser Grundgedanke ließe sich leicht in Vorstellungen von einer reformierten Schule ausdifferenzieren; das Modell der «Europaschulen» in Hessen bietet ein Beispiel für ein solches Schulverständnis.¹⁶ Alle organisatorischen Veränderungen wären aber sinnlos, wenn nicht in der alltäglich gelebten Praxis schon das erfahrbar und daher glaubwürdig wäre, was Ziel solcher Praxis wäre: daß wechselseitige Achtung und selbstbestimmte Gesellschaftlichkeit das Leben reichhaltiger und lebenswerter machen, als das Selbstdurchsetzung je könnte. Dies ist schon deshalb kein idealistischer Wunschtraum, weil ja auch die Frucht der Selbstdurchsetzung, der repräsentative Konsum, der sozialen Anerkennung wegen erstrebt wird (und nicht wenige Jugendliche sich ohnenhin fragen, warum sie, um befriedigende soziale Erfahrungen zu haben, den Umweg über den Konsum wählen sollen).

Es liegt auf der Hand, daß eine solche Veränderung von Schule nur gelingen kann, wenn die Kernbeziehung in ihr sich modifiziert, nämlich die Beziehung zwischen Schüler und Lehrer. Wir sind glücklicherweise heute weit von der autoritären Schule entfernt (und manchem erscheint dies als die Quelle des Übels). Gleichwohl ist die Beziehung von Lehrern und Schülern nach wie vor durch ein erhebliches Gefälle der Achtung gekennzeichnet. Im Selbstverständnis vieler Lehrer ist der Schüler immer noch das negative Korrelat der eigenen Achtung, oder mit anderen Worten, das Selbstwertgefühl vieler Kollegen scheint weitgehend von ihrer Geringschätzung der Schüler abzuhängen, und dies umso mehr, je problematischer die pädagogische Situation ist, je zahlreicher die Mißerfolgserlebnisse sind. Viel gewonnen wäre, wenn es gelänge, den Teufelskreis wechselseitiger Verachtung zu durchbrechen, der unvermeidlich dann

anhebt, wenn der Lehrer den Schüler spüren läßt, daß er bestenfalls Adressat seiner Herablassung ist und nicht ein zwar noch junger und unfertiger, aber prinzipiell gleichberechtigter und gleich zu achtender Mensch.

Die Wiederholung dieser pädagogischen Binsenweisheit ist nicht nur ein Appell. Vielleicht können gerade die Ohnmachtserfahrungen gegenüber sozialen, politischen, ökonomischen und ökologischen Entwicklungen, die heute so zahlreich zu haben sind, den Blick auch der Lehrer dafür schärfen, daß das Gefälle zwischen ihm und seinen Schülern im Grunde verschwindend ist: Von der geschehenden Geschichte ist er nicht weniger betroffen als seine Schüler, und seine Wünsche, Hoffnungen and Ängste unterscheiden sich im Prinzip nicht von den ihren. Beide sind nichts anderes als Teilnehmer eines Projekts, das ein menschenwürdiges Leben und Überleben der Menschheit zum Ziel hat, bloß auf zeitlich um ein Geringes versetzten Positionen. Damit ist von der Sache her ein Kommunikationsverhältnis von grundsätzlich Gleichen gegeben, mit aller Ernsthaftigkeit der darin eingeschlossenen wechselseitigen Anerkennung.

Dies wäre eine pädagogische Konfiguration, in die sich auch der erinnernde Umgang mit Auschwitz so einzeichnen ließe, daß die Ernsthaftigkeit der Aneignung verbürgt wäre. Ein Unterricht über den Nationalsozialismus und seine Genozide wäre dann nicht Aneignung von historischem Stoff, sondern ein gemeinsamer Untersuchungsgegenstand derer, die für ihr Lebensprojekt auch die Gefahr eines Umschlags von Ungleichheits-Ansprüchen in Extermination, von okkasioneller Gewalt in Todesfabriken, von Modernisierung in die Planmäßigkeit der Vernichtung fürchten müssen.

Jean BRACK

Président du Musée de

la Résistance

(Belgique)

¹ Communication prononcée le 24 novembre 1992 à la commission «Musées» (Président de séance : Mme. M. Van Hemeldonck, Membre du Parlement Européen).

Privilèges des musées (1)

Madame le Président,
Mesdames, Messieurs,

Mon intervention de ce jour est faite sur les privilèges des Musées au nom du Musée National de la Résistance.

Cependant, je suis tenu, en toute modestie, de vous signaler que je représente aussi la Fédération Internationale des Résistants, organisation comptant quelque 20.000 membres de 79 associations nationales, de 28 pays d'Europe et d'Israël.

Cette association (F.I.R.) a insisté pour que je parle en son nom aussi et a écrit en ce sens à la Fondation Auschwitz.

Par ailleurs, le C.A.R. (Comité d'Action de la Résistance) qui regroupe tous les Groupements de Résistance belge sans exclusive, s'intéressant aussi, et pour cause, aux thèmes de ce Colloque, m'a également demandé de participer en son nom, en ma qualité de Secrétaire Général du C.A.R. Tout ceci pour vous dire à quel point les Résistants se sentent directement concernés par les thèmes évoqués.

Ces informations utiles vous ayant été données, je passe maintenant au principal de mon intervention, en vue de collaborer avec tous ceux qui le veulent bien, à la préservation de la mémoire.

Depuis des millénaires, l'homme a toujours consigné les événements de son savoir dans des écrits destinés à la postérité.

Ce besoin de dispenser son savoir aux générations suivantes est le signe de la préséance de l'homme sur toute autre forme de vie.

L'homme pense, il voit, il interprète, il commente, il déduit, il exprime son opinion personnelle dans tous les événements qu'il vit.

Avec son temps, il prend connaissance aussi d'écrits antérieurs, les communique aux autres ; bref, il enseigne l'Histoire du passé et y associe le présent.

Jusque là, il est, en toute modestie, l'être supérieur sur terre avec l'expression d'une quantité incommensurable de possibilités, d'emmagasinement de faits et gestes et événements de tous ordres.

Bref, lentement mais sûrement, il construit l'historique du Monde pour le plus grand bien de l'humanité.

Evidemment, les événements qui se sont succédés au cours des millénaires, fouillés et connus, démontrent en suffisance que cet enseignement n'a pas toujours été positif et que souvent il a servi à des despotes innombrables et des dictateurs de tous bords pour asseoir mieux leur autorité sur les peuples.

Il faut bien reconnaître qu'à travers l'Histoire connue et écrite à ce jour, de nombreux peuples, tribus ou peuplades se sont comportés en moutons de panurge aveugles et souvent fanatiques inconscients.

Avec la création des écoles, que ce soit sous Socrate le Sage ou le Grand Charlemagne, il faut bien reconnaître que les peuples en s'instruisant et en s'éduquant au contact de tels hommes, ont pris lentement conscience de l'humanité et des valeurs humaines et ont, bien entendu, de plus en plus réagi et développé leur savoir.

Tout ceci nous amène à constater que l'accumulation par tous moyens de la connaissance du passé a indiscutablement apporté un développement constant des us et coutumes, de l'habitat et de l'environnement, des sciences et des technologies qui, chaque jour, émerveillent les plus évolués, conscients de l'importance incroyable des découvertes, et contribuent indubitablement au développement de l'esprit de l'homme qui lui permet sans cesse de connaître des approches nouvelles, voire révolutionnaires de toute forme de connaissance, sans jamais devoir tenir compte ni des frontières qui sont artificielles ou politiques, ni des systèmes en place, en n'ayant l'oeil que sur l'avenir et le progrès.

Les guerres dans tout cela et les conflits de tous ordres ne sont, en fait, en dépit des atrocités insupportables qu'ils représentent, que des accidents que l'homme essaye chaque fois de corriger, effrayé par les bilans, mais encouragé par des aspirations nouvelles dont son intelligence est seule capable.

C'est pourquoi, en dépit de tous les maux accumulés au cours de l'Histoire de notre terre, il faut rester optimiste, espérer toujours en un avenir meilleur, en une plus large solidarité humaine, une compréhension profonde et réelle qui un jour permettrait à l'être humain d'être vraiment et définitivement humain.

Les Musées dans tout cela sont la mémoire de l'Histoire et leur privilège essentiel est de conserver précieusement la Mémoire et de mettre celle-ci à la portée de tous, sans contrainte aucune.

Les Musées sont, bien évidemment, les archives souvent explicatives des innombrables disquettes informatiques enregistrées par les cerveaux humains, finalement ordinateurs vivants.

Je ne pense pas me tromper en faisant cette comparaison, car, comment se pourrait-il qu'un homme âgé, perdant la mémoire pour raison de sclérose, par exemple, puisse aussi aisément donner tant de détails précis sur le début de sa vie. Je suis profondément convaincu que les Musées, quel que soit le thème embrassé, ont un rôle éminemment important à remplir.

Outre les décors particuliers dans lesquels sont exposés les objets visés par les thèmes initiaux et constituant déjà un attrait irrésistible pour capter l'intérêt et la vigilance du visiteur, il est indéniable que le Musée est et reste pour très longtemps encore, et peut-être à tout jamais, un enrichissement continu pour tout un chacun.

En cette fin de siècle, on a souvent dit avec raison que l'Histoire est un éternel recommencement.

Les motifs, les buts seuls changent, mais les résultats, c'est-à-dire, les confrontations armées, les deuils, les misères et les destructions, non seulement restent, mais s'amplifient chaque fois, en raison notamment des développements technologiques constants.

Ulrike JUREIT

Karin ORTH

Mitarbeiterinnen

KZ-Gedenkstätte

Neuengamme

(Allemagne)

Soit dit en passant, la science est plus efficace et plus rapide dans ses recherches pour la destruction de l'humanité que pour sa sauvegarde.

A la fin du dernier grand conflit mondial de 1939-1945, 45.000.000 d'êtres humains avaient trouvé la mort et les survivants, vainqueurs et vaincus ont pris la décision de changer le cours des événements en mettant tout en oeuvre pour faire triompher la Mémoire.

Bien sûr, c'est encore dans cette action-là que la muséologie trouve une place prépondérante, puisqu'elle rassemble et classe documents et archives et matériaux témoins de toutes sortes, en vue de permettre aux générations suivantes de mieux comprendre et, partant, d'adopter des positions franches pour éviter les écueils du passé.

Certes, la partie livresque apporte son aide à la narration des faits historiques, mais à la longue, ces faits sont déformés par une diminution de la connaissance scientifique, des changements de parcours idéologiques, l'introduction de formes romantisées, de telle sorte que l'Histoire réelle finit indubitablement par être faussée.

Le Musée seul a le privilège du respect de la vérité, de la permanence, de la fidélité des faits.

Faut-il qu'il en soit bien ainsi puisque depuis la fin de la guerre 39-45, plus de 150 conflits armés ont eu lieu dans le monde et qu'actuellement encore des luttes fratricides à caractère ethnique ou raciste sont en cours qui démontrent que l'homme est un mauvais élève qui apprend fort mal ses leçons ?

Ici aussi, le Musée s'imposera comme source sûre de vérité.

C'est pourquoi, les grands organismes internationaux, comme la G.S.C.E., l'UNESCO, le Parlement Européen, la FMAC, la FIR et bon nombre d'autres O.N.F.G. se préoccupent de trouver, en urgence, les moyens de faire protéger internationalement, sous toutes les formes possibles, les hauts lieux de la Résistance au nazisme et au fascisme, mais aussi et surtout les hauts lieux de la souffrance humaine, tels les camps de concentration et d'extermination.

Il est évident que les Musées trouvent là un nouveau devoir précieux à remplir dans les plus brefs délais.

Merci de votre attention.

¹ Communication prononcée le 24 novembre 1992 à la Commission «Milieux de Mémoire - Survivants et Héritiers» (Président de séance : Mr. Georges Schnek, Président du Consistoire Central Israélite de Belgique).

² Da bislang keine Adressen von Überlebenden aus Spanien, Griechenland und Italien vorlagen, mußte auf Interviews in diesen Ländern vorerst verzichtet werden.

³ Zwischen 1900 und 1910 wurden sieben Gesprächspartner geboren, im folgenden Jahrzehnt 28 ehemalige Inhaftierte, bis 1928 39 Befragte. Drei Interviewpartner machten keine Angaben.

Gespräche mit Überlebenden des KZ-Neuengamme⁽¹⁾

I. Das Projekt

Die KZ-Gedenkstätte Neuengamme führt seit April 1991 ein Oral-History-Projekt durch, in dem bislang 77 ehemalige Häftlinge des Konzentrationslagers Neuengamme beziehungsweise seiner Außenlager lebensgeschichtlich befragt wurden.

Als wesentliches Kriterium der Auswahl der Interviewpartner ihre Nationalität zu berücksichtigen, lag in Anbetracht der nationalen Zusammensetzung der Häftlinge im Konzentrationslager Neuengamme nahe. Innerhalb der Ländergruppen wurde nach weiteren Kriterien differenziert. Entscheidend war zum Beispiel der Haftgrund bzw. der den Häftlingen im Konzentrationslager zugewiesene «Winkel», der die Menschen in verschiedene Gruppierungen zu teilen beabsichtigte. Darüber hinaus wurden Adressen von Überlebenden ausgesucht, die einem bestimmten Außenlager oder Arbeitskommando, über das wenig bekannt ist, zugeteilt waren, oder die innerhalb der «Häftlings selbstverwaltung» eine bestimmte Funktion ausübten.

Die Interviews wurden in den folgenden zwölf europäischen Ländern durchgeführt:² Belgien, Dänemark, Deutschland, Frankreich, Niederlande, Norwegen, Österreich, Polen, Slowenien, Tschechoslowakei, Ukraine, Ungarn. Unter den Zeitzeugen, die zwischen 1900 und 1928 geboren wurden,³ befanden sich 16 Frauen und 61 Männer, 17 Befragte waren aufgrund ihrer jüdischen Herkunft verfolgt. Da die Mehrzahl der Interviews nicht in deutscher Sprache geführt wurde, war an den Gesprächen, die in der Regel in der Wohnung des ehemaligen Häftlings stattfanden, meist

eine Übersetzerin beteiligt, um die Kommunikation zu ermöglichen. Die Dialoge wurden simultan oder konsekutiv übersetzt und mit Tonband aufgezeichnet. Die Interviews dauerten zwischen einer und sechs Stunden, im Durchschnitt aller 77 Gespräche vier Stunden. Im Laufe des Projektes wurden 210 Toncassetten besprochen, 315 Gesprächsstunden sind damit dokumentiert.

Die Mehrheit der ehemaligen Häftlinge stimmte der Bitte, das Interview in das Archiv der Gedenkstätte zu übernehmen, ohne Beschränkungen zu. Um allen interessierten Historikern einen ersten Zugang zu diesem Archiv zu eröffnen, wird ein «Findbuch» erstellt, in dem die Interviews des Projektes vorgestellt werden. Jedes Gespräch wird in seinen äußeren Rahmenbedingungen (Ort des Interviews, Anzahl der Toncassetten usw.) beschrieben, vor allem aber wird der jeweilige Lebensweg des oder der Befragten geschildert. Ein umfangreiches Personen- und Sachregister erleichtert den Zugriff auf die Quellen.

Erinnern und Erzählen

Unsere Gesprächspartner orientierten sich in ihrem Bericht zunächst an üblichen Lebenslauf- und Biographieschilderungen, wie sie aus anderen Zusammenhängen bekannt sind. Der Wunsch, eine gewisse Chronologie einzuhalten, konnte jedoch immer dann nicht umgesetzt werden, wenn nicht Handlungsabläufe und Ereignisketten, sondern Emotionen, Ängste und Wünsche im Mittelpunkt standen. Die Zeit vor und nach der Inhaftierung im Konzentrationslager hatte daher eher den Charakter eines nüchtern wiedergegebenen Berichtes, nahm auch im Vergleich zur Haftzeit selbst einen wesentlich geringeren Raum ein. Dieses Ungleichgewicht spiegelt die besondere Bedeutung der Erfahrungen und Leiden während des «Dritten Reiches» wider.

Für die Mehrzahl der KZ-Überlebenden war die Deportation das entscheidende Lebensereignis, welches ihre Persönlichkeit und ihr weiteres Leben grundlegend veränderte oder prägte. Es war den Gesprächspartnern daher wichtig, eine Lebensphase, nämlich die Haftzeit, ins Zentrum des Gespräches zu rücken. Kategorien des Erzählens wie Chronologie oder Stringenz ließen sich jedoch kaum auf die dort gemachten Erfahrungen anwenden. Die eigenen Erinnerungen schienen sich sogar einer chronologischen Strukturierung zu widersetzen, nahmen daher zwangsläufig assoziativen Charakter an. Insbesondere die eigene Verhaftung und die nahestehender Freunde und Verwandter,

⁴ Das Mitbringen von Fotos als Erinnerungshilfen brachte im Gespräch neue Anreize, hat aber auch dazu geführt, daß der Befragte in seinen Erinnerungen in eine bestimmte Richtung gelenkt wurde oder in der Darstellung allgemeiner Bedingungen und Ereignisse verharren konnte. Die persönliche Lebensgeschichte geriet dadurch aus dem Blickfeld, bot dies doch zusätzlich die Möglichkeit, unangenehme Themen zu umgehen.

⁵ Das Hinzuziehen von Fotos oder Gegenständen hatte häufig auch Beweischarakter. Den Zeitzeugen lag immer sehr viel daran, die Richtigkeit ihrer Aussagen deutlich zu machen und gegebenenfalls zu belegen. Viele machten aber auch darauf aufmerksam, daß ihre Erlebnisse nicht unbedingt allgemeingültig sein müssen. Andere Überlebende mögen abweichende Erfahrungen gemacht haben.

ebenso wie der Transport ins Lager und die Ankunft dort, hatten sich im Gedächtnis festgesetzt. Viele ehemalige Häftlinge, insbesondere viele Frauen, beschrieben die Ankunft im Konzentrationslager und die mit ihr verbundene Prozedur des Scherens der Kopf- und Körperhaare besonders eindrücklich, eben weil dieses Ereignis eine besonders infame Form der Demütigung war, die als solche unvergeßlich ist. Der Versuch der SS, die Häftlinge ihrer Menschenwürde zu berauben, sie zu erniedrigen und zu einer «Nummer» zu degradieren, nahm in den Berichten der ehemaligen Lagerinsassen einen breiten Raum ein. Hingegen war die zeitliche und geographische Einordnung bestimmter Ereignisse fast unmöglich. Namen und Orte, wenn sie überhaupt bekannt waren, blieben undeutlich und verschwommen. Unabhängig von Ereignissen und Umständen, die jeder Lebensgeschichte ihren individuellen Charakter geben, thematisierten die Interviewpartner meist die jeweiligen Arbeitskommandos, die Beziehung zu anderen Gefangenen und das Verhalten der Wachmannschaften. In ihren Schilderungen kam die allgemeine Versorgungslage, insbesondere auch die Situation in den Krankenrevieren zum Ausdruck. Die Evakuierung der Häftlinge am Ende des Krieges und die Zeit vor ihrer Befreiung durch alliierte Truppen gehörte für viele zu den grausamsten Erinnerungen.

Eine Vielzahl der Befragten hatte sich auf das Interview vorbereitet, indem sie Fotos⁴ oder Manuskripte (Erinnerungsberichte, Bücher usw.) bereits im Vorfeld herausgesucht⁵ hatten. In der Regel wurden die Notizen jedoch zur Seite gelegt, sobald eine vertraute Gesprächsatmosphäre entstanden war. Die Texte hatten dann ihre Funktion als (Gedächtnis-)Stütze erfüllt.

Andere Befragte hatten sich insofern auf den Interviewtermin vorbereitet, als sie sich genau überlegt hatten, was sie zu erzählen bereit waren und welche Themen sie nicht ansprechen wollten. Gleichwohl konnte es dann passieren, daß die Eigendynamik der Gesprächssituation den einen oder anderen veranlaßte, über Ereignisse oder Gefühle zu reden, die er oder sie nicht zu erwähnen beabsichtigt hatte.

Das Gewicht der Erzählung auf die Haftzeit zu legen, kann nicht verwundern. Die Zeitzeugen kamen damit einer realen Erwartungshaltung entgegen, hatten wir doch um ein Interview auch über diese Zeit gebeten, und wurden wir doch in erster Linie als Stellvertreterinnen einer Gedenkstätte wahrgenommen. Darüber hinaus aber bezweifelten viele

⁶ Vergl. Michael Pollak, *Die Grenzen des Sagbaren. Lebensgeschichten von KZ-Überlebenden als Augenzeugenberichte und als Identitätsbericht*, dt. Ausgabe Frankfurt/New York, 1988, S. 111 f.

⁷ Ob hinter diesen verschiedenen Erzählformen unterschiedliche Bearbeitungsweisen der Vergangenheit stehen, wie Albrecht Lehmann vermutet, muß hier offen bleiben. Der Einfluß individueller und schichten-spezifischer Sprach- und Erzählstile, sowie der gewohnte und routinierte Umgang mit der Tatsache, über längere Zeit frei reden zu können, erscheint mindestens ebenso bedeutsam. Auch die verschiedenen Mentalitäten der Befragten hatten natürlich Einfluß auf den Gesprächsverlauf. Vgl. Albrecht Lehmann, *Erzählstruktur und Lebenslauf, Autobiographische Untersuchungen*, Frankfurt/New York, 1983, S. 64.

ehemalige Lagerinsassen den Sinn einer lebensgeschichtlichen Befragung. Sie berichteten schließlich nicht nur über ihre individuelle Lebensgeschichte, sondern immer auch als Stellvertreter derjenigen, die das Konzentrationslager nicht überlebten. Der Wunsch, Zeugnis über die NS-Zeit abzulegen, ließ die Phasen vor beziehungsweise nach der Haftzeit nicht als Teil einer kollektiven Geschichte erscheinen, sondern als höchst individuelle Lebensperioden. Die persönliche Geschichte aber trat gegenüber dem kollektiven Vermächtnis in den Hintergrund.⁶ Das Schweigen über die «persönliche» Lebensgeschichte offenbarte meist die Grenzen der Gesprächssituation. Die zum Teil erstaunliche Offenheit, mit der die Betroffenen auch über intimste Erlebnisse sprachen, bezog sich auf das Geschehen im Konzentrationslager, nicht aber auf Erlebnisse außerhalb des Lagers. So intim und persönlich die Berichte uns auch erschienen, so wenig waren sie doch «privater» Natur.

Normen und Werte

In den Interviews begegneten uns fesselnde Erzähler und wortkarge Berichterstatter.⁷ Unabhängig von der Art und Weise oder der Dauer der Schilderung stieß diese immer wieder an Grenzen. Die Grenzen dessen, was sagbar ist, sind durch gesellschaftliche Werte und Normen festgelegt. Auch wenn die Schwelle des Mitteilbaren im Gespräch mit einer Mitarbeiterin einer Gedenkstätte niedriger als gemeinhin lag, so blieben Tabus bestehen, die nur in den seltensten Fällen gebrochen wurden.

Die Gesprächspartner orientierten sich darüber hinaus auch an der - zum Teil sehr rigiden - Sichtweise und Interpretation des Lagergeschehens, die von den Verfolgtenverbänden und/oder den informellen Kontakten der Überlebenden zueinander postuliert werden. Die Interviewpartner fühlten sich dieser Sichtweise der Vergangenheit zum Teil selbst verbunden, und/oder sie setzten sie bei uns als verbindlich oder doch zumindest als bekannt voraus.

Es kann nicht verwundern, daß die Befragten versuchten, zumindest die Wahrnehmung der eigenen Person und die der befreundeten Mithäftlinge mit der Vorstellung über das «richtige» Verhalten eines KZ-Gefangenen in Einklang zu bringen. Nur sehr wenige Interviewpartner schilderten Ereignisse aus dem Lagergeschehen, in denen sie selbst gegen die - zumindest heute - bestehenden Normen der Häftlingsgemeinschaften verstießen. Sie wählten diese Episoden meist bewußt aus, um über das eigene Verhalten

im Lager und die Korrumpierbarkeit des Menschen zu reflektieren. Sie äußerten sich mit einer radikalen Offenheit und Ehrlichkeit - sich selbst und uns gegenüber.

Für Erzähler und Zuhörer leichter zu ertragen waren Situationsschilderungen, in denen der Verstoß gegen die sozialen oder humanen Werte von anderen Häftlingen verübt wurde. Diejenigen Lagerinsassen, von denen erzählt wurde, daß sie Brot des Kameraden stahlen oder Mithäftlinge schikanierten, waren immer Angehörige einer anderen nationalen oder sozialen Gruppe als derjenige, der davon berichtete. Manchmal zeigte sich in den Schilderungen aber auch der - bewußte oder unbewußte - Versuch, das eigene Handeln zu thematisieren, der Versuch, auszuloten, was der Gesprächspartnerin anvertraut werden kann.

Dem häufig präsentierten Bild der Häftlingsgemeinschaft, das die Solidarität aller Häftlinge gegen den gemeinsamen Feind zeichnet, wurde in den Lebenserinnerungen der Interviewpartner - zum Teil auch explizit - heftig widersprochen. Jeder sei sich selbst der Nächste gewesen, betonten viele der Befragten. Solidarität habe sich nur in den kleinen Gruppen derjenigen entwickeln können, die miteinander befreundet waren und sich gegenseitig stützten. Die anderen Mithäftlinge erschienen in den Schilderungen unserer Gesprächspartner oft als bedrohliche und gefährliche Masse. Verständnis oder Sympathie für deren Schicksal konnte höchst selten aufgebracht werden. Im Gegenteil. Die Erinnerungen der Interviewten erzählen von Vorurteilen und Verurteilungen anderer nationaler oder sozialer Häftlingsgruppen. Häufig wurde eine bestimmte nationale Gruppe von Häftlingen - die Nationalität differierte je nach der eigenen nationalen Zugehörigkeit des oder der Interviewten - pauschal mit Handlungsweisen identifiziert, die der zuvor geschilderten und für die eigene Gruppe als existent behaupteten Häftlingsmoral widersprachen. Nur wenige der Befragten wiesen darauf hin, daß die pauschale und negativ besetzte Wahrnehmung der anderen Gefangenen von der SS intendiert und in der Struktur des Konzentrationslagers angelegt worden war.

Wie sehr die verbalisierte Erinnerung der KZ-Überlebenden auch von äußeren Zwängen überformt ist, wurde in den Interviews des Projektes offensichtlich. Besonders deutlich wurde die Abhängigkeit der Erinnerung von den Umständen, in denen sie stattfindet, wenn eine Vergleichsmöglichkeit gegeben war, also zu einem früheren Zeitpunkt verfaßte

⁸ Lutz Niethammer, *Einleitung des Herausgebers*, in : ders., «Die Jahre weiß man nicht, wo man die hinsetzen soll.» *Faschismuserfahrungen im Ruhrgebiet*, Berlin, Bonn, 1983, Anm. 33, S. 28.

⁹ Ein insistierendes und nachbohrendes Fragen kann auch, abgesehen von seiner Respektlosigkeit, dazu führen, daß der Interviewer allein die Antworten erhält, die er auch hören wollte. Die mögliche Manipulation durch suggestive Fragen sollte nicht unterschätzt werden.

Erinnerungsberichte oder Zeugenaussagen von Gerichtsprozessen vorlagen. Die Erinnerungen einer Person differierten zum Teil erheblich. Der Vergleich mit den Berichten aus einem anderen Lebensabschnitt zeigte aber auch, daß bestimmte Ereignisse gleich erinnert werden, zum Teil sogar mit den gleichen Worten geschildert werden. Offenbar handelte es sich dabei um Situationen, die für das Individuum besondere Bedeutung erlangt, die sich deshalb dem Gedächtnis eingepägt hatten.

Konsequenzen

Im Laufe der Vorbereitung eines Befragungsprojektes müssen sich seine Mitarbeiter mit dem befassen, was man gemeinhin als Interviewtechnik bezeichnet. Der Blick in die Fachliteratur bietet ein drei-phasiges Modell als methodische Hilfestellung. Dabei handelt es sich um ein «diachron angelegtes Intensivinterview mit einem narrativen, lebensgeschichtlichen Element (mit freier dialogischer Vertiefung) und einem halbstrukturierten Teil»⁸. Die Aufteilung in offene, halboffene und vorstrukturierte Interviewabschnitte erscheint beiden Beteiligten die Möglichkeit zu geben, das, was sie an eigenen Erwartungen oder Vorstellungen mitbringen, auch umzusetzen. Doch der Schein der Gleichheit trügt. Lebensgeschichtliche Interviews sind ein ungleicher Tausch. Die Initiative zum Gespräch steht immer auf der Seite des Forschenden, er oder sie ist es, die weite Teile des Interviews in Form und Ablauf bestimmt. Die detaillierte Vorstrukturierung, wie sie das genannte Modell vorsieht, stieß in der Praxis besonders auf zwei Hindernisse. Zum einen stülpt sie denjenigen Gesprächspartnern, die aufgrund ihrer starken psychischen Belastung im Gespräch die Länge und Intensität ihres Berichtes selbst bestimmen wollten, ein Raster über, das von ihnen fordert, sich allen nur möglichen Fragen des Interviewers aussetzen zu müssen. Dies impliziert die Gefahr, daß stark traumatisierte Erlebnisse reaktiviert werden können, auch wenn sie im Gespräch selbst nicht verbalisiert wurden. Zum zweiten ergab sich die Schwierigkeit, daß nach dem offengehaltenen Bericht zu Beginn, der in Länge und Form variierte, die Konzentration und Bereitschaft der Zeitzeugen meist derart nachließ, daß der Gesprächsfluß manchmal nur unter Anstrengung aufrecht erhalten werden konnte, eine weitergehende Vertiefung des Erzählten zäh und mühsam war. Die Fragen der Interviewerin wirkten nun nachbohrend und insistierend.⁹ Das dreiphasige Modell der lebensgeschichtlichen Befragung, das sich in anderen Oral-History-Projekten als sinnvoll und notwen-

¹⁰ Aufgrund der notwendigen Planung der Interviewreisen standen jeder lebensgeschichtlichen Erzählung in der Regel nur zwei Tage zu Verfügung. Durch die zum Teil enormen Entfernungen zwischen den einzelnen Wohnorten war der Zeitplan auch wenig veränderbar. Die als notwendig zu erachtende Flexibilität konnte durch diesen festen zeitlichen Rahmen oft nicht aufgebracht werden. Gesprächsthemen blieben unbesprochen, inhaltliche Vertiefungen blieben aus oder ein Nachgespräch fand nur sehr kurz statt. Diese Defizite zeigen die Unvereinbarkeit eines derartigen Projektes mit zeitlichen und finanziellen Sachzwängen.

¹¹ Peter Wegner, «Zur Bedeutung der Gegenübertragung im psychoanalytischen Erstinterview», in: *Psyche* 46 (1992), S. 286-307 (295).

dig erwiesen hat, kann in der Befragung von KZ-Überlebenden nur begrenzt Anwendung finden. Statt an einer - theoretisch sinnvollen - Strukturierung des Interviews festzuhalten, erwies es sich in der Praxis als notwendig und unumgänglich, die Bedürfnisse und Schwierigkeiten zu respektieren, die die Gesprächspartner mit der Erinnerung an das Lager und der Interviewsituation hatten. Dies konnte unter Umständen bedeuten, nur über ein Thema, nämlich die Haftzeit, zu sprechen, ausschließlich zuzuhören und auf Fragen zu verzichten oder nach wenigen Stunden das Interview abzuschließen und den dritten Teil der Befragung, nämlich die stärkere Orientierung an einem vorher erstellten Leitfaden, auf sich beruhen zu lassen. Es erwies sich vielfach als sinnvoller, den Gesprächspartner, nach eingehender Vorstellung von Sinn und Zweck lebensgeschichtlicher Befragungen, zu bitten, über sein Leben zu berichten, wobei Nachfragen sowohl der Aufrechterhaltung des Gesprächsflusses dienten, als auch Raum zur inhaltlichen Vertiefung schufen. Häufig wurde das Gespräch dabei von einer Pause unterbrochen und einige Stunden später oder am nächsten Tag fortgesetzt.¹⁰ Diese Unterbrechung konnte auf beiden Seiten dazu genutzt werden, den ersten Teil des Interviews Revue passieren zu lassen und sich offen gebliebene Themen als potentielle Fragen oder Gesprächsthemen zu notieren. Die Möglichkeit der zwischenzeitlichen Reflexion schuf für den Interviewer Raum, die auf ihn einwirkenden Einflüsse und Eindrücke eventuell neu zu koordinieren, was während des Interviews kaum zu leisten ist. In der Gesprächssituation selbst ist von dem Forschenden eine «gleichschwebende Aufmerksamkeit»¹¹ gefordert, die ein aktives Zuhören beinhaltet. Aufgrund der indirekten Kommunikation mit Hilfe eines Übersetzers verlangt das Gespräch eine erhöhte Konzentration von beiden Seiten.

Lebensgeschichtliche Rückblicke ehemaliger KZ-Häftlinge haben besondere - gesellschaftlich und psychologisch bedingte - Grenzen. Der Lagerkosmos und die Erfahrungen des Individuums können letztendlich - das zeigen die Interviews des Projektes - nur schwer mit Worten vermittelt werden. Traumatische Erlebnisse lassen sich nicht verbalisieren, und niemand, der die Erfahrung der KZ-Haft nicht teilt, kann nachempfinden, was das Erlebte für den Erzählenden bedeutete und bis heute bedeutet. Die Erinnerung an das Grauen wurde in den Gesprächen stattdessen nonverbal ausgedrückt - mit Gesten, Tränen oder Schweigen. Die Emotionen standen greifbar im Raum - auch wenn sie sich nicht in Worten manifestierten. Sicherlich gab es dann

Situationen, in denen wir uns als Interviewerinnen hilflos und ohnmächtig fühlten. Der Umgang mit aufbrechenden Emotionen ist dann besonders schwierig, wenn es sich um eine Person handelt, die man wenig kennt und die um ein Vielfaches älter ist als man selbst. Ein langes Schweigen ist nicht immer leicht zu ertragen. Der Wunsch danach, trösten zu wollen, stößt an Grenzen gesellschaftlicher Verhaltensnormen oder erscheint angesichts des eigenen «historischen Erbes» als unangemessen.

II. Gegenwärtiges und Vergangenes

Ein Forschungsprojekt, das sich die Befragung von mehr als siebzig KZ-Überlebenden zum Ziel gesetzt hatte, blickt am Ende seiner Durchführung auf eine Vielzahl verschiedener, sich teilweise auch widersprechender Eindrücke und Erfahrungen zurück. Beinahe zwangsläufig bedingt eine Analyse des Projektverlaufes auch eine Selbstreflexion des Interviewers, ein Infragestellen seiner Forschungsinteressen und -methoden. Die «Krisen des Selbstverständnisses», die damit einhergingen, konnten jedoch für den Forschungsprozeß nutzbar gemacht werden. Unsere Erfahrungen und Interpretationen sollen im folgenden benannt und zur Diskussion gestellt werden, mit dem Wissen um ihre Unvollständigkeit und der bestehenden Gefahr von Mißdeutung und Vereinfachung. Die Hypothesen beruhen auf den Wahrnehmungsvoraussetzungen der Autorinnen und sind als Angebote zu verstehen, die sich einer Kritik stellen und somit zu einem differenzierten Diskurs über die Zeitzeugenbefragung von KZ-Überlebenden in einem zeitgeschichtlichen Forschungsvorhaben beitragen wollen.

Vergegenwärtigt man sich den Charakter von Erinnerungsinterviews, so lassen sich Gemeinsamkeiten mit anderen Gesprächsformen beobachten. Zum einen hat das Treffen zwischen Zeitzeuge und Interviewerin einen Besuchscharakter, wie er im gesellschaftlichen Umgang üblich ist.

Dem Interview den Charakter eines Besuches zu geben, wird häufig von dem Bedürfnis der Gastgeber unterstützt, mit den Besuchern einen sozialen Kontakt aufzubauen, der unabhängig vom Interview selbst eine gewisse Nähe und Vertrautheit entstehen läßt. Dies äußerte sich in der Regel durch den Wunsch nach gemeinsamen Unternehmungen und Besichtigungen nahegelegener Sehenswürdigkeiten oder in Einladungen zu Abendessen im eigenen Haus oder ins nächste Restaurant. Trotz dieser Gastfreundschaft blie-

ben die Grenzen zum «offiziellen» Teil in der Regel deutlich, wenn auch in den Vor- und Nachgesprächen immer das Thema Konzentrationslager im Mittelpunkt stand. Die Interviewten nutzten vielmehr die durch das Fehlen des Tonbandes unverkrampftere Situation im Anschluß an das Gespräch, um sehr persönliche Erfahrungen oder Erlebnisse weiterzugeben, die ihnen für eine größere Öffentlichkeit als zu intim erschienen.

Während des gesamten Zusammentreffens herrschte ein unausgesprochener oder verbalisierter Konsens über die Wichtigkeit des Interviews und die Bedeutung seines Vermächtnischarakters. In seiner Folge brachten die Gesprächspartner uns einen beachtlichen Vertrauensvorschuß entgegen. Sobald sich in der Wahrnehmung hinter der Vertreterin der Gedenkstätte auch die reale Person der Interviewerin konturiert hatte und eine gleichsam «persönliche» Beziehung der Interviewpartner entstand, konnte das Vertrauen bekräftigt oder aber entzogen werden. Der Vertrauensvorschuß wurde jedoch nicht nur den Vertreterinnen einer Institution, die sich für die Wahrung der Interessen der ehemaligen Häftlinge einsetzt, gewährt, sondern auch der Jugend. Wir verkörperten durch unser - aus der Sicht der Zeitzeugen - «jugendliches» Alter diejenigen, denen sie ihre Geschichte hinterlassen wollten. Wir symbolisierten gleichsam die «Nachgeborenen», die den Faschismus nicht selbst erlebt haben und die aus den Erfahrungen derjenigen zu lernen in der Lage seien, die unter ihm gelitten hatten. Die Gesprächssituation konnte zur Schnittstelle zwischen den Generationen werden und stand damit in einer Tradition der kommunikativen Weitergabe von Lebenserfahrungen der älteren an die nachfolgende Generation, die in fast allen europäischen Gesellschaften längst verlorengegangen ist. Wir wurden - im übertragenden und empathischen Sinne - zu Kindern beziehungsweise Enkeln der Gesprächspartner.

Das Lebensalter der Gesprächspartner war nicht der einzige Faktor, der ihre Beziehung und damit das Interview beeinflusste. Auch das Geschlecht der Anwesenden erwies sich als relevant. Wie in allen zwischenmenschlichen Kontakten spiegelte sich auch in den Interviews des Projektes die kulturelle Bewertung von Geschlechtlichkeit wider. Einige Interviewpartner zeigten sich erstaunt, daß die Gäste aus Hamburg weiblich waren und äußerten diese Irritation zum Teil auch unverhohlen. Ein männlicher Repräsentant der Gedenkstätte war erwartet worden. Gleichwohl erwiesen

¹² Hans Dieckmann, «Übertragung-Gegenübertragung-Beziehung, in : ders. (Hg.), *Übertragung und Gegenübertragung*, Hildesheim, 1980, S. 114-126 (126).

¹³ Peter Wegner, *Gegenübertragung*, S. 289.

¹⁴ Inwiefern es sich tatsächlich um ein Stück mit nur zwei Akteuren handelt, ist das Thema des Kapitels «Das Gefühl klebt am Detail...».

¹⁵ Peter Wegner, *Gegenübertragung*, S. 290.

sich bestimmte Stereotype, die mit Weiblichkeit verbunden werden, als förderlich für die Gesprächsatmosphäre. Frauen gelten gemeinhin als diejenigen, die gut zuhören können, denen auch «Privates» anvertraut werden kann, während man mit Männern eher die «ernsthaften», politischen Themen erörtert. Auf eine historisch-politische Diskussion über die Probleme der NS-Zeit kam es jedoch in den Interviews des Projektes nicht an. Vielmehr sollte gerade die persönliche Lebensgeschichte der ehemaligen Häftlinge im Vordergrund stehen. Unabhängig davon, ob die Klischees über das weibliche Einfühlungsvermögen der Realität entsprechen, erwies sich die Tatsache, daß wir Frauen waren, in einigen Fällen als Voraussetzung für ein Interview. Einige Gesprächspartnerinnen betonten, daß sie nicht bereit wären, mit einem Mann über ihre Haftzeit zu sprechen, andere Zeitzeuginnen, daß sie zumindest über viele Erlebnisse mit einem Mann nicht gesprochen hätten. In der Generation, der die Zeitzeugen angehören, gibt es für viele persönliche oder intime Lebensbereiche kaum verbale Ausdrucksmöglichkeiten, und die Hemmungen, über diese zu sprechen, wachsen, wenn die Gesprächspartner nicht dem gleichen Geschlecht angehören. Die weiblichen ehemaligen Häftlinge hatten im Gespräch mit den Interviewerinnen meist relativ wenig Schwierigkeiten, Bereiche wie Körperlichkeit oder Sexualität zu thematisieren oder auf dahin zielende Fragen zu antworten. Von den männlichen ehemaligen Gefangenen wurde solche Themen seltener angesprochen und eher umgangen, wenn sie von uns problematisiert wurden. Sicherlich war auch unsere Hemmschwelle, nach intimen Lebensbereichen zu fragen, in den Interviews mit den männlichen ehemaligen Häftlingen höher als in Gesprächen mit den ehemaligen Häftlingsfrauen.

Die Frage nach dem notwendigen Vertrauen zwischen Interviewerin und Zeitzeuge ist mitentscheidend für deren Beziehung zueinander. In Teilen erinnerten die Interviews dabei auch an Gesprächskonstellationen, wie sie sich in der Psychoanalyse ergeben. Dabei bildet das Wissen um die Möglichkeit und Problematik der Rekonstruktion von Erinnerung in der Gegenwart nur eine Gemeinsamkeit. Darüber hinaus ist beiden Gesprächsformen immanent, daß aufkommende Erinnerungen Gegenstand des Gespräches selbst sind und ihre Mitteilung einen nicht unerheblichen Selbsterfahrungswert für den Erzählenden darstellen. Alle Prozesse, die eine analytische Situation bestimmen, treten mehr oder weniger deutlich auch in jeder menschlichen Beziehung auf, charakteristisch für die Analyse ist allein die

Übereinkunft beider Teilnehmer, die sich zwischen ihnen entwickelnde Beziehung unter Einschluß des Unbewußten zu reflektieren.¹² Der damit einhergehende diagnostische Ansatz mit einer sich anschließenden Therapie gehört zu den entscheidenden Unterschieden - auch bezüglich des hier dargestellten Zusammenhanges -, die es immer wieder zu betonen gilt.

Die sich zwischen Interviewerin und Befragtem aufbauende Beziehung ist in ihrer Ausprägung und Intensität derartig komplex, daß sie als «unentwirrbare Verwicklung [en]»¹³ zu beschreiben ist, die höchstens noch zu Beginn des Gespräches einer systematischen Untersuchung zugänglich zu sein scheint, bevor dann das «Zwei-Personen-Spiel»¹⁴ mit seinen Wechselwirkungen beginnt. Die Anfangsszene ist durch die Tatsache gekennzeichnet, daß beide Teilnehmer im Umgang miteinander noch keinerlei Erfahrungen haben, zu Beginn des Kontaktes daher von einer «geschützten in eine ungeschützte Situation»¹⁵ wechseln. Dieser Vorgang ist mit Verunsicherungen auf beiden Seiten und damit unter Umständen mit heftigen Emotionen verbunden. Daß das Vorfeld und der Beginn eines Interviews in den Mittelpunkt der Betrachtung tritt, hat - wie die folgende Überlegung zeigt - seinen Sinn: Bei der Suche nach Strukturen und Hintergründen komplexer Vorgänge kann das aus der Naturwissenschaft stammende holistische oder *pars-pro-toto*-Prinzip weiterhelfen. Die Annahme, daß in jedem Teilstück grundlegende Merkmale und Strukturen des Ganzen vorhanden sind, kann bei Übertragung auf zwischenmenschliche Beziehungen ein Erkennen grundlegender Verhaltensmuster und verfestigter Handlungsabläufe ermöglichen. Bezogen auf das «Vorfeld» von Erinnerungsinterviews als Teilstück des Ganzen können sich bereits dort Hinweise auf die Grundstruktur des nachfolgenden Gespräches ergeben. Folgende Szene sei dafür beispielhaft: Einer unserer Gesprächspartner, der telefonisch nicht erreichbar war, hatte sein Einverständnis zu einem Interview gegeben und erhielt von uns brieflich einen Terminvorschlag. Auf die Bitte, wenn ihm der Termin nicht recht sei, möge er uns Bescheid geben, erfolgte keine Antwort. Zum «vereinbaren» Termin öffnete der Zeitzeuge die Haustür, offensichtlich in der Absicht, die Wohnung zwecks Einkaufens zu verlassen. Die Begrüßung ergab dann, daß er den Termin keinesfalls vergessen, sondern sich auf ein Kommen der Interviewerin nur nicht eingestellt hatte. Die anschließende Frage, ob es sich denn für uns beide lohne, überhaupt die Mäntel auszuziehen, mußte als mehr oder weniger dezenter Hinweis auf seine

Gesprächsbereitschaft verstanden werden. So war auch die erste Frage nach zögerlichem Hereinbitten ins Wohnzimmer, was wir denn von ihm wissen wollten. Das sich anschließende Gespräch hatte den Charakter einer Pflichtübung mit Schnelldurchlauf durch die vergangenen siebenzig Lebensjahre. Der Gesprächspartner ließ keinen Zweifel an seiner grundsätzlichen Verweigerung, an einer lebensgeschichtlichen Befragung teilzunehmen.

Nicht immer waren die «Teilchen» des «Ganzen» im Vorfeld so deutlich erkennbar gewesen. In der Regel handelte es sich um weitaus subtilere und kompliziertere Vorgänge, die angesichts bestehender Ängste und Befürchtungen der Zeitzeugen einer differenzierten Betrachtung bedürfen. Die gefühlsmäßige Anteilnahme der Interviewpartner vor, während und nach dem Gespräch wird auch von dem Wissen beeinflusst, daß der oder die Fragende einer Nationalität angehört, deren ältere Generation die potentiellen «Täter» im «Dritten Reich» stellte. Die traumatischen Erlebnisse von KZ-Überlebenden leben in ihnen bis heute bewußt oder unbewußt weiter und können für die Betroffenen jederzeit wieder eine Präsenz erlangen, die sich gegebenenfalls existenzbedrohend anwirkt. Trotzdem ist es wichtig festzuhalten, daß diese Emotionen aufleben, unbewußt auf den Gesprächspartner verschoben werden und sich so auf die Gesprächssituation auswirken können. Ein Prozeß, der aus der Psychoanalyse bekannt ist und mit dem Begriff «Übertragung» verbunden wird. Auch dazu eine in ihrer Deutlichkeit einzigartige Szene: Die Ehefrau eines Zeitzeugen machte uns zu Beginn unseres Besuches unmißverständlich deutlich, daß sie gegen das Gespräch sei, welches wir mit ihrem Mann zu führen gedachten. Es sei nicht Sache der Deutschen, ehemalige Häftlinge der Konzentrationslager nach ihren Erinnerungen zu befragen. Im nächsten Satz erzählte sie, daß ihr Vater während der Besatzungszeit von Deutschen erschossen worden war und sie als Waisenkind aufwachsen mußte.

Derartig offene Aggressionen haben wir von unseren Gesprächspartnern selbst niemals direkt erfahren. Dies sollte aber nicht zu der irrigen Auffassung führen, sie seien nicht vorhanden. Der Weg, den sich diese aus dem Unbewußten agierenden Impulse suchen, läßt sich anhand des Begriffes der «Übertragung» nachzeichnen. Der Vorgang der Übertragung ist ein unbewußter. Er wird in der Psychoanalyse als das «Alpha und Omega», als Schlüssel zu verschütteten Bewußtseinschichten aufgefaßt. Diese

Funktion begründet sich darin, daß die Übertragung dann an die Stelle einer direkten Erinnerung tritt, wenn ihr Inhalt in vor- oder unbewußte Schichten abgesunken ist. Das heißt, daß jede Übertragung einen Zwischenzustand der Überführung von Erinnerungen aus dem Unbewußten zum Bewußten kennzeichnet. Die Übertragung holt damit die Vergangenheit in die Gegenwart, indem sich das unbewußt Erinnernte in der Beziehung zwischen Interviewer und Interviewtem manifestiert.

Während der Gespräche mit KZ-Überlebenden kann es zu verschiedenen Übertragungsvorgängen kommen, die nicht geschlechtsspezifisch sein müssen. Die im Unbewußten festgesetzten Aggressionen gegen die ehemaligen Unterdrücker und Peiniger melden sich auch unabhängig von dem Willen der Einzelperson zu Wort, äußern sich dann in schwer zu fassenden Stimmungen während des Zusammentreffens, die auf den ersten Blick in der Schwierigkeit des Themas begründet zu sein scheinen. Sicherlich hat diese generelle emotionale Belastung einen enormen Einfluß auf den Gesprächsverlauf, auch sollte eigenes Fehlverhalten als Grund für auftretende Dissonanzen nicht ausgeschlossen werden. Doch bei aller Berücksichtigung dieser Faktoren blieb ein schwer faßbarer Bereich an Spannungen innerhalb zahlreicher Gespräche, die nach eingehender Reflexion auf Elemente und Mechanismen des Übertragungsphänomens verweisen.

Eine zweite Übertragungsfigur, die hier bereits an anderer Stelle genannt wurde, bestätigt diesen Eindruck. Die Interviewerinnen wurden während des Gespräches - im übertragenen Sinn - zu Kindern oder Enkeln der ehemaligen Häftlinge. Die Intensität, die Übertragungen erreichen können, wurden in diesen Fällen sehr deutlich. Dabei müssen sie nicht in jedem Fall hemmend auf das Gespräch wirken, ganz im Gegenteil. Die Übertragungsfigur eines Tochter/Sohn-Ersatzes führte in den meisten Fällen zu einer Öffnung des Befragten gegenüber der Interviewerin, was den Gesprächsablauf durchaus positiv beeinflusste. Jedoch verursachen Übertragungen, die aggressive oder angstbesetzte Impulse unbewußt freisetzen, häufig Kommunikationsstörungen, die zu Beginn des Projektes nicht greifbar waren. Für die Interviewerin blieb dann nach einigen Gesprächen nur das unbestimmte, diffuse Gefühl, irgendetwas habe nicht gestimmt oder sei «schief gelaufen». Die Suche nach möglichen Erklärungen beinhaltete dann sowohl methodische Bedenken und langwierige Konzeptdiskussionen als

auch Selbstzweifel jeder einzelnen Wissenschaftlerin, die aufgrund ihrer Unkonkretheit als wenig produktiv empfunden wurden. Der eigene Anspruch, keine Fehler bei seiner Arbeit machen zu wollen oder zu dürfen und dem Bild einer versierten Interviewerin mit wissenschaftlicher Fachausbildung zu entsprechen, stand dann häufig im Weg, wenn es darum ging, sich im Nachhinein von den eigenen Emotionen während der Gespräche zu lösen, um sie als die zu analysierenden Interaktionen ansehen und reflektieren zu können. Die sich daraus ergebenden Anforderungen an eine Zusammenarbeit reichten bei weitem über das hinaus, was historische Forschungsprojekte in der Regel ihren Teilnehmern abverlangen: eine psychologische Kompetenz, die sich in einer Sensibilität gegenüber den Gesprächspartnern, aber auch gegenüber seinen Mitstreiterinnen und gegenüber sich selbst äußerte.

Die Annahme einer möglichen Beeinflussung von Erinnerungsinterviews durch Übertragungsmechanismen bereicherte den Arbeitsprozeß und die Auseinandersetzung um dessen Inhalte weitreichend. Waren damit auch gleichzeitig Klärungen des eigenen Selbstverständnisses gefragt, da in dem weiten Feld der Übertragungsanalyse nicht von einer eindimensionalen Kausalität ausgegangen werden kann. Auch die Interviewerin überträgt eigene Gefühle oder Wünsche, die eigentlich einer anderen Person gelten oder galten, auf das jeweilige Gegenüber und beantwortet dessen Übertragungen wiederum mit Gegenübertragungen. Es entsteht ein wechselseitiges Beziehungssystem, ein Geflecht interagierender, sich gegenseitig beeinflussender Prozesse, deren Komplexität eine Modellvorstellung, nämlich die der Übertragung/Gegenübertragung, erfordert, um sie sprachlich überhaupt fassen zu können.

In den Diskussionen um methodische Vorgehensweisen und inhaltliche Ziele dieses Projektes stand ein Begriff immer wieder im Raum, nämlich der der «Verantwortung». Damit war nicht nur die eigene Verantwortlichkeit für die Durchführung und Organisation der Interviews gemeint, sondern auch ein bewußtes Verantwortung-Tragen dafür, welche Erfahrungen KZ-Überlebende heute mit den Nachkommen von Mitläufern und Tätern machen. Dahinter steckte sicherlich auch der Wunsch, sich selbst von den totalitären und faschistischen Traditionen in Deutschland abzugrenzen. Das Ringen um ein «gutes Gelingen» der Gespräche war nicht bestimmt von dem Glauben, etwas von der Schuld der Deutschen «wiedergutmachen» zu kön-

nen, sondern es implizierte die Forderung an sich selbst, die ehemaligen Häftlinge im Zusammenhang mit dem Interview nicht erneut zu verletzen. Die Tatsache, daß der oder die Fragende im Gespräch mit KZ-Überlebenden zwangsläufig an traumatischen Erlebnissen rüttelt, machte diese Erwartungen unerfüllbar. Der Gedanke, die pure Anwesenheit der eigenen Person könne Verletzungen verursachen oder aufleben lassen, erfordert eine bewußte Auseinandersetzung mit der eigenen Rolle innerhalb der Interviews. In Gesprächen mit Opfern nationalsozialistischer Verfolgung steht die Frage nach den «Tätern» mehr oder weniger offen im Raum. Die bei allen Beteiligten unbewußt ablaufende Rollenverteilung vor oder während der Interviews orientiert sich an dem Gegensatzpaar Täter und Opfer. Die Interviewerin neigt dazu, ihr «Erbe» zu verdrängen, muß aber erfahren, daß sie selbst mit ihren Fragen «tätig» wird und, ohne es zu wollen, die Rolle der Verletzenden einnimmt. Die Zwangsläufigkeit, mit der sich ihre Rolle aus der Natur der Aufgabenstellung ergibt, kann nicht darüber hinwegtäuschen, daß es gewisser Gewöhnungsprozesse bedarf, um diese Rollenzuweisung anerkennen zu können.

¹⁶ Hans Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Auszüge in: Hans Joachim Störig, *Das Problem des Übersetzens*, Darmstadt, 1973, S. 402-409 (407).

Das Gefühl klebt am Detail...

In der vorhergehenden Analyse von Übertragungen und Rollenzuweisungen entstand der Eindruck, die über siebzig Erinnerungsinterviews mit Überlebenden des Konzentrationslagers Neuengamme seien Gespräche unter vier Augen gewesen. Dem war in der Regel nicht so, da die Mehrzahl der Gesprächspartner im europäischen Ausland lebt und jedem angeboten wurde, in seiner Muttersprache berichten zu können. Ein Großteil der Interviews bedurfte daher einer Übersetzungskraft. Daß diese Notwendigkeit ein gewisses Handicap im Kommunikationsprozeß zwischen Interviewer und Zeitzeuge bedingen würde, stand außer Zweifel. Auch lag es auf der Hand, daß sich eine Vertrautheit und Intimität, wie sie am ehesten in einem Zwei-Personen-Gespräch entsteht, schwerer aufbauen lassen würde. Dieses waren Einschränkungen, die von vornherein einkalkuliert wurden und in Kauf genommen werden mußten, wollte man den Personenkreis nicht auf Gesprächspartner mit Deutschkenntnissen einschränken oder den KZ-Überlebenden zumuten, Deutsch sprechen zu müssen, wenn sie es denn konnten. Bis heute ist für viele ehemalige Häftlinge die deutsche Sprache unmittelbar mit ihrer Deportation ins Lager verknüpft, war dies häufig doch der

Ort, an dem sie die Sprache ihrer Verfolger erst lernen mußten. Wie wichtig es für eine störungsfreie Kommunikation ist, die «gleiche Sprache» zu sprechen, ist jedem und jeder aus verschiedenen Lebensbereichen bekannt. Eine Übersetzung erfüllt in einem Gespräch, dessen Teilnehmer über keinen gemeinsamen Sprachcode verfügen, die Funktion des Sprachtransportes. Daß der Dolmetschervorgang kein reiner Umkodierungsprozess ist, daß Wörter und Satzteile nicht einfach einem Gegenstück in einer fremden Sprache entsprechen, sind Binsenweisheiten. Eine Sprache kann nicht einfach in eine andere Sprache umgewandelt werden, daher genügt es auch nicht, zwei Sprachen zu beherrschen, um dolmetschen zu können. Ein Dolmetscher muß den Sinn einer Aussage unverfälscht in einer anderen Sprachwelt zum Ausdruck bringen, wobei der persönliche Sprachstil des Redners zu erhalten ist. Der Transportweg schließt also das Erfassen des Sinnes ein, er erfordert daher nicht nur umfassende Sprachkenntnisse, sondern auch eine gewisse inhaltliche Vertrautheit mit dem Gesprächsgegenstand. Auch wenn die Akzentverschiebungen des Gesagten durch die Übersetzung so gering wie möglich ist, so bleibt die Fremdsprachlichkeit trotz allem ein «gesteigerter Fall von hermeneutischer Schwierigkeit»¹⁶. Diese manifestiert sich dann auch in den Transkriptionen der Gespräche.

¹⁷ Paul Watzlawick, Janet H. Beavin, Don D. Jackson, *Menschliche Kommunikation*, Bern, 1969.

Doch zurück zum Interview selbst: Die genannten Anforderungen an die Übersetzer charakterisieren ein hohes Maß an Professionalität. Die Personalkosten für selbige hätten den finanziellen Rahmen des Projektes aber bei weitem gesprengt. Ohne eine adäquate Ausbildung der Übersetzungskräfte ergaben sich jedoch Schwierigkeiten, die die Interviews weitreichend beeinflussten. Es ging in den Gesprächen eben nicht nur darum, neutrale Informationen in ihren Grundzügen weiterzugeben, sondern eine Vielzahl von Details und Nuancen standen im Mittelpunkt, die die Individualität der jeweiligen Lebensgeschichte kennzeichneten und deren Herausarbeiten gerade Sinn und Zweck der Befragung war. Es reichte daher für die Interviewer nicht aus, eine inhaltliche Zusammenfassung des Erzählten zu bekommen, sind die individuellen Details doch gerade das, was eine lebensgeschichtliche Befragung ausmacht. Der Bedarf an detaillierter Übersetzung ist zudem ein doppelter. Nicht nur der Interviewer sollte die berichteten Einzelheiten verstehen, um angemessen reagieren oder nachfragen zu können, sondern auch der Befragte selbst konnte sich ja nur mit Hilfe des Übersetzers verständigen. Gerade sein

Interesse an einer korrekten Wiedergabe seiner Erinnerungen unterstützt die Forderung nach professionellen Dolmetschern.

In fast allen fremdsprachlich geführten Interviews wurde die Konversation jedoch konsekutiv übersetzt. Das heißt, daß auf jeden Redebeitrag der Gesprächspartner eine Unterbrechung folgte, in der das Gesagte in die jeweils andere Sprache übertragen wurde. Die konsekutive Übersetzung nimmt viel Zeit in Anspruch und verlangt von allen Beteiligten ein relativ hohes Maß an Konzentration und Disziplin. Eine bestimmte Gesprächsordnung einzuhalten, ist bereits in alltäglichen Konversationen nicht leicht. In den Gesprächen des Projektes, die schmerzhaft oder gar traumatische Erlebnisse zum Inhalt hatten, erwies es sich zum Teil als unmöglich. Nicht alle ehemaligen Häftlinge konnten oder mochten sich auf diese Form des Gespräches einlassen. Ihren Versuchen, Erfahrungen zu formulieren, die kaum verbalisierbar sind, wurde eine höhere Priorität eingeräumt als der Gesprächsdisziplin - auch auf die Gefahr hin, daß in der Interviewsituation nicht jedes Wort übersetzt und verstanden wurde. Das Problem der Sprachübersetzung hatte aber noch eine weitere Dimension. Jede Kommunikation hat einen Inhalts- und einen Beziehungsaspekt.¹⁷ Dabei stehen beide Ebenen zueinander in Wechselwirkung, beeinflussen sich gegenseitig. Wenn nun die Gesprächspartner einander zuvor nicht kennen, baut sich in und mit dem Gesagten ihre Beziehung erst auf. Dies ist natürlich erschwert, wenn beide nicht die gleiche Sprache sprechen. Der Befragte wird daher anfangs versuchen, sich zunächst dem Übersetzer verständlich zu machen, da dieser Kontakt aufgrund fehlender sprachlicher Barrieren unproblematischer erscheint. Damit sich die Beziehung zwischen Interviewerin und Zeitzeuge entwickeln kann, ist der Übersetzer an seine Rolle, wie sie zuvor beschrieben wurde, gebunden. Er oder sie nimmt an dem Interview als aktiver Gesprächspartner nicht teil. Sicherlich ist diese Kommunikationsstruktur ein Modell. Vor dem Hintergrund der sich in den Gesprächen aufbauenden Beziehungsstrukturen kann die Person des Übersetzers von der Analyse nicht ausgenommen werden. Dazu ein Beispiel: Als die bereits genannte Ehefrau eines Gesprächspartners ihren Unmut und ihre Wut über unseren Besuch ausdrückte, verstummte die aus Frankreich stammende Dolmetscherin. Ihre Übersetzungen blieben derartig bruchstückhaft, daß eine angemessene Reaktion auf die Situation schwer möglich war. Im Nachgespräch wurde dann deutlich, daß sie eine Auseinandersetzung mit dieser Form von Kritik an Deutschen für sinnlos hielt, es ihr viel-

Jochen VOGT
Professor für
Literaturwissenschaften
Universität Essen
(Allemanne)

leicht auch peinlich war, daß sich dieser Angriff auf die deutsche Interviewerin nun gerade in ihrem Heimatland ereignete. Diese Reaktion demonstriert die unterschiedliche Betroffenheit der Beteiligten, ihre unterschiedlichen Hintergründe. Ist die beschriebene Szene in ihrer Deutlichkeit und Eindeutigkeit auch einmalig, so ist sie doch nur ein Beispiel für gleiche und ähnliche Vorgänge, die sehr viel komplexer sind, deren Hintergründe jedoch weniger deutlich ins Auge springen. Der Unterschied zwischen den Interviewerinnen und den Übersetzern liegt eben nicht nur darin, daß die eine die Muttersprache der Befragten nicht beherrscht und zur Verständigung im Gespräch der Übersetzungskraft bedarf, sondern der wirklich entscheidende Unterschied ist der der «Täterschaft». Alle Feinheiten und Nuancen des Gespräches, die sich auf die Schwierigkeit im Umgang miteinander beziehen und letztlich ihren Grund in dem bis heute stark belasteten Verhältnis zwischen KZ-Opfern und Deutschen finden, sind für muttersprachliche Übersetzer nur schwer nachvollziehbar. Auch diejenigen Übersetzer, die die jeweilige fremde Sprache nicht von Kindheit an, sondern später, aus eigenem Interesse gelernt haben, identifizieren sich in der Regel mit dem anderen Land und seiner Kultur. Aufgrund der gemeinsamen Sprache und der ähnlich großen Vertrautheit mit der Kultur des Landes werden sie aber vor allem von den Befragten als - zumindest ideelle - Angehörige der eigenen Nationalität angesehen und folglich mit anderen Übertragungen belegt als die deutsche und deutschsprachige Interviewerin. Die Übersetzer stehen qua Nationalität und/oder Sprache gleichsam auf der «Opferseite». Damit nehmen sie eine Perspektive ein, die sich von der der Interviewerin entscheidend abgrenzt. Diese unterschiedliche Wahrnehmung schlägt sich in den Übersetzungen nieder, kann damit zu einer Reduktion von Inhalten, besonders auf der Beziehungsebene, führen. Die Feinheiten und Nuancen, in denen sich Beziehungsaspekte widerspiegeln, können so verloren gehen. Das Gefühl klebt manchmal eben doch am Detail...

¹ Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Littérature» (Président de séance : Mme. Anne-Marie Schaeerlaekens, Professeur à la K.U.L.).

² Peter Weiss im Gespräch mit Peter Roos : «Der Kampf um meine Existenz als Maler», in : *Der Maler Peter Weiss*. Ausstellungskatalog Museum Bochum, Berlin, 1981, S. 11.

³ Ausführlicher habe ich diesen Zusammenhang in meiner Studie *Peter Weiss*, Reinbek 1987, S. 8ff., dargestellt.

⁴ Leo Trepp, *Die Juden. Volk, Geschichte, Religion*, Reinbek 1987, S.9.

Auschwitz bei Peter Weiss. Historisierung oder Universalisierung? ¹

⁵ Peter Weiss im Gespräch mit Peter Roos, S. 15, 12.

⁶ Unter Angabe der Seitenzahl zitiere ich aus den folgenden Werken von Peter Weiss:

- *Abschied von den Eltern*. Erzählung (1961), Frankfurt/M. 1978
- *Fluchtpunkt*. Roman (1962), Frankfurt/M. 1969
- *Meine Ortschaft* (1965), in : P.W. *Rapporte*± Frankfurt/M. 1968
- *Die Besiegten* (1947/48), Frankfurt/M. 1985
- *Die Ermittlung. Oratorium in 11 Gesängen* (1965), in : P.W.: *Stücke I*, Frankfurt/M. 1980
- *Notizbücher 1960-1971*, Frankfurt/M. 1982.

«Mein Vater war Kaufmann, Textilkaufmann. Er war Ungar, gehörte also bis zum Ende des Krieges Österreich-Ungarn an und optierte dann für die Tschechoslowakei, weil er in das Gebiet von Trencin kam, das an die Slowakei abgetreten wurde. Auf diese Art wurde er nach Kriegsende Tschechoslowake. Ich bin also gebürtiger Tschechoslowake, obgleich ich meine Kindheit in Deutschland verlebte - ich war nie Deutscher. Mein Vater lebte als tschechoslowakischer Bürger in Deutschland, hatte eine Textilfirma in Bremen und damit sehr viel internationale Kontakte. Meine Mutter war gebürtige Schweizerin, aus Basel; der eine Teil ihrer Eltern stammte aus Straßburg. Meine familiären Hintergründe also: Österreich-Ungarn-Slowakei auf der einen Seite, Schweiz-Basel-Straßburg/Elsaß-Lothringen auf der anderen Seite, das Alemannische der Mutter einerseits und das Jüdische meines Vaters andererseits; mein Vater stammt aus einer jüdischen Familie, war nicht religiös aktiv, nicht religionsmäßig im Judentum verhaftet - das war ein Hintergrund von ihm, von dem er sich eigentlich eher emanzipierte.»

So skizziert Peter Weiss in einem Gespräch von 1979 seine familiäre Herkunft; und fast scheint damit auch die mögliche Frage nach der *Bedeutung des Jüdischen* für sein Selbstverständnis schon beantwortet, knapp und abschlägig. *«Ich komme aus einer Familie, die eigentlich nirgendwo herkommt, es gibt keinen Hintergrund.»*² In vielen verschiedenen Texten und Kontexten hat Weiss überdies die Begriffe *unzugehörig* bzw. *Unzugehörigkeit* zur situativen und existentiellen Selbstcharakterisierung³ verwendet. Dies steht in

pointiertem Gegensatz zu einer Definition jüdischer Identität, die Leo Trepp in seinem Standardwerk *Die Juden* versucht hat: «Was ist denn ein Jude? Am ehesten läßt er sich vielleicht noch als ein Mensch definieren, der sich selbst für einen Juden hält, weil er sich dem jüdischen Volk auf Gedeih und Verderb zugehörig fühlt.»⁴

Daß es nun dieser am Judentum schlechthin wie an seinem eigenen Status als Halbjude sichtlich desinteressierte Autor Peter Weiss war, der den Völkermord an den europäischen Juden literarisch (und in *deutscher* Sprache) beschrieben und damit die radikalste politische Herausforderung der zeitgenössischen Kunst angenommen hat, dies erscheint doch als ein Widerspruch, der weitere Nachfragen legitimiert. Und zwar auch dann, wenn eine spektakulär überraschende Antwort nicht zu erwarten ist. Peter Weiss hat *Die Ermittlung* ganz gewiß *nicht* als Totenklage aus jüdischem Selbstverständnis heraus verfaßt. Sie wäre aber nicht denkbar - und manche Eigenart des Textes wäre schwerer verständlich ohne den Rückgriff auf ein Problembewußtsein und bestimmte Deutungsmuster des Autors, die auf vermittelte, ja verwickelte Weise mit seiner jüdischen Herkunft zusammenhängen. Hier sei versucht, sie anhand von mehr oder weniger autobiographisch geprägten Prosatexten zu verdeutlichen, die Weiss zwischen 1947 und 1964 verfaßt hat. Das ist insofern ein Behelf, als die expliziten Äußerungen und Zeugnisse zum Thema vergleichsweise spärlich sind. Es könnte aber dennoch aufschlußreich sein, weil jene Prosa, vor allem das mittlerweile klassische Doppelwerk *Abschied von den Eltern* und *Fluchtpunkt*, beim enger Orientierung an der Faktizität des Geschehens, die individuelle Problematik des Erzählers, die durchlebten Konflikte usw. generell zuspitzt und verschärft.

Zunächst allerdings bestätigen auch die biographischen und familiengeschichtlichen Auskünfte, daß jüdische Religion oder Kultur, ein wie auch immer geartetes jüdisches Selbstbewußtsein, im Elternhaus von Peter Weiss keine Rolle gespielt haben. Das Judentum war kein Thema; man war nach Lebensstil und Verhaltensnormen «*eine liberal-deutsche Familie*». Als Vermittler jüdischer Tradition wäre ohnehin nur der Vater in Frage gekommen, was aber nach jüdischer Tradition gerade *nicht* relevant wäre. Dieser Vater jedoch scheint überdies - abgesehen von der relativ schwachen Position neben der «*destruktiven Gewaltfigur*» seiner Frau - seine rassische Identität und die Religion seiner Väter als Peinlichkeit, mindestens aber als Hemmnis gut-

bürgerlichen Fortkommens empfunden zu haben. Sein offizieller Übertritt zur evangelischen Kirche, 1920 in Bremen, der dann auch die Kinder in den Genuß von Taufe und Konfirmationsunterricht kommen ließ, stand in engem Zusammenhang mit Möglichkeiten des beruflichen Avancements. Daß dem ältesten Sohn Peter, geboren 1916 in Nowawes bei Berlin, die *«gesamte Familie [s]eines Vaters gänzlich unbekannt»* blieb, läßt sich aus den historisch-geographischen Umständen erklären. Schwerer verständlich ist schon, warum Eugen Jenö Weiss eine Art von Informationssperre über seine Vergangenheit verhängte. Wenn er überhaupt erzählte, so erinnert sich sein Sohn, dann *«vom Krieg (er war Offizier in der österreichischen Armee)»*, und die Fotos, die er *«gerne»* vorwies, zeigten ihn *«in österreichischer Uniform»*.⁵

So demonstrativ der durch Anpassung erworbene Status zur Schau gestellt wird, so sorgsam werden die Male der Herkunft verdeckt. Und hier ist es die autobiographische Erzählung in ihrer Mehrdeutigkeit, die sie im wörtlichen Sinn entdeckt. *«Mein Vater»*, heißt es relativ spät in *Abschied von den Eltern*⁶, *«war ungreifbar, in sich verschlossen. Morgens, wenn ich mich neben ihm im Badezimmer wusch, betrachtete ich ihn mit einer forschenden Spannung. Dünnes, farbloses Haar breitete sich um seine großen, platten Brustwarzen und die Mitte seiner Brust aus. Seine Haut war von weißlicher Schwammigkeit. Unterhalb des Nabels war der Ansatz einer Narbe zu sehen. Sein Geschlecht blieb verborgen, nie hat er sich mir nackt gezeigt.»* (S. 87f.) Die dominierende Thematik des Buches wie auch der Kontext dieser Stelle legen es nahe, sie als Ausdruck eines repressiven Erziehungsklimas, einer ums Tabu der Sexualität zentrierten *«Versperrtheit»* (S. 83) zu lesen. Aber das väterliche Glied, das verdeckt bleibt, ist beschnitten, das verborgene Geschlecht ist, wie es im *Fluchtpunkt* später heißt, *«Abrahams Geschlecht»* (vgl. S. 49). Abwehr des Sexuellen verdeckt nur die Verleugnung der rassistisch-kulturellen Identität.

Es ist demnach nur konsequent, daß der Erzähler selbst erst spät - zeitgeschichtlich: gegen 1933 - und von einem eher Außenstehenden, dem *«arischen»* Stiefbruder, über seine Abstammung unterrichtet wird: *«Als Gottfried dann erklärte, daß mein Vater Jude sei, so war mir dies wie eine Bestätigung für etwas, das ich seit langem geahnt hatte. Verleugnete Erfahrungen lebten in mir auf.»* Hier scheint es einen Moment lang, als würde nun tatsächlich ein

Bewußtsein eigener jüdischer Existenz geweckt, und sei es nur als *Opfer von Antisemitismus*: «*Ich dachte an die Rudel der Verfolger, die mich auf den Straßen verhöhnt und gesteinigt hatten, in instinktiver Überlieferung der Verfolgung anders Gearteter, in vererbtem Abscheu gegen bestimmte Gesichtszüge und Eigenarten des Wesens.*» (S. 73) Aber diese allzu eindeutige Erklärung wird von der Erzähllogik des Textes insgesamt dementiert. Die aktualisierten Erfahrungen, von denen dort die Rede ist, reichen ja sehr viel weiter zurück in die individuelle Vorzeit, sind Erfahrungen mit der inneren Gewaltförmigkeit bürgerlicher Gesellschaft und bürgerlicher Familie, zumal in ihrer deutschen Variante. In Bildfolgen von bedrückender Prägnanz entwickelt *Abschied von den Eltern*, wie das Erzähler-Ich sich von früh auf, verwurzelt in einer höchst ambivalenten Mutterbindung, stets wieder als passiven, zu deutsch: erleidenden Teil einer gewaltsamen Interaktion, eines Strafrituals, einer *Tortur* erfährt, in deren aktiver Rolle sich Mutter und Vater, Mitschüler und jugendliche Kameraden ablösen, bis schließlich der deutsche Faschismus als kollektiver Peiniger ihre Funktion zu übernehmen scheint.

Die Figuration von Schläger und Geschlagenem, von Täter und Opfer - anders gesagt: die sado-masochistische Verklammerung - ist eine Ur-Szene in der Lebensgeschichte, der Selbstdeutung - und dann, konsequenterweise, auch im Oeuvre des Schriftstellers, des Filmers und des Malers Peter Weiss. Die Positionen dieses zweiseitigen Gewaltverhältnisses können dabei ganz unterschiedlich und vielfältig ausgefüllt und besetzt werden - und mit einiger Übertreibung könnte man das Gesamtwerk von Weiss als eine einzige Reihe solch variierender Ausfüllungen verstehen. Die jüdische bzw. halb-jüdische Herkunft des Erzählers ist im Jahr 1933 gewiß eine naheliegende, eine von außen gewaltsam aufgedrängte Konkretisierung für die passivleidende Position; aber sie kann keine identitätsstiftende, das heißt die vielfältig-disparaten Erfahrungen integrierende Kraft gewinnen. Sie bleibt, wie der gelbe Stern, eine von andern aufgezwungene Bezeichnung. Und wo der Erzähler Orientierung von ihr erhofft - «*so war ich mit einem Mal ganz auf der Seite der Unterlegenen und Ausgestoßenen*» (S. 74) - da erweist sich auch dies Versprechen als trügerisch. Er ist keineswegs *ganz* auf dieser Seite - sondern muß eine ambivalente affektive Struktur an sich entdecken und diese Verunsicherung ertragen.

So wie er schon in den pubertären Gewaltspielen nur ausnahmsweise einmal «*zu den Starken gehören durfte*» (S. 53)

und diesen Genuß auskostete, so ist bezeichnenderweise auch die Stelle, an der er von seiner jüdischen Herkunft erfährt, eingebunden in eine Passage, die seine Anfälligkeit für die Massensuggestion, die *psychische Gewalt* der faschistischen Propaganda und Ästhetik offenlegt. «*Wie schade, daß du nicht dabei sein darfst*» (S. 73), lautet denn auch der bedauernde Kommentar des Halb-Bruders. Jude oder Halbjude sein bedeutete in der Logik dieser Erzählung keine substantielle, positiv zu realisierende Identität, keine Teilhabe an - sei es auch bedrohter - Religion oder Tradition. Jude zu sein ist in der Selbsterfahrung des Erzählers nur eine Umschreibung für Vereinzelung, Isolation, Ausgeschlossenheit - oder, wie es an eben jener Stelle mit einem Zentralbegriff Weiss'scher Selbst- und Lebensdeutung heißt, für *Unzugehörigkeit*.

⁷ Vgl. Rolf D. Krause, *Faschismus als Theorie und Erfahrung. «Die Ermittlung» und ihr Autor Peter Weiss*, Frankfurt/M. u. Berlin, 1982, S. 218.

Im *Fluchtpunkt*, dem autobiographischen Roman über die Selbstfindung des jungen Künstlers im schwedischen Exil, werden die Strukturen dieses Selbstverständnisses, die *Abschied von den Eltern* genetisch entwickelt, nochmals resümiert und womöglich noch schärfer profiliert. Wieder ist die Rede vom Vater, dessen Eltern noch als «*gläubige Juden*» lebten, der selbst jedoch «*in jungen Jahren... zum Christentum übergegangen*» war (S. 9). In einer biblisch eingefärbten Szene bricht der Selbsthaß dieses Überangepaßten durch als skandalöse Verfluchung des eigenen Sohnes, des jüngeren Bruders des Erzählers: «*Sie liefen beide im Zimmer umher, der Vater keuchte und wollte ihn fassen Gregor riß sich los, Stühle fielen um, und dann rief mein Vater die Worte, zweimal. Verfluchter Judenlümmel, verfluchter Judenlümmel. Draußen lag der Hof mit den grunzenden Schweinen, und drinnen im Haus verdamnte Abraham sein Geschlecht.*» (S. 49) Erneut wird aber auch die eigene Position reflektiert, das eigenen Judentum als willkürliche Zuschreibung einer Rolle aufgefaßt, vergleichbar einem bürokratischen oder militärischen Dienstgrad. Zugleich aber versucht der Erzähler dieses Geschehen zu rationalisieren bzw. zu bagatellisieren: «*Die plötzliche Ernennung zum Ausländer und Halbjuden, das Verbot der Teilnahme am gemeinsamen Gruß [äim Berliner Gymnasium, 1933] beeindruckte mich nicht, da mir die Fragen der Nationalität und rassischen Zugehörigkeit gleichgültig waren.*» (S. 10)

Die Selbststilisierung als «*Weltbürger*» (S. 10) ist labil genug und wird unterlaufen von der drohenden Ahnung, durch jene «*Ernennung*» und möglicherweise nur durch sie vor der freiwilligen Einordnung in die faschistische Masse gerettet worden zu sein. Formuliert wird sie bezeich-

nenderweise im Gespräch mit dem sozialistischen Emigranten Max Gernsdorf: «*Ich hätte auch auf der anderen Seite stehen können, sagte ich, hätte mich nicht der Großvater im Kaftan davor bewahrt, so wäre ich wohl drüben geblieben. Es gab Augenblicke, in denen ich es bedauert hatte, daß ich nicht dabei sein durfte.*» (S. 12) Und wiederum ist es die Erinnerung an den pubertären Sadismus, die nun - an einem wesentlichen Punkt präzisiert - als lebensgeschichtliche Grundlage für die politische Desorientierung erscheint: «*Ich hatte einmal an einem Pogrom teilgenommen. Ich sah den Freund, über den wir hergefallen waren, vor mir: Seinem Aussehen und Namen nach mußte er Jude gewesen sein. In den Kellergewölben eines verlassenen Baugeländes hatten wir, inspiriert vom Film Ben Hur, Galeerensklaven gespielt. Das Leiden meines Freundes begann, als er mich zum Aufseher ernannte und ich die Peitsche über ihm schwingen mußte. Als die Verfolger zu uns eindringen, war ich schon bereit, auf ihre Seite überzugehen, und der Galeerensklave wurde unser Opfer. Aus Dankbarkeit, daß man mich verschonte..., ergriff ich die Partei der Stärkeren und überbot sie an Grausamkeit.*» Als dauernde Gewißheit bleibt - ein Jahrzehnt später und nun im politischen Kontext, «*daß ich auf der Seite der Verfolger und Henker stehen konnte. Ich hatte das Zeug in mir, an einer Exekution teilzunehmen.*» (S. 12)

Die Positionen von Täter und Opfer erweisen sich als austauschbar: Damit aber wird, zumindest aus der Erzählerperspektive im *Fluchtpunkt*, jede substantiell jüdische Identität ebenso obsolet wie eine sozialistisch-antifaschistische im Sinne des Freundes Max. Daß jüdische Herkunft *per se* nicht vor Antisemitismus oder gar der Gewalttätigkeit gegen andere Juden sichert, diese Erfahrung bleibt für Peter Weiss ein Skandalon, das sein späteres Faschismus-Verständnis maßgeblich mitbestimmt.

Austauschbarkeit wird noch in einem zweiten Sinne zur desorientierenden, identitätsbedrohenden Erfahrung. Denn so willkürlich die Verstoßung aus dem nationalen Kollektiv, die «*Ernennung zum... Halbjuden*» erlebt wurde, so zufällig empfindet der Erzähler nun sein Exil, die Rettung vor dem kollektiv-jüdischen «Schicksal». Das Doppelthema von unverschuldeter Verstoßung und unverdienter - das heißt subjektiv: schuldhafter - Verschonung bestimmt die Selbsterfahrung des Erzählers grundlegend. Diese doppelte Desorientierung, so könnte man sagen, tritt in *Fluchtpunkt* an die Stelle einer ausgeprägt jüdischen oder auch antifa-

⁸ Daß diese Ortsbestimmung des Ich-Erzählers eher ästhetische Konstruktion (bzw. auch Projektion) als realer Erfahrungsgehalt des Autors ist (und wie sie mit seiner - weithin verschwiegenen - Filmarbeit zusammenhängt), zeige ich in meinem Aufsatz «'Er projizierte die inneren Bilder auf Tafeln...' Sprachkrise, Exilerfahrung und Filmarbeit bei Peter Weiss», in: *Exil. Literatur und die Künste nach 1933*, hrsg. v. Alexander Stephan, Bonn 1990, S. 189 ff.

schistischen Identität; erzählerisch durchgeführt wird das Thema anhand einer Art von Doppelgängerkonstellation. Peter Kien, der bei seinem realen Namen genannte Freund aus der Prager Akademie-Zeit, der dem Erzähler erstmals Kafkas Romane zu lesen gab, ist von vornherein zum Opfer in einem Prozeß bestimmt, der kein Entrinnen erlaubt. In *Abschied von den Eltern* wird dies schon vorbereitet - *«Peter Kien wurde ermordet und verbrannt, ich entkam»* (S. 134) -, im *Fluchtpunkt* dann leitmotivisch ausgefaltet: *«Ich war entkommen, und Peter Kien war zurückgeblieben in einem entstellten Dasein.»* (S. 58).

Das handlungs lähmende Schuldgefühl, das die Sozialpsychologie als Überlebenssyndrom⁷ beschrieben hat, ist zunächst auf die Freunde konzentriert, die Opfer der Vernichtung geworden sind; ins *«Frühjahr 1945»* datiert der Erzähler dann, unter dem Eindruck eines Films über die Vernichtungslager, einen Erkenntnisschock, der es zugleich totalisiert und radikalisiert: *«Auf der blendend hellen Bildfläche sah ich die Stätten, für die ich bestimmt gewesen war, die Gestalten, zu denen ich hätte gehören können.»* Aber die doppelte Unzugehörigkeit erlaubt auch hier keine klare Identifikation: *«Zu wem gehörte ich jetzt, als Lebender, als Überlebender, gehörte ich wirklich zu jenen, die mich anstarrten mit ihren übergroßen Augen, und die ich längst verraten hatte, gehörte ich nicht eher zu den Mördern und Henkern. Hatte ich diese Welt nicht geduldet, hatte ich mich nicht abgewandt von Peter Kien und Lucie Weisberger, und sie aufgegeben und vergessen.»*

⁹ Eugen Kogon, *Der SS-Staat. Das System der deutschen Konzentrationslager* (1946), Frankfurt/M. 1965, S. XIII.

¹⁰ Vgl. Peter Weiss, *Stücke I*, S. 259 (Vorbemerkung zu *Die Ermittlung*); *Notizbücher* 1960-1971, S. 228.

In der Problem- und Krisengeschichte des Erzählers markiert diese Erinnerung an die eigene jüdische Existenz und an das (sei es auch nur eingebildete) individuelle Versagen den absoluten Tiefpunkt: *«Es schien nicht mehr möglich, weiterzuleben, mit diesen unauslöschlichen Bildern vor Augen.»* Daß es ein Medienereignis ist, das diesen Schock auslöst, daß die potentielle Zugehörigkeit zu den Opfern nur über flüchtige Zeichen, nicht über reales Leiden «erfahren» wird, verstärkt das Gefühl der Ohnmacht, das in der ambivalenten Opfer-und-Täter-Disposition ohnehin schon angelegt ist. Diese *«Bilder... waren nie mehr wegzudenken»*: sie zeigen das Leiden derer, zu denen man gehören könnte oder müßte, - aber als kinematographische Bilder zeigen sie eben doch nur das Leiden der anderen, zu denen der Betrachter faktisch nicht gehört. Der Rekurs des Erzählers auf eine andere Art von Zeichen macht dies deutlich genug: *«Lange trug ich die Schuld, daß ich nicht zu*

denen gehörte, die die Nummer der Entwertung ins Fleisch eingebrannt bekommen hatten, daß ich entwichen und zum Zuschauer verurteilt worden war.» (S. 135 ff.)

Der explizite Selbstvorwurf leitet zu einem Totengespräch mit dem Sozialisten Hoderer (d.i. Max Hodann) über, der, wie eingangs schon Max Bernsdorf, den Erzähler wegen seiner ausbleibenden politischen Parteinahme anklagt. Tatsächlich bleibt er unfähig, seine existentielle Desorientierung und seinen Schuldkomplex im Sinne antifaschistischer Politik aufzulösen (was nicht nur mit dem Datum 1945 zu begründen ist). Die Fluchtwege des Erzählers in diesem Roman sind subjektiver Art: befreite *Erotik* und der Durchbruch zur künstlerischen *Kreativität*, in Form eines beglückenden «*Schocks der Freiheit*», erfahren im «*Frühjahr 1947, auf dem Seinedamm in Paris*» (S. 197). Insbesondere ist es der Anschluß an die Internationalität avantgardistischer Kunst, die dem Ich nun die lang vermißte «*Zugehörigkeit*», einen «*festen Ort*» gerade in der geographischen, kulturellen und politischen Ungebundenheit zu versprechen scheint.⁸ Das Schuldsyndrom, das hier an die Stelle einer jüdischen Identität im herkömmlichen Sinne getreten ist, endet insofern, erzähltechnisch gesprochen, als stumpfes Motiv. Als großangelegte Versuche seiner Aufarbeitung, mit unterschiedlicher Stoßrichtung, könnte man sowohl *Die Ermittlung* von 1965 wie auch das dreibändige Romanwerk *Die Ästhetik des Widerstands* (1975-81) ansehen.

Das kann hier im einzelnen nicht geschehen. Hingewiesen sei aber auf zwei Texte, die (eher abseitig publiziert) die prägende Kraft dieser problematischen Strukturen des Selbstbewußtseins belegen - und zumindest andeuten, wie der Autor Weiss sie literarisch produktiv zu machen sucht. Im *Fluchtpunkt* wird eine «*Reise... ins Land meiner Herkunft*» (S. 163) nur beiläufig erwähnt, die Weiss tatsächlich im Sommer 1947 unternommen hatte. Für die *Zeitung Stockholms-Tidningen* schreibt er eine Artikelserie über das Leben im zerstörten und geteilten Berlin, die den heutigen Leser durch ihren scharfen Blick auf deutsche Nachkriegsrealität beeindruckt. Für unseren Zusammenhang - und für die Linie seiner späteren Produktion - ist zweierlei wichtig: Einmal der Hinweis auf den Komplex, den man später als *Unfähigkeit zu trauern* bezeichnen wird. «*Es sind wenige, die es wagen, zurückzublicken. Eine beklemmendes Dunkel überdeckt die Vergangenheit... Ein großer Leerraum klafft, wo der Dämon gewütet hat.*» (S.

¹¹ Vgl. *Sinn und Form* 17 (1965), H. 5, S. 688.

147) Zum andern hebt Weiss beim ersten Blick auf die Nachkriegsliteratur vor allen anderen Titeln Eugen Kogons *Der SS-Staat* (1946) hervor als *«das erste, wirklich klare Bild dieses überaus kompliziert organisierten Infernos, in dem Sadismus zur Wissenschaft gemahnt wurde, in dem der Mensch seine niedrigste Daseinsform ausexperimentierte, wo alle Leiden im Konzentrat gezüchtet wurden. Hier werden die Henker zu den wahrsten Repräsentanten unserer Zeit. Diese Mißbratenen, Unerhörten, die plötzlich in einer einzigen Nacht mit unbegrenzter Macht ausgerüstet wurden, durften all ihre Perversionen ausleben, alle Destruktion, alle Vorurteile, alle Eitelkeit und den ganzen Haß und die Raserei wider den Geist - all das, was bei den andern umschrieben, versteckt oder weggelogen wurde. Welche Gelegenheit! Wo auf dieser Erde würde der lauernde Henker im Menschen nicht nach einer solchen Chance greifen?»* (S. 149)

Es war Kogons erklärte Absicht, *«das ganze System»* der Konzentrationslager zu beschreiben, insbesondere auch die Macht, mit der es die Opfer in diesen *«Dschungel der Verwilderung»* hineinzog, so daß viele *«unter dem Terror und der Arroganz ihrer Mithäftlingsherren... mehr gelitten haben als unter den Gemeinheiten der SS»*⁹. Hier wurde Weissens lebensgeschichtlichen Erfahrungen erstmals ein übergreifendes, sozusagen systemtheoretisches Deutungsmodell angeboten - wie nachhaltig es seine Auffassungen und seine Auseinandersetzung mit dem Faschismus prägte, zeigt *Die Ermittlung*, die ihr Autor nicht zufällig mit den Begriffen charakterisiert, die er zwanzig Jahre zuvor für Kogons Buch benutzt hatte: *Konzentrat des Inferno*¹⁰.

Zunächst freilich versucht Weiss, die aktuell bedrängende Realität noch im direkten erzählerischen Zugriff zu fassen. Der Prosatext *Die Besiegten*, parallel zu den Reportagen konzipiert, macht die Ambivalenz der eigenen psychischen und affektiven Struktur zum Ausgangspunkt einer mehrfachen Einfühlungsfähigkeit, die dann auch die Erzählperspektive bestimmt: *«Nun verstandlich: ich verstand den Gefolterten, an seiner Stelle könnte ich gewesen sein, aber ich verstand auch den jungen, geblendeten Soldaten... Ich wurde getötet und ich tötete.»* (S. 35f.) Von hier aus fächert sich der Text über die Begegnung des Erzählers mit seiner zerstörten Heimatstadt in eine ganze Reihe von Erlebnismonologen auf, die unterschiedliche Aspekte dieser Kriegs- und Trümmerwelt aus verschiedenen Figuren-

oder Rollenperspektiven (der Gefangenen und der Folterer, der *Besiegten* und der *Sieger*) zu fassen suchen. Doch ergibt sich daraus nur bedingt das Gesamtbild einer komplexen und widersprüchlichen Realität; entscheidend für die Textstruktur bleibt schließlich die halb reale, halb imaginäre Kreisbewegung, die das Erzähler-Ich beschreibt, und sein Rückzug in seinen «*innersten Raum*» (S. 121) als bildhafter Ausdruck der Abwendung von der historisch-politischen Welt. Es zeigt sich an dieser Stelle, daß aus dem gebrochen-ambivalenten Zugehörigkeitsgefühl des Autors nicht ohne weiteres eine tragfähige erzählerische Einfühlungstechnik entwickelt werden kann, eine Schreibweise, die konkurrieren könnte mit dem Dokumentarismus *avant la lettre*, den der Reporter Peter Weiss parallel dazu praktiziert.

¹² Vgl. Krause : *Faschismus als Theorie und Erfahrung*, S. 356-439.

Als Probe aufs Exempel ist fast zwanzig Jahre später, kurz nach Erscheinen der autobiographischen Romane, der kurze Selbstverständigungstext *Meine Ortschaft* zu lesen, der nicht nur die Zugehörigkeitsproblematik erneut und zuge-spitzt reflektiert, sondern zugleich eine implizite Poetik des dokumentarischen «Konzentrats» *Die Ermittlung* bietet, an dem Weiss zur gleichen Zeit arbeitet. Nach einem Besuch in Auschwitz (im Rahmen des Frankfurter Prozesses gegen Mulka u.a.) hatte Weiss jenen «Reisebericht» 1964 zunächst für *Stockholms-Tidningen* verfaßt, ehe er in erweiterter deutscher Fassung dann in Klaus Wagenbachs *Atlas* bzw. *Lesebuch* (1965 bzw. 1968) und in Weiss' Essayband *Rapporte* (1968) weiteste Verbreitung fand.

Aus der Ortsbeschreibung entwickelt Weiss eine zugleich historische und existentielle *Ortsbestimmung* seiner selbst: All die realen Wohnorte erscheinen im Rückblick als bloße «*Durchgangsstellen*», werden zu «*blinden Stellen, und nur eine Ortschaft, in der ich nur einen Tag lang war, bleibt bestehen*» (S. 114). Von dem in dieser «Todesfabrik»¹¹ Geschehenen, von der industriellen Vernichtung menschlichen Lebens bleibt auch derjenige stigmatisiert und beschädigt, der ihr zufällig entging. «*Ich habe selbst nichts in dieser Ortschaft erfahren. Ich habe keine andere Beziehung zu ihr, als daß mein Name auf den Listen derer stand, die dorthin für immer übergesiedelt werden sollten*». (S. 114) Durch die gewaltsame Vernichtung ungezählter Individuen wird zugleich das Prinzip bürgerlicher Individualität selbst, die Unverwechselbarkeit des einzelnen in seiner Prägung durch Herkunft, Biographie und konkrete Erfahrung, auf radikale Weise entwertet und negiert. Nur so ist ja die para-

doxe Denkfigur nachvollziehbar, daß die realen «Aufenthaltsorte» für den Schreiber zu «Durchgangsstellen» verblasen, während Auschwitz, die kollektive Durchgangsstelle schlechthin, ihm zum «festen Punkt in der Topographie [seines] Lebens» wird. (S. 114) Individuelle Erfahrung wird beliebig, während der historisch-gesellschaftliche Gewaltzusammenhang, also die Erfahrung der *anderen*, das eigene Leben und Selbstverständnis unabweidbar, gewissermaßen als «*abwesende Ursache*» determiniert. In fast absurder Zuspitzung ist hier resümiert, was in den Romanen autobiographisch entwickelt wurde; nun aber schließt an die Selbstreflexion die Frage nach der historischen und ästhetischen Faßbarkeit des Geschehenen an.

In der Konfrontation mit dem musealen Auschwitz erfährt der Besucher definitiv die Unmöglichkeit einführender Vergegenwärtigung: «*Ein Lebender ist gekommen, und vor diesem Lebenden verschließt sich, was hier geschah. Der Lebende, der hierherkommt, aus einer anderen Welt, besitzt nichts als seine Kenntnisse von Ziffern, von niedergeschriebenen Berichten, von Zeugenaussagen, sie sind Teil seines Lebens, er trägt daran, doch fassen kann er nur, was ihm selbst widerfährt. Nur wenn er selbst von seinem Tisch gestoßen und gefesselt wird; wenn er getreten und gepeitscht wird, weiß er, was dies ist. Nur wenn es neben ihm geschieht, daß man sie zusammentreibt, niederschlägt, in Führen lädt, weiß er, wie dies ist.*» Aus der minutiösen Deskription solcher Unmöglichkeit - die in sich wiederum ein thematisch-strukturelles «Konzentrat» der *Ermittlung* darstellt - ergibt sich dialektisch die politische Notwendigkeit eines alternativen, sei es auch unzureichenden Zugriffs. Mit Brecht könnte man sagen: Es ist «Konstruktion» oder (angesichts der Thematik: anstößigerweise?) «Kunst» nötig. Vom Berichterstatter - bezeichnenderweise nun in der distanzierenden Er-Form - heißt es im Text: «*Jetzt steht er nur in einer untergegangenen Welt. Hier kann er nichts mehr tun. Eine Weile herrscht die äußerste Stille. Dann weiß er, es ist noch nicht zuende.*» (S. 124)

¹³ Vgl. «Historikerstreit». *Die Dokumentation der Kontroverse um die Einzigartigkeit der nationalsozialistischen Judenvernichtung*, München, 1987.

Solches Wissen ist nun aber weniger sozialisationsgeschichtlich als *gesellschaftstheoretisch* bzw. politisch vermittelt. Weiss' Hinwendung zum Sozialismus, um 1964/65 mit einer Entschiedenheit vollzogen und artikuliert, die manche Kritiker abschätzig von einer Konversion oder Bekehrung sprechen ließ, erschließt ihm nun ein weiteres, wesentlich politökonomisch fundiertes Erklärungsmodell für den Faschismus. Dessen Nach- und Weiterleben scheint

Weiss in den aktuellen Formen kolonialistischer Ausbeutung - seine *Notizbücher* sprechen zu dieser Zeit von einem «*universalen KZ*» (S. 308) - ebenso evident wie in der spezifisch deutschen «*Verdrängung*» (S. 229) der Vergangenheit. In der *Ermittlung* versucht er die orthodox-marxistische Auffassung vom Faschismus als einer notwendigen Hervorbringung des krisenhaft erschütterten Kapitalismus mit der sozialisationsgeschichtlich verbürgten, durch Kogons Buch verstärkten Deutung des totalen und in sich geschlossenen Gewaltsystems zu fusionieren; ein Versuch, dessen immanente Problematik Rolf Krause ausführlich diskutiert hat.¹²

¹⁴ Vgl. etwa den Eintrag im *Arbeitsjournal 1938-42* (Frankfurt/M., 1973, S. 138) vom 2.8.40 : «*bei der historisierung wird ein bestimmtes gesellschaftssystem vom standpunkt eines anderen gesellschaftssystems aus betrachtet, die entwicklung der gesellschaft ergibt die gesichtspunkte*».

Bei einer erneuten Lektüre der *Ermittlung* dürften die zunächst als besonders provokativ empfundenen Hinweise auf die Abhängigkeit des Nazisystems und damit auch der Vernichtungslager von den Interessen der Großindustrie eher zurücktreten; es handelt sich tatsächlich nur um wenige prononcierte Passagen. Hingegen tritt der Aspekt der *Verdrängung* - der diskursiv in der stilbildenden Distanzierungs- und Enlastungsrhetorik der Angeklagten faßbar ist - ebenso deutlich hervor wie derjenige des «*totalitären*» Systems. Der ausbleibende Widerstand der Opfer, die Anpassung der privilegierten Funktionshäftlinge an ihre Peiniger und der Konkurrenzkampf ums Überleben - all das sind für Weiss (wie für Kogon) Indizien für die ungeheure Kraft des Systems, das einen jeden, unabhängig von Herkunft, Rasse und Gesinnung, in seine Maschinerie zu ziehen weiß - und zwar potentiell in jede Rolle und Position. Austauschbarkeit, Nichtigkeit scheinbar fester Identität ist die Grunderfahrung in diesem Gewaltsystem - und Weiss kann sie in Worten artikulieren lassen, die deutlich genug an die entsprechenden Passagen seiner autobiographischen Erzählung erinnern:

*«Viele von denen die dazu bestimmt wurden
Häftlinge darzustellen
waren aufgewachsen unter den selben Begriffen
wie diejenigen
die in die Rolle der Bewacher gerieten
Sie hatten sich eingesetzt für die gleiche Nation
und für den gleichen Aufschwung und Gewinn
und wären sie nicht zum Häftling ernannt worden
hätten sie auch einen Bewacher abgeben können
Wir müssen die erhabene Haltung fallen lassen
daß uns diese Lagerwelt unverständlich ist
Wir kannten alle die Gesellschaft*

*aus der das Regime hervorgegangen war
das solche Lager erzeugen konnte
die Ordnung die hier galt
war uns in ihrer Anlage vertraut
deshalb konnten wir uns auch noch zurechtfinden
in ihrer letzten Konsequenz
in der der Ausbeutende in bisher unbekanntem Grad
seine Herrschaft entwickeln durfte
und der Ausgebeutete
noch sein eigenes Knochenmehl
liefern mußte» (S. 336)*

In dieser vielzitierten Passage werden die beiden verschiedenen Erklärungsmuster argumentativ verknüpft; man kann diskutieren, ob dies hinreicht. Deutlich aber dürfte sein, daß sowohl der politökonomische Ansatz in der Komintern-Tradition als auch eine auf die Austauschbarkeit von Tätern und Opfern fixierte Betrachtung keine Sonderstellung der *jüdischen* Opfer sieht oder sehen will. Dies bestätigt die Durchsicht des Textes: Die Begriffe «Juden» oder «jüdisch» werden - anders als in den vorbereitenden *Notizbüchern* - gerade *nicht* verwendet. Die Herkunft der Opfer und die Gründe für ihre Einlieferung werden kaum genannt. Hitlers wahnhafte Rassenpolitik findet (anders als die Interessenkoalition von Nazis und Großindustrie) keine Erwähnung. Die einzige Häftlingsgruppe, die explizit benannt wird, sind «sowjetische Kriegsgefangene» (z. B. S. 364); sonst werden sehr pauschal die «politischen», «kriminellen» und «rassischen» Häftlinge unterschieden (vgl. S. 360). Die dem Unterscharführer Stark zugeschriebene Aufforderung «*Los an die Wand Sarah*» (S. 363) dürfte fast schon der direkteste Hinweis des Textes auf die jüdische Identität eines Opfers bzw. der weitaus meisten Opfer sein. Die *Ermittlung* will ganz offensichtlich *nicht* als *Oratorium* über den Völkermord am Judentum verstanden werden. Indem er die «Todesfabrik» Auschwitz an seine beiden konkurrierenden Faschismus-Deutungen anschließt, relativiert Weiss in gewissem Sinn die Einzigartigkeit des Holocaust, um die deutsche Historiker vor kurzem erbittert stritten.¹³ Hat Weiss also vor mehr als zwanzig Jahren schon von links betrieben, was neo-konservative Geschichtswissenschaftler und Publizisten dann von rechts unternahmen: die «Historisierung» von Auschwitz? Natürlich ging es Weiss nicht um rückblickende Relativierung, gar tendenzielle Verharmlosung des deutschen Faschismus.

Seine «Historisierung» steht in der Tradition Brechts¹⁴ - das heißt: Sie hält die Wiederkehr des Faschismus, auch unter anderem Namen und in gewandelter Erscheinungsform, für möglich und bedrohlich und sie versucht, ein dramatisch-anschauliches Modell zu entwerfen, um vor dieser Gefahr zu warnen. Man wird seiner Perspektive und Intention deshalb am ehesten gerecht, wenn man *Die Ermittlung* als Auftakt einer Versuchsreihe, in engem Zusammenhang mit den nachfolgenden Stücken, dem *Lusitanischen Popanz* und dem *VietNam-Diskurs* - und sicherlich auch mit *Trotzki im Exil* - betrachtet. Im Juni 1965 jedenfalls, vier Wochen nach Abschluß der *Ermittlung*, notierte ihr Autor in seine *Notizbücher*:

«Vor kaum 25 Jahren vernichtete das faschistische Regime in Deutschland 6 Millionen Juden und 13 Millionen andere Zivilisten in den besetzten Ländern. Das faschistische Regime in Deutschland wurde besiegt. Doch das Prinzip der Verfolgung und Ausbeutung großer Bevölkerungsgruppen, bis zur Vernichtung, besteht weiter. Es ist ein Prinzip, das zur Struktur der kapitalistischen Staaten gehört. Portugals Kolonialherrschaft, die Politik in zahlreichen lateinamerikanischen Staaten, der imperialistische Angriff auf das vietnamesische Volk, die Stellung der Afro-Amerikaner in den Vereinigten Staaten, dies alles ist Ausdruck des gleichen Prinzips, das während des Faschismus in Deutschland zu seinem schrecklichsten Ausdruck kam. Wir fragten uns damals: Warum konnten wir nicht genügend dagegen tun? Was tun wir angesichts der Verhältnisse in Südafrika?» (S. 314 f.)

DEJA PARUS*

Les sept premiers volumes des ACTES DU CONGRES INTERNATIONAL

*Histoire et Mémoire des crimes et génocides nazis
Bruxelles, 23 - 27 novembre 1992.*

ACTES I

Nathalie HEINICH (Sociologue C.N.R.S.-France) : Récits de rescapées : le roman comme témoignage (Commission «Littérature») - Yannis THANASSEKOS (Directeur Fondation Auschwitz-Belgique) : Positivismes historique et travail de la mémoire. Les récits et les témoignages des survivants comme source historique (Commission «Histoire et mémoire») - Geneviève DECROP (Univ. P. Mendès-France) : La politique, l'histoire et la mémoire autour d'Auschwitz (Commission «Histoire et mémoire») - Georgi VERBEECK (Historicus K.U.L.-België) : Geschiedschrijving en politieke cultuur. Omgang met het nationaal-socialisme in het naoorlogse Duitsland (Commission «Histoire et mémoire») - Claudine CARDON (Historienne-France) : Ecrire l'histoire d'un convoi de déportation politique à Auschwitz; le convoi du 6 juillet 1942 dit des «45.000» (Commission «Histoire et mémoire») - Alain BIHR (Sociologue-France) : Les ambiguïtés de la mémoire antifasciste (Commission «Histoire et mémoire») - Enzo TRAVERSO (Chargé de recherche BDIC-France) : Intellectuel à Auschwitz. Notes sur Jean Amery et Primo Levi (Commission «Littérature») - Vincent ENGEL (Docteur en Philosophie et Lettres U.C.L.-Belgique) : La Nuit d'Elie Wiesel : entre le témoignage et le roman filial (Commission «Littérature») - Jan DE VOLDER (Romaniste-Belgique) : Primo Levi, écrire et survivre (Commission «Littérature») - James E. YOUNG (Univ. Massachusetts-U.S.A.) : The Rhetoric of Ruins: Jews, Poles and Auschwitz (Séance plénière) - François MARCOT (Univ. Besançon-France) : Les musées et le génocide des Juifs : l'histoire face à la mémoire officielle et à la mémoire sociale (Commission «Musées») - Dimokritos KAVADIAS (V.U.B.-België) : De Dossin-kazerne te Mechelen : een exploratief onderzoek naar de orale geschiedenis van de sociale ruimte rond een nazi-verzamelkamp voor joden. Het collectief geheugen van de 'Paroche'-buurt (Commission «Monuments et Commémorations») - Claudine DRAME (Historienne-France) : Le cinéma français et le génocide (Commission «Cinéma»).

ACTES II

Geoffrey HARTMAN (Prof. Comparative Literature, Advisor Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies - Yale University - Etats-Unis) : Apprendre des survivants : remarques sur l'histoire orale et les archives. Vidéo de témoignages sur l'holocauste à l'Université de Yale (Séance plénière) - Maurice CLING (Ancien déporté à Auschwitz et à Dachau - Administrateur Fondation pour la Mémoire de la Déportation - France) : Génocide et Déportation : rapports et spécificités (Commission «Milieux de Mémoire ; Survivants/Héritiers») - Elma VERHEY (Journaliste, écrivain - Pays-Bas) : Speelbal van politiek en religie - het na-oorlogse gevecht om de joodse onderduikkinderen in Nederland (Commission «Milieux de Mémoire; Survivants/Héritiers») - Maurice GOLDSTEIN (Président du Comité International d'Auschwitz - Belgique) : 27 ans au C.I.A. (Commission «Milieux de Mémoire ; Survivants/Héritiers») - Harold MARCUSE (Prof. Univ. de Californie - Etats-Unis): die Geschichte der musealen Darstellung der Konzentrationslager in der Bundesrepublik, 1945-1985 (Commission «Musées») - Jan Rense BOONSTRRA (Chef de service Anne Frankhuis - Pays-Bas) : Het Anne Frank Huis : méér dan alleen een historische plek (Commission «Musées») - Michèle FREY (Responsable Vredescentrum à Anvers - Belgique) : Seul l'avenir donne un sens au passé (Jacques Attali) (Commission «Musées») - Dietrich GOLDSCHMIDT (Directeur (ém.) Max-Planck-Institut für Bildungsforschung - Allemagne): Möglichkeiten der Schule zur Mitgestaltung der Sozialisation junger Menschen bei der Bildung ihres Geschichtsbewußtseins: der national-sozialistische Völkermord - ein Menetekel gegen jegliche Verletzung der Menschenrechte (Commission «Pédagogie») - Jean-Paul WIBRIN (Prof. histoire - Belgique) : La mémoire d'Auschwitz dans l'enseignement pour une pédagogie de l'émotion ? (Commission «Pédagogie») - Perel WILGOWICZ (Membre de la Société Psychanalytique de Paris - France) : Approche psychanalytique des impasses de la mémoire. Retrouvaille de sens et transmission vivante (Commission «Aspects Psychologiques») - A. Willy SZAFRAN (Prof. de Psychiatrie, V.U.B. - Belgique) : Le deuil chez des rescapés d'Auschwitz : un processus interminable (Commission «Aspects Psychologiques») - Jean-Charles SZUREK (Chercheur au C.R.N.S. - France) : L'historiographie polonaise et la Shoah : aperçu de quelques problèmes (Commission «Histoire et Mémoire») - Stephanos ROZANIS (Auteur - Prof. visiteur Univ. Sorbonne - Grèce) : The impossibility of Art (Commission «Arts et Mémoire»).

ACTES III

Paul HALTER : Présentation des Actes III du Colloque. - Yannis THANASSEKOS : «Milieux de mémoire : Survivants et formation des Héritiers - Bilan et perspectives (Commission «Milieux de mémoire; Survivants/Héritiers»)». - Wilma VAN LEUR (Staflid Verzetsmuseum, Amsterdam - Pays-Bas) : Het Verzetsmuseum : tastbare herinnering (Commission «Milieux de mémoire; Survivants/Héritiers»). - Claude SINGER (Docteur en Histoire - Université de Paris I - France) : L'image des juifs dans l'Univers concentrationnaire d'après les films de fiction (Commission «Cinéma»). - Philippe ELHEM (Critique de Cinéma - Belgique) : Etude comparative des esthétiques de représentations des crimes et génocides nazis dans le cinéma de fiction (Commission «Cinéma»). - David BARNOUW (Rijksinstituut voor Oorlogsdocumentatie - Pays-Bas) : Anne Frank, de film : beroemd geworden door trivialisering ? (Commission «Cinéma»). - Ilan AVISAR (Professor, Tel-Aviv University - Israël) : Holocaust Films and the Construction of National Memory : The case of the new German Cinema (Commission «Cinéma»). - Barbara DISTEL (KZ-Gedenkstätte Dachau - Allemagne) : Orte der Erinnerung an die Opfer im Lande der Täter - Gedanken zur Arbeit an der Gedenkstätte des ehemaligen Konzentrationslagers Dachau (Commission «Musées»). - Irmgard SEIDEL (Gedenkstätte Buchenwald - Allemagne) : Die Erarbeitung einer neuen Konzeption für die Gedenkstätte Buchenwald (Commission «Musées»). - Paul M.G. LEVY (Président du Mémorial National du Fort de Breendonk - Belgique) : Le Mémorial National du Fort de Breendonk, établissement public autonome au service de la mémoire (Commission «Musées»). - Gérard PRESZOW (Réalisateur - Belgique) : La transmission du récit (Commission «Arts et mémoire»). - Angela GENGER (Direktorin Mahn - und Gedenkstätte/Düsseldorf - Allemagne) : Kunst und Erinnerung. Beispiele aus der Gedenkstättenarbeit (Commission «Arts et mémoire»). - Jörg ESCHENAUER (Professor der Politologie - Allemagne) : Das «bewußte historische Subjekt»: illusionärer Traum oder erreichbares Ziel demokratischer Erziehung? (Commission «Histoire et mémoire»). - Ann-Elisabeth JANSSEN (Germaniste - Belgique) : Art Spiegelman Maus. De strip als gedenkteken (Commission «Media»).

ACTES IV

Paul HALTER : Présentation des Actes IV du Colloque.

- Francine FOURNIER (Sous-Directeur général pour les Sciences sociales et humaines, UNESCO) : Allocution d'ouverture.

- René RAINDORF (Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau - Camps et Prisons de Silésie - Belgique) : Mon expérience au Comité International d'Auschwitz (1944-1954-1965) (Commission «Milieux de mémoire ; Survivants et Héritiers).

- Hanna LEVY-HASS (Union des Combattants anti-nazis et Victimes du Nazisme - Israël) : L'essentiel sur l'Union dans le contexte d'Israël (Commission «Milieux de mémoire; Survivants et Héritiers).

- Harold MARCUSE (Prof. Dept of History - University of California - Etats-Unis): Collective memories of the Nazi concentration camps in West Germany (Commission «Histoire et mémoire»). - Michael LÖWY (Directeur de recherches, C.N.R.S. - Groupe de Sociologie des religions - France) : La Mémoire d'Auschwitz et l'Ecole de Francfort (Commission «Histoire et mémoire»). - K. HESSE, F. DINGEL (Stiftung Topographie des Terrors. Internationales Dokumentations-und Begegnungszentrum Berlin - Allemagne): Archäologie der Zeitgeschichte - das «Prinz-Albrecht-Gelände und die Dokumentation 'Topographie des Terrors in der Berliner Museen- und Gedenkstättenlandschaft' (Commission «Musées»). - Johannes BLUM (Enseignant - Belgique) : Répétez-le à vos enfants. La fonction des témoignages des survivants dans l'enseignement (Commission «Pédagogie»). - Thomas RAHE (Directeur - Gedenkstätte Bergen-Belsen - Allemagne): Zur pädagogischen und wissenschaftlichen Arbeit der Gedenkstätte Bergen-Belsen (Commission : Musées). - Bernard FRUMER (Politologue - Belgique) : Sur quelques insuffisances inhérentes à la représentation cinématographique des crimes et génocides nazis (Commission «Cinéma). - André STEIN (Psychothérapeute - Prof. de Sciences Humaines - Université de Toronto, Canada) : Humor and Irony in two films about the Holocaust (Commission «Cinéma»). - Jacques HASSOUN (Psychanalyste, Ecrivain - France) : Nés de la destruction (Commission «Aspects psychologiques»). - Philippe VAN MEERBEECK (Prof. - Président du Département Neuro-psychiatrie - Faculté de Médecine de l'Université Catholique de Louvain - Belgique) : En mémoire de moi (Commission «Aspects psychologiques»). - Serge CREUZ (Peintre, Créateur du Mémorial d'Auschwitz - Belgique) : Le mémorial d'Auschwitz. Scénographie au fond du piège. Un chemin de réflexion (Commission «Arts et mémoire»). - Edouard DELRUELLE (Chargé de recherches au F.N.R.S. - Université de Liège - Belgique) : Oubli et communication de masse. Quelques mécanismes de neutralisation de l'innommable (Commission «Médias»).

ACTES V

Paul HALTER, Présentation des Actes V du Colloque. - Charlotte WARDI (Université de Haïfa) : Mémoires romanesques de la Shoah. Ethique et Esthétique (Séance plénière). - Gerhard DUR-LACHER (Universiteit Amsterdam) : Het levensgebod (Commission «Littérature»). - Vincent ENGEL (Université Catholique de Louvain) : Singularité et/ou universalité de la Shoah (Commission «Histoire et Mémoire»). - Arnold ROSSBERG (Zentralrat Deutscher Sinti und Roma): Die Aufarbeitung des NS-Völkermordes an den Sinti und Roma durch die deutsche Justiz anhand der Verfahren gegen die Täter (Commission «Témoignages et Archives»). - Laszlo KARSAI (Hungarian Academy of Sciences): Debates on the Shoah in the Hungarian Press, 1988 - 1992 (Commission «Médias»). - Maurice VOUTEY (Présidence FNDIRP) : Archives et Mémoire (Commission «Témoignages et Archives»). - Dori LAUB and Nanette AUERHAHN (Fortunoff Video Archive - Yale University) : Knowing and not Knowing Massive Psychic Traumatic Memory (Commission «Témoignages et Archives»). - A. AWOSUSI und M. KRAUSNICK (Dokumentationszentrum Deutscher Sinti und Roma): «Abfahrt :Karlsruhe». Die Deportation der Pfälzer und Karlsruher Sinti. Dokumente und mündliche Erinnerung. (Commission «Témoignages et Archives»). - Brunello MANTELLI (Università di Torino) : Fonti orali e storiografia della deportazione. Appunti sull' esperienza italiana. (Commission «Histoire et Mémoire»). - I.B.H. ABRAM (Universiteit Amsterdam) : Nederlandse musea (over de Tweede Wereldoorlog) en de Sjoa (Commission «Musées»). - I.B.H. ABRAM (Universiteit Amsterdam) : Educatie na Auschwitz : enkele opmerkingen over de inhoud en context. (Commission «Pédagogie»). - Béatrice GODLEWICZ (Institut de la mémoire audio-visuelle juive) : La mémoire de la Shoah au cinéma : témoignage et fiction (Commission «Cinéma»).

ACTES VI

Paul HALTER : Présentation des Actes VI du colloque. - Josette ZARKA (Université de Paris X) : Comparaison entre les témoignages recueillis en France et aux Etats-Unis (Commission «Témoignages et Archives»). - Marek ORSKI (Historien - Pologne) : Les Récits et les témoignages comme source d'histoire. L'exemple du camp de Stutthof. Evolution et formes. (Commission «Témoignages et Archives»). - Krystyna OLEKSY (Vice-Directeur du Musée d'Etat d'Auschwitz - Pologne): Die tragische Wirklichkeit des zweiten Weltkrieges hat die Humanisten und unter ihnen die Schriftsteller vor eine neue, ungewöhnliche Situation gestellt (Commission «Littérature»). - Albert FAUST (Président FGTB-Bruxelles) : Urgence de la Pédagogie anti-fasciste en milieu syndical (Commission «Pédagogie»). - Hermann LANGBEIN (Comité International des Camps - Autriche): Erfahrung der Diskussion als Zeitzeuge in Schulen (Commission «Pédagogie»). - Arthur HAULOT (Président de l'Amicale nationale de Dachau) : L' Amicale belge de Dachau : un Bilan d'avenir (Commission «Milieux et Mémoire»). - André CHARON (Vice-Président de la Fraternelle des Amicales de Camps et Prisons nazis - Belgique) : La Fraternelle des Camps : un trop long silence (Commission «Milieux de Mémoire»). - Jacques DE BRUYN (Président de la Confédération Nationale des Prisonniers Politiques et Ayants droit de Belgique) : Le maintien d'une mémoire réelle des événements de 39-45 face à la disparition des survivants (Commission «Milieux et Mémoire»). - Mariana SAUBER (Agrégee de Lettres, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales) : Un enjeu de Mémoire dans la cité : les plaques commémoratives (Commission «Monuments et Commémorations»).- Josette ZARKA (Université de Paris X) : Les effets déstabilisateurs des témoignages à la vidéo : leurs aspects anxiogènes et/ou reconstituants (Commission «Aspects Psychologiques»).

ACTES VII

Paul HALTER : Présentation des Actes VII du Colloque - Hermann LANGBEIN (+) (Secrétaire du Comité International des Camps - Autriche) : Unterlagen zu meinem Diskussionsbeitrag «Internationale Organisationen der Überlebenden der nationalsozialistischen Konzentrationslager ab 1954 bis heute - vom allem Auschwitz betreffend» (Commission «Milieux de Mémoire») - Muriel KLEIN-ZOLTY (Docteur en sociologie - Université de Strasbourg - France) : Perception du génocide juif dans les «Dernières Nouvelles d'Alsace» et dans «Le Monde» de 1944 à 1946 (Commission «Médias») - Reinhold GÄRTNER (Politologue - Gesellschaft für politische Aufklärung - Autriche) : Die Relevanz des Themas «Auschwitz» für den Schulunterricht (Commission «Pédagogie») - Johannes BLUM (Enseignant - Belgique) : «Hitler a sorti l'Allemagne du marasme économique». Une enquête menée auprès de 600 étudiants de l'enseignement supérieur concernant les années 1933-1945 (Commission «Pédagogie») - Hans HÖLLER (Univ. Dozent am Inst. für Germanistik, Salzburg - Autriche) : «Wer wird denn heute noch davon reden... bei all den schönen Farben, bei all dem schönen Zeug». Die Erinnerung an die nationalsozialistischen Verbrechen in der Österreichischen Gegenwartsliteratur (Commission «Littérature») - Paul BIOT (Directeur du Centre de Théâtre-Action de la Communauté Française de Belgique) : De la mémoire veuve à la mémoire vive : le Théâtre-Action et la recherche du sens (Commission «Arts et Mémoire») - Adolf NYSENHOLC (Professeur - Université Libre de Bruxelles) : Théâtre-témoignage. «La Mémoire blanche» (Commission «Arts et Mémoire») - Thomas LUTZ (Gedenkstättenreferent, Aktion Sühnezeichen/Friedensdienste - Allemagne) : Das Ende der Nachkriegszeit- Was bleibt von der Geschichte? Zur Situation der Gedenkstätten für die Opfer des NS-Regimes in Deutschland (Commission «Musées») - Ryszard JUSZKIEWICZ (Directeur - Institut National de la Mémoire, Varsovie - Pologne) : Commission Générale d'Enquête sur les Crimes contre la nation polonaise (Commission «Milieux de Mémoire») - Stanislaw BIERNACKI (Maître de conférences - Institut National de la Mémoire, Varsovie - Pologne) : La place de l'Institut de la Mémoire en ce qui concerne les archives, la documentation et l'information au public (Commission «Témoignages et Archives») - Michael STEWART (Social anthropologist - School of Economics, London - Grande-Bretagne) Oral Testimony, The Otherness

of Gypsies and the Holocaust (Commission «Témoignages et Archives») - Edgar BAMBERGER (Dokumentations- und Kulturzentrum Deutscher Sinti und Roma, Heidelberg - Allemagne) : Zur Darstellung des Völkermords an den Sinti und Roma in der Gendkstättenarbeit. Eine kritische Bestandsaufnahme (Commission «Milieux de Mémoire») - Régine WAINTRATER (Psychothérapeute - France) : Le pacte testimonial (Commission «Aspects psychologiques») - Yves MARCHAL (Enseignant - Belgique) : La bande dessinée contemporaine et l'univers concentrationnaire (Commission «Médias») - Aline DHAVRE (Responsable formation-éducation à la Médiathèque de la Communauté Française de Belgique) : Médias audiovisuels : Mémoire commune, Histoire commune ? (Commission «Médias»).

Le volume IX est en préparation.

Prix par volume : **500,- Fb** + frais de port (Belgique : 50,-/Etranger : 100,-)

Vous pouvez obtenir Actes I, II, III, IV, V, VI, VII et VIII en versant :

- pour la Belgique, la somme de **550,- Fb** par volume (port compris) au compte n-310-0780517-44 - mention : Actes I, II, III, IV, V, VI, VII ou VIII.
- pour l'étranger, la somme de **600,- Fb** par volume (port compris) uniquement par mandat postal international - mention : Actes I, II, III, IV, V, VI, VII ou VIII.

Paul HALTER

Président

Fondation Auschwitz

Supplément au bulletin n° 54/1997

Discours prononcé à la séance académique consacrée au 15ème anniversaire de la Fondation Auschwitz et à la remise des prix aux lauréats du Prix Fondation Auschwitz 1996. (30 octobre 1996)

Monsieur le Bourgmestre,
Mesdames et Messieurs du Collège des Échevins,
Mesdames et Messieurs les Représentants du Gouvernement
et des Ministres,
Mesdames et Messieurs les Représentants du Corps
Diplomatique,
Mesdames et Messieurs les Recteurs, Mesdames et
Messieurs,
Chers Camarades de captivité,

«*Quand les témoins disparaîtront*» tel est le titre du film réalisé en 1978 par Lydia Chagoll et Frans Buyens en collaboration avec la Fondation Auschwitz à l'occasion de l'organisation du premier voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau auquel ont participé des élèves de l'enseignement secondaire. L'organisation d'un tel voyage fut réalisable grâce à la mise à notre disposition de l'avion royal par Monsieur François-Xavier de Donnea, alors Ministre de la Défense Nationale.

Pour assurer la relève de la mémoire d'Auschwitz, pour assurer le *passage du témoin*, le Conseil d'Administration de l'Amicale des Ex-Prisonniers politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie, décida deux ans

plus tard, en 1980, de créer, à l'initiative de notre camarade Maurice Goldstein qui vient hélas de disparaître, une *Fondation*, la Fondation Auschwitz. Décision grave, dictée par notre conscience de concentrationnaire et dont nous étions tous prêts, survivants d'Auschwitz, à assumer les multiples conséquences.

C'était pour nous l'accomplissement même de notre devoir depuis la Libération : tout faire pour que cet événement et sa signification restent à jamais gravés dans la mémoire collective. Prendre une telle décision signifiait que l'on se refusait de « jouer » aux martyres et que l'on s'opposait à confiner la mémoire des crimes et génocides nazis dans des espaces mémoriels clos, voués au rituel et aux commémorations sacralisantes. Une autre exigence nous animait depuis des années : promouvoir une éducation et une recherche actives sur les enjeux même de cette mémoire singulière et élucider ses implications majeures sur la conscience collective contemporaine. En 1980, cela nous mettait devant des tâches nouvelles, largement inexplorées jusqu'alors. Certes, sans rien perdre de sa pertinence et de sa complexité, cette perspective apparaît aujourd'hui mieux assurée et davantage précisée, mais à l'époque, il y a 15 ans, prendre une telle direction équivalait à s'engager dans des espaces inconnus, à prendre un pari risqué sur l'avenir. Nous n'avions pour bagage que nos convictions, notre volonté indéfectible et notre expérience déjà très riche au sein de l'Amicale d'Auschwitz, l'une des plus actives dans les milieux de la déportation. Mais il restait à définir les axes, à forger les outils et à trouver les moyens pour réaliser concrètement cette nouvelle perspective.

Quinze ans se sont écoulés depuis cette mémorable décision. Etape décisive dans l'accomplissement de notre devoir, la création et la vie de la Fondation Auschwitz furent aussi pour nous, rescapés de la déportation et du génocide, une formidable aventure, une aventure qui continue, qui s'amplifie et qui ne cesse de nous surprendre à chaque tournant, à chaque projet que nous entreprenons. Il serait utopique de vouloir vous présenter ici le bilan de ces 15 ans d'activités ininterrompues. Je me limiterai à vous signaler schématiquement les principaux axes :

1. Tout d'abord notre voyage annuel d'étude à Auschwitz-Birkenau destiné aux enseignants et éducateurs. Chaque année, une centaine d'entre eux visitent et étudient avec nous, une semaine durant, le site d'Auschwitz. C'est

une expérience unique qui a marqué à jamais les quelque 1500 enseignants que nous y avons amenés de 1980 à aujourd'hui. L'année prochaine, ils seront 1600, l'année d'après 1700... mais jusqu'à quand pourrons-nous assurer nous-mêmes cette entreprise ? Question cruciale qui nous tourmente jour et nuit.

2. En deuxième lieu, il faut noter l'extraordinaire travail éducatif que nous menons, de façon ininterrompue, sur le terrain même de l'École. Conférences dans les établissements scolaires, séminaires avec des enseignants, présentation et encadrement pédagogique de notre Exposition itinérante, édition en collaboration avec le Ministère de l'Éducation, de la Recherche et de la Formation d'un Dossier pédagogique sur Auschwitz et le IIIème Reich, organisation enfin d'un Concours annuel de dissertation pour l'Enseignement secondaire. Un prix est attribué annuellement à chaque Province participante, la Région Bruxelloise bénéficiant d'un deuxième prix que nous attribuons en collaboration avec la l'Assemblée de la Commission Communautaire Française. Des dizaines de milliers d'élèves et des centaines d'enseignants ont participé à toutes ces activités depuis la création de notre Fondation.
3. Mais pour rester vivantes et novatrices, l'éducation et la formation doivent être soutenues en permanence par un programme de recherche appropriée. Sur ce terrain, il nous a fallu déployer un ensemble d'activités et de projets non seulement pour maîtriser les acquis les plus récents de la recherche scientifique dans le domaine qui est le nôtre -un domaine particulièrement complexe- mais aussi pour ouvrir de nouvelles problématiques et de nouvelles perspectives de recherche. Ce travail, largement reconnu en Belgique et à l'étranger, nous l'avons mené et nous le menons toujours dans une optique résolument interdisciplinaire grâce aux compétences des chercheurs de notre Fondation, grâce aussi aux nombreuses collaborations que nous avons réalisées avec des Universités et diverses autres Institutions scientifiques au niveau national et international. De 1986 à aujourd'hui, nous avons réalisé 7 Colloques internationaux avec la participation des plus éminents spécialistes de l'histoire et de la mémoire des crimes et génocides nazis -des colloques dont les Actes connaissent un vif succès auprès des milieux intéressés. Notons en passant que dans ce domaine, nous avons institué deux Prix annuels destinés à

récompenser des travaux scientifiques originaux et inédits. L'un est spécifique aux problématiques de notre Fondation, l'autre -lié aux problèmes de la Paix- est attribué conjointement avec le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers. Aujourd'hui même, après ce bref bilan, nous aurons l'occasion de remettre en votre présence le prix à nos deux lauréats de l'année 1995. Circonstance hautement exceptionnelle puisque depuis son institution en 1986, c'est pour la toute première fois que ce Prix est attribué et, qui plus est, à deux candidats, l'un pour le rôle francophone et l'autre pour le rôle néerlandophone. En effet, pour garantir le haut niveau de nos exigences, les jurys interuniversitaires qui délibèrent sur les travaux qui nous sont soumis se sont montrés particulièrement exigeants, ce qui explique l'absence d'attribution de notre Prix jusqu'ici. Nous sommes particulièrement satisfaits d'avoir atteint cet objectif cette année. Le Prix de la Paix, tout aussi exigeant, a eu plus de chance puisque trois lauréats ont déjà été couronnés.

Pour avoir une vue d'ensemble détaillée sur ces multiples activités, il n'y a pas de meilleur moyen que de consulter notre Bulletin trimestriel que nous publions régulièrement depuis 1983. Il contient non seulement des contributions scientifiques et pédagogiques d'un haut niveau mais aussi des informations multiples sur les événements et les questions qui nous préoccupent.

4. Ce travail éducatif et scientifique exigeait évidemment la constitution d'un Centre d'Etudes et de Documentation doté d'une bibliothèque riche et variée ainsi que des archives importantes susceptibles d'intéresser la recherche.
5. Pour y arriver, il était nécessaire avant tout de trouver un toit pour la jeune Fondation. C'est, Mesdames et Messieurs -Membres du Collège-, grâce à l'appui des édiles de la Ville de Bruxelles que nous avons obtenu les locaux nécessaires à notre établissement et ce, dans l'endroit qui convenait le mieux pour notre travail : les Archives de la Ville de Bruxelles.
6. Mais des idées et des projets aussi bons soient-ils ne suffisent toutefois pas pour passer à des réalisations pratiques. Il a fallu aussi chercher et trouver des moyens, à la hauteur de nos aspirations et de nos objectifs. Je me dois ici de remercier de vive voix tous les représentants des Pouvoirs publics qui ont répondu positivement à nos appels et qui nous ont accordé leur confiance et leur

Arthur HAULOT

Président

Amicale de Dachau

(Belgique)

aide dans la mise en oeuvre de tous nos projets. Je vous fais grâce de la liste de ces remerciements qui serait vraiment trop longue.

7. Il fallait encore doter la jeune Fondation d'un personnel qualifié, capable d'assumer toutes ces tâches. Par les temps qui courent, cela n'était pas facile mais nous sommes fiers d'avoir pu encadrer notre Fondation de quatre postes scientifiques et de trois postes administratifs auxquels il faut ajouter trois jeunes volontaires - deux Allemands et un Autrichien - qui effectuent chez nous leur Service civil de mémoire et de réconciliation. Notons aussi nos bénévoles qui prennent une part active dans notre travail.

8. Il me reste, dans ce bref bilan, à évoquer les protagonistes de cette extraordinaire aventure. Il y a en tout premier lieu mes camarades de captivité. Malgré les traumatismes subis, malgré les multiples séquelles qui s'aggravent d'année en année, malgré l'âge, malgré aussi les difficultés de la vie qui s'accumulent, ils signent et persistent dans leur engagement depuis la libération. Leur courage force l'admiration. On les trouve partout : au Conseil d'Administration de la Fondation, dans nos Assemblées Générales, dans les Ecoles, auprès des professeurs, dans nos colloques et aux commémorations. Ils sont aussi et surtout toujours présents pour encadrer nos voyages d'étude à Auschwitz. Ils sont là pour garantir à la fois la véracité du contenu de l'expérience concentrationnaire et l'éthique à laquelle cette expérience nous oblige. Il y a ensuite tous ces enseignants -plus nombreux d'année en année- qui nous accompagnent à Auschwitz, qui nous sollicitent pour donner des conférences dans les écoles, pour participer à des séminaires avec leurs collègues, pour présenter notre exposition, pour participer à nos jurys de Dissertation. Ils constitueront demain notre relève. Ils assureront le passage du témoin. Ils seront les témoins des témoins premiers. Il y a ensuite tous ceux, également nombreux, chercheurs scientifiques, enseignants, historiens, sociologues, pédagogues, psychologues et j'en passe, avec qui nous travaillons régulièrement en Belgique et à l'étranger pour créer un espace de réflexion et de discussion approfondi sur les enjeux de la mémoire. Le but est, ainsi que nous l'avons annoncé lors de notre Congrès de 1992, la constitution à terme d'un «milieu de mémoire» susceptible d'assurer le passage de la mémoire d'Auschwitz au XXIème siècle.

¹ *Synthèses. Revue Mensuelle Internationale*, 1ère année, n°5, Editeur Socodei-Bruxelles, p. 71-82.

Dans ce cadre, j'aimerais évoquer le rôle décisif des membres de notre Conseil d'Administration -tous des bénévoles- qui assument la haute responsabilité de toutes nos activités.

Il me reste enfin à remercier les membres du staff de la Fondation qui assure quotidiennement la mise en oeuvre de nos projets et plus particulièrement son Directeur, Yannis Thanassekos dont les compétences scientifiques et de gestion nous ont été indispensables pour la réalisation de tous nos projets.

Je vous remercie.

J'appelle maintenant notre première lauréate du Prix Fondation Auschwitz, Madame Maud Strosberg, pour lui remettre son Prix. Elle a excellé avec son enquête intitulée *Le poids du secret. Parents rescapés des camps d'extermination nazis. Le vécu des enfants.*

Toutes mes félicitations Madame Strosberg. Je suis persuadé que nous continuerons à travailler ensemble.

J'appelle à présent notre deuxième lauréat, Monsieur Dirk Luyten, historien, chercheur et assistant à la Vrije Universiteit Brussel. Il est couronné pour son travail qui sera publié prochainement par la V.U.B-Press, intitulé : *Burgers boven elke verdenking ? Vervolging van de economische laboratie in België na de tweede wereldoorlog.*

Dr. Dirk Luyten, je tiens à vous féliciter de tout coeur pour ce remarquable travail.

A l'occasion de cette séance académique organisée sous l'égide du Collège des Bourgmestre et Echevins de la Ville de Bruxelles, une série de médailles de la Ville ont été décernées aux personnes suivantes pour leur travail méritant au sein de la Fondation Auschwitz depuis sa création : Madame Marie Lipstadt-Pinhas, Madame Anne-Marie Schaerlaekens, MM. Paul De Keulenaer, Remy Donckerwolcke, René Raindorf, Jacques Rotenbach, Jacques Rozenberg, Richard Sufit, Pierre Unger, Charles Van West et Madame Nadine Praet, Madame Carine Bracke, MM. Daniel Weyssow et Yannis Thanassekos, membres du personnel.

Le Camp de Concentration.

Éléments sociologiques

Présentation

par Yannis Thanassekos, Directeur de la Fondation Auschwitz.

Nous avons le plaisir de republier ici un texte particulièrement intéressant écrit par notre ami Arthur Haulot et paru pour la première fois en août 1946 dans la revue Synthèses.¹

L'analyse proposée par Arthur Haulot - qui s'est vu récemment attribué le titre de Professeur honoris causa par l'Université Libre de Bruxelles - nous intéresse à plusieurs titres. Tout d'abord par la date de sa rédaction et de sa publication. Quatorze mois séparent en effet la libération d'Arthur Haulot en avril 1945 de la publication en août 1946 de cette analyse sociologique du phénomène concentrationnaire. C'est dire que le «silence» des déportés à la libération connu de notables exceptions aussi bien en Belgique qu'à l'étranger. D'autre part, ce qui distingue ici le propos tenu par Arthur Haulot des nombreux «souvenirs» et «récits» écrits par des déportés dans les premières années après la libération, c'est, à l'évidence, une volonté explicite de dépasser la description de l'expérience concentrationnaire, des souffrances et des traumatismes subis, pour accéder à un niveau de conceptualisation et d'analyse du phénomène en tant que tel. On est frappé en effet de la rigueur avec laquelle l'auteur tente de se dégager de son propre vécu - alors même qu'il vient d'en sortir - pour pouvoir nous fournir une réflexion d'ensemble et une perception globale du système concentrationnaire, tant du point de vue des structures et mécanismes que du point de vue de l'homme. Étonnant par sa clarté et sa rigueur, le texte d'Arthur Haulot rappelle et confirme en plusieurs points le

mémorable ouvrage de David Rousset, L'Univers concentrationnaire, publié lui aussi en 1946.

Oeuvre de témoin et de sociologue, l'analyse proposée ici par A. Haulot constitue en elle-même et par delà le témoignage qu'il porte, un extraordinaire document historique. C'est donc avec un vif intérêt que nous le portons à la connaissance de nos lecteurs.

Je tiens à remercier Monsieur A. Haulot de m'avoir communiqué son texte et autorisé à le publier dans nos colonnes.

On a coutume de considérer qu'il y a société dès que, dans un endroit donné, des hommes rassemblés par diverses conditions géographiques, économiques et politiques, acceptent de vivre sur base de moyens matériels et de lois rendant possible leur existence en commun. Il faut ajouter, pour donner à cette notion de société le sens qu'elle a acquis dans le langage moderne, que tout en étant composée d'agglomération d'individus, cette société est cependant relativement indépendante de l'individu lui-même, et que celui-ci, usant de sa liberté individuelle, peut, soit s'adjoindre à la société, soit s'en détacher pour aller vivre ailleurs. Ce qui présuppose l'existence d'une société moderne, c'est le libre choix qu'ont fait ses membres en venant s'y grouper par un acte volontaire, ou en y demeurant, par un accord tacite.

Sur cette base, il serait malaisé d'assimiler le camp de concentration à une société. Sans exception, tous les membres du groupement humain constitué par le camp y sont rassemblés contre leur volonté. Les gardiens y sont par ordre militaire. Les détenus par ordre de police, criminel ou politique. Les gardiens n'ont pas à choisir de rester ou de partir. Quant aux détenus, leur seul désir serait de se soustraire au groupement, pour rejoindre celui de leur choix.

Mais, en aucune façon, il ne dépend d'eux que ce voeu se réalise. La condition essentielle pour permettre de considérer le camp comme une forme de société moderne fait donc défaut. Pourtant, nous trouverons, dans l'examen de la vie de ce groupement humain, tous les mobiles, matériels ou moraux, physiques et psychologiques, qui régissent d'habitude l'existence du corps vivant qu'est la cité moderne. Nous dirons donc, pour être tout à fait exact, que le camp de concentration, s'il n'est pas une forme de société, en est tout au moins une caricature.

L'observation de la vie du camp, l'étude de ses rouages, l'examen attentif du comportement des individus et des groupes qui le composent, nous permettront d'établir cette théorie. Ils nous permettront, d'autre part, de remarquer l'extraordinaire capacité d'adaptation de l'homme envisagé, si je puis dire, comme «animal social», en même temps que de dégager le monstrueux machiavélisme de l'esprit politique capable de donner une apparence humaine, polie, raisonnable jusque dans ses tares et ses contradictions, à un ensemble dont les parties composantes n'ont au départ que la force centrifuge pour point de contact.

Composition du camp

La première question à envisager est, à proprement parler, celle de la «matière première». De quoi, humainement parlant, se compose un camp de concentration ? Essentiellement, de gardiens et de prisonniers.

Nous nous occuperons peu, dans le cadre de cette étude, du premier élément. Non qu'il ne présente, du point de vue sociologique et psychologique, un très grand intérêt mais parce qu'en dépit des apparences, il ne joue qu'un rôle secondaire dans le développement de ce corps de société qui s'appelle le camp. Volontaires S.S. spécialement dressés, trouvant dans le camp l'occasion d'affirmer une personnalité en général jusque-là ignorée, refusée par la société normale, ces hommes jouent un rôle de contrôle, de coercition, mais n'influent que de façon indirecte sur la vie réelle, intérieure, du K.L. Nous réserverons donc un examen approfondi au deuxième élément seulement : les prisonniers.

Dans l'ordre chronologique. La population des camps de concentration d'Allemagne et en particulier de Dachau, s'est constituée de la manière suivante :

- 1) Les criminels et asociaux d'Allemagne, ayant pour la plupart purgé des peines de prison ou de forteresse, et maintenus au camp par raison de protection de la société ;
- 2) Les éléments politiques allemands opposés au régime national-socialiste ;
- 3) Les Juifs ;

- 4) Les éléments antinazis des pays successivement conquis, ainsi que les prisonniers produits par les rafles massives de population pratiquées en Pologne, en Ukraine et, à moins grande échelle, dans les pays occidentaux ;
- 5) Les éléments étrangers travaillant en Allemagne pendant la guerre et s'étant rendus coupables de divers délits : expression d'opinions non-conformes, refus ou abandon de travail, marché noir, etc.

On retrouve évidemment dans chacune de ces catégories les gens les plus différents, voire les plus opposés, du point de vue linguistique, politique, formation et morale personnelles, culture, état social ou religion.

Mais tous, indistinctement, ont au moins ce trait commun : ils ne sont venus là que contraints et forcés ; ils n'ont qu'une seule ambition, un seul espoir, un seul but : en sortir au plus tôt. Rien, en apparence, ne peut tendre à les unir, à en faire un corps, un élément collectif et social. Le communiste s'y heurte à l'homme de droite, l'athée au croyant, le Juif au Catholique, l'homme d'honneur au bandit. Et pourtant, tous, sans exception, vont faire partie intégrante d'un tout organique, dont la nécessité sera à la fois le lien et le moteur.

Mais cette transformation, sous l'empire du besoin, d'une foule d'éléments disparates ou opposés en un groupe humain coordonné, ne s'effectuera pas suivant un plan capable de séduire l'esprit des idéalistes. Ce que nous verrons se construire, c'est une caricature de société dans laquelle vont se retrouver tous ou presque tous les tares et les défauts des sociétés normales, tares et défauts basés sur l'égoïsme, le goût du pouvoir et la crainte de la force.

Fonctionnement

Ce qui inspire les fondateurs des camps, les principes qu'ils posent à la base de cette institution, sont d'ordre aussi pratique que politique. On peut les formuler ainsi :

- 1) Nivellement absolu, égalité parfaite dans la plus sombre misère matérielle et morale ;
- 2) Abaissement au niveau le plus bas de l'être humain, coupable de crime contre l'Etat ;
- 3) Destruction complète de l'individu ;

4) Utilisation - jusqu'à la mort - de la force de travail de ces nouveaux esclaves.

Nous verrons plus loin dans quelle mesure ces principes ont été poussés dans leur application. Mais nous devons immédiatement noter un élément qui, par nécessité, va en fausser le jeu : le choix des cadres.

Certes, les éléments qui vont constituer les cadres resteront soumis, de la part des S.S., au mépris et à l'abjection. Mais, vis-à-vis des autres détenus, ils jouiront d'un traitement infiniment plus favorable, caractérisé par de grandes possibilités de vol, de détournement de nourriture, le droit d'exercer le commandement et d'en abuser et, par corollaire, création d'une échappatoire au complexe d'infériorité si douloureusement ressenti par tous les prisonniers. Prisonniers eux-mêmes et soumis au bon plaisir des maîtres, mais gardes-chiourmes jouissant, vis-à-vis de leurs co-internés, des mêmes droits absolus que ceux dont disposent sur eux les «seigneurs», ils échapperont pratiquement à la condition réelle du prisonnier, au moins dans une large mesure. Et ils seront aussi le premier et important élément d'exception à la loi du camp, cette loi même qu'ils vont contribuer à faire appliquer.

**

D'où vont sortir ces cadres. Le choix se fera en raison de deux éléments : la langue et l'aptitude. La langue donnera évidemment la priorité à l'élément allemand, pris parmi les diverses nationalités représentées au camp, aux hommes qui auront la chance, par leur connaissance de l'allemand, de pouvoir servir de truchement entre les seigneurs et leurs compatriotes.

L'aptitude, ce sera la capacité de répondre au mieux aux désirs et ordres des maîtres, donc de servir d'agent d'exécution servile vis-à-vis des S.S., brutal et inhumain vis-à-vis des détenus. On pourrait conclure de ceci que les cadres seront essentiellement composés d'éléments allemands, criminels ou asociaux. Ce ne sera pas le cas. Tous ceux qui ont vécu dans les camps ont eu la même douloureuse surprise à ce sujet : les chefs de baraques ou de chambrées, les chefs de camp, les policiers, les bourreaux, les chefs de commandos étaient sans doute choisis partiellement parmi les porteurs de triangles verts ou noirs caractérisant ces deux catégories. Mais le plus grand nombre étaient des

hommes à triangle rouge, c'est-à-dire des politiques, anciens militants antifascistes. L'explication de ce phénomène est d'ordre essentiellement psychologique : le sens animal de la conservation, qui pousse l'être privé d'espoir à se jeter sur n'importe quelle solution, si monstrueuse soit-elle, si contraire soit-elle à toute morale ou à toute conviction personnelle, pour tenter d'échapper à la mort, à la destruction.

Je ne veux pas tenter d'excuser ici des hommes coupables d'autant de crimes. Je veux simplement tâcher d'expliquer les faits. Les dits chefs de blocs, policiers ou kapos que nous avons connus étaient, en 1942 déjà, arrêtés depuis des années. La plupart avaient payé, dès 1933, de leur envoi au camp le fait d'avoir osé lutter contre les chemises brunes de M. Hitler. Ce que ces hommes ont souffert de tortures physiques n'est pas à décrire. Il faudrait, pour cela, reprendre l'énumération des supplices courants dans les camps et les prisons soumis aux nazis. Il faudrait rappeler les conditions atroces de vie, de travail, de lent anéantissement en usage là-bas. Et ce n'est pas notre propos. Que ceux qui ont connu, en 1942 encore, Mauthausen, Güssen, Neuengamme, Buchenwald, Dachau, apportent témoignage. Et le plus dur, alors, était déjà passé.

Nous dirons seulement que ces gens avaient subi, physiquement, tout ce qu'un être humain peut subir de tortures sans en mourir. Mais ils avaient subi bien autre chose encore.

D'abord, le choc moral de caractère nazi, en Allemagne même, l'écroulement de ces idéaux et organisations auxquels ils avaient attaché leurs raisons de vivre. Puis, d'année en année, ils avaient pu, du fond de leur enfer, enregistrer les bonds en avant du fascisme hitlérien : l'Autriche, la Sarre, les Sudètes, la Tchécoslovaquie. Puis, la guerre venue, les victoires foudroyantes. La croix gammée à Varsovie, Bruxelles, La Haye, Luxembourg, Copenhague, Paris. La croix gammée aux portes de Moscou ! Et chaque fois, au cours des ans, c'était un coup plus dur, un ricanement plus féroce, narguant tout le passé, le néant, et fermant toujours plus, toujours plus sûrement et définitivement, l'avenir. Jamais, au grand jamais, les portes du camp ne s'ouvriraient plus. La liberté, la lutte, étaient mortes, bien mortes. Que dans ces conditions, ces hommes aient connu la débâcle complète de leur moralité, de leur dignité ; qu'ils aient accepté, pour vivre, pour se venger de ce monde extérieur

où tout les bafouait, le rôle qu'ils ont pris, qu'y a-t-il d'étonnant ?

Ce qui est étonnant c'est qu'il s'en soit trouvé quand même, parmi eux, pour résister, pour rester des hommes. Ceux-là aussi nous les avons connus. A Dachau, notamment, où ils ont joué aux derniers jours du camp un rôle héroïque. Ceux-là sont aujourd'hui, dans leur pays, de nouveau au combat. Et ceux-là, quel que soit notre jugement sur l'Allemagne, nous les saluons avec un grand respect. Ceux-là ont été grands.

Mais être grand n'est le fait que de bien peu d'hommes. Les autres, placés devant la mort, sont bien vite infâmes. Nous ne les jugeons pas. Ceci n'est ni un anathème, ni, moins encore, un plaidoyer. Nous avons en nous-mêmes une joie farouche quand nous avons appris la mort de ceux d'entre eux que nous avons connus à Mauthausen et qui ont trouvé le trépas le plus atroce dont sont morts tant des nôtres : dévorés par les chiens. Nous nous sommes réjouis sans honte ni vergogne devant les cadavres d'assassins de Dachau, abattus par les Américains. Mais ceci n'a plus rien à voir avec la sociologie. Nous n'avons voulu qu'expliquer, raisonner les faits. Ils nous permettent seulement de constater une fois de plus que l'homme a beaucoup moins de chemin à faire pour rejoindre la bête féroce que pour atteindre le héros idéal.

**

Nous avons vu comment se pratique la constitution des cadres. Quel sera leur rôle ?

Le camp, sous le contrôle des S.S., est laissé à sa propre administration. Les prisonniers ont à assurer eux-mêmes :

- le montage, l'entretien et la réparation des bâtiments ;
- la surveillance et la tenue en état du matériel ;
- le fonctionnement de tous les services publics nécessaires à la vie du camp ;
- le contrôle permanent de l'état numérique et nominal du camp.

Dans la mesure où elles existent, organisation et direction de la vie culturelle des internés : sports, lectures, distractions.

Ceci a pour corollaire la création de services de tous genres soumis à l'autorité, sous le contrôle S.S., d'un ou de plusieurs prisonniers : chefs de blocs et de chambres, secrétaires,

cantiniers, kapos (chefs de commandos). Tous ces hommes, constituant l'armature de la société, auront à la fois des responsabilités vis-à-vis du commandement et des droits vis-à-vis des prisonniers. C'est eux qui vont exiger et obtenir par tous les moyens, de la part de leurs co-détenus, le respect de la discipline et de l'ordre du camp ; le maximum de rendement au travail.

Les rapports des uns avec les autres seront donc conditionnés directement par l'importance des exigences du commandement en matière de discipline et de rendement. Le but politique du camp étant d'amener la destruction des ennemis politiques y internés, le but pratique étant d'extraire de ces prisonniers le maximum de rendement avant leur mort, il est facile d'imaginer ce que seront les consignes appliquées par l'intermédiaire des cadres :

- a) pousser les exigences de la discipline jusqu'à la destruction des forces morales et physiques des détenus ;
- b) donner au travail un rythme de production tenant compte exclusivement du souci soit de production, soit de bénéfice, la valeur marchande du producteur n'entrant en aucune façon en ligne de compte grâce aux énormes réserves de «prisonniers en puissance» qui existent dans l'ensemble des territoires soumis au fascisme.

Le camp, société humaine

C'est dans ce cadre et selon ces données de base que va s'organiser la «société» du camp.

Dans la masse d'hommes agglutinée dans le camp, se rencontrent les capacités individuelles les plus diverses, à tous points de vue : professionnel, moral, humain.

De cette masse, vont se détacher immédiatement :

- les cadres cités plus haut, se signalant à l'attention du commandement par leurs «aptitudes» particulières d'aides bourreaux ;
- les hommes de métier, dans la mesure des besoins des différents services et ateliers spécialisés ;
- les dégourdis, habiles à trouver l'emploi de leur servilité ou de leur esprit d'à-propos pour être remarqués par le personnel dirigeant S.S. lui-même ou par le personnel dirigeant prisonnier, et échapper par là à la rigidité absolue de

la discipline et du travail. La grosse masse, par contre, reste au fond du panier. Elle va cependant se répartir, elle aussi, en diverses catégories.

D'abord les travailleurs, manoeuvres, hommes à tout faire, qui seront mis au travail non spécialisé.

D'autre part, les invalides, malades, inutilisables.

Sur un autre plan, partage par groupes nationaux ou par affinités : conglomérats de peurs ou groupements de bandits.

Cette catégorie d'invalides, d'inutilisables, vivra dans des blocs fermés, coupés du circuit du camp, soumis à l'autorité absolue de son personnel de bloc et de son blockführer S.S. Tout y sera mis en oeuvre pour assurer la destruction aussi rapide que possible de ces éléments sans rendement : discipline de fer, brutalité féroce et permanente, misère physiologique accentuée par des rations moindres, des vêtements plus légers, des soins inexistantes, la surpopulation.

Les travailleurs non spécialisés feront le gros du camp, casernés dans des baraques moins peuplées, soumis à une discipline rigoureuse, mais disposant à la fois de plus de nourriture et, tout est relatif, de plus de possibilités de soins. Chose importante aussi, ils auront la liberté de circuler dans le camp.

Les spécialistes, groupés dans leurs baraques par commandos en raison le plus souvent des heures spéciales de travail à leurs travaux (cuisines, boulangerie, charcuterie, boucherie, services électriques, désinfection, etc.) auront le bénéfice d'un moins grand mélange de personnalités. Souvent aussi, étant donné la nature du travail qu'ils effectuent, ils auront la possibilité soit d'être mieux nourris, soit d'être mieux vêtus, soit même, par des rapports plus directs avec les S.S. d'être moins maltraités, voire même parfois d'être «considérés».

¹ Les S.S. accordaient à certaines catégories de privilégiés le droit de porter les cheveux longs !

On voit donc comment se construit la pyramide, coiffée de l'armature de cadres dirigeants que nous avons décrits.

Esclavage moderne

Cette espèce de société offre-t-elle quelque chose de nouveau ? Evidemment non. Les grands groupements d'esclaves de l'antiquité présentaient avec cela énormément de similitude. Ce qui est surprenant peut-être, c'est de retrouver, à

vingt siècles de distance, en dépit de toute notre évolution, les mêmes phénomènes, les mêmes réactions.

Ceux qui ont vécu la dure leçon du camp expliqueront cela assez simplement. D'abord c'est que l'homme, dépouillé des éléments extérieurs de culture, de civilisation, dégagé des normes ordinaires de contrainte morale qu'exige la vie en société telle que nous la connaissons, ne résiste guère, dans l'ensemble, à la pression qu'exercent sur lui la faim et la peur. Il se plie, s'abaisse, se laisse transformer en un être non pas nouveau sans doute car on y retrouve les caractéristiques primaires de l'être humain, mais différent de ce que l'existence moderne nous le représente. Il devient un être armé d'instincts, de réflexes parmi lesquels le sens de la conservation joue le premier rôle. Et parmi ces instincts et réflexes, l'instinct grégaire qui fait se grouper le troupeau, le pousse à adopter telle ou telle attitude de masse, juste ou fautive, est l'un des plus actifs. Ensuite, c'est que tout groupe humain, quelle que soit l'origine de sa formation, vit suivant des lois presque intangibles qui sont à la fois fonction des besoins du groupe, et fonction des qualités dominantes de ses composants. Il est donc logique dans ces conditions de trouver en même temps une discipline intérieure et fonctionnelle qui seule permet au groupe de poursuivre sa vie, et un égoïsme individuel farouche, qui tend à détacher autant que possible l'individu du tout. Antagonisme sans doute, mais qui ne laisse pas d'exister en fait, et de caractériser nettement les camps de concentration comme une réplique exacte, encore qu'inattendue, des sociétés libérales et individualistes que nous connaissons.

L'analogie de cet esclavage moderne avec l'esclavage antique n'est d'ailleurs pas absolue. Le maître ancien méprisait ses esclaves. Il ne les haïssait pas. D'autre part, il ne pouvait les acquérir que moyennant guerre ou finance. De toute façon, il s'agissait pour lui d'une matière première d'une certaine valeur. Pour les nazis, les conditions d'acquisition sont autres : le réservoir est pratiquement inépuisable, et parfaitement gratuit.

Nous allons voir à quoi cette double différence menait forcément.

Les raisons d'un massacre

On nous a souvent posé la question : pourquoi les S.S. ont-ils massacré tant de millions d'hommes ? La réponse est double : haine - économie.

La haine s'explique d'elle-même. Inutile d'insister. Mais elle ne suffit pas à fournir le mobile de telles destructions. Tout au plus pouvait-elle servir de mobile à l'extermination des Juifs et des «marxistes». Mais les millions de gens sans opinion, de race non judaïque ? Le mécanisme, en vérité, est d'une simplicité bouleversante.

Le camp de Mauthausen, en 1942, comptait 4.000 hommes. En gros, les carrières des environs en utilisaient 3.000. Le reste constituait l'effectif de travail pour les besoins propres du camp. Le prix de revient de chaque prisonnier était d'environ 45 pf. par jour. Le prix de location à la carrière, de 4 à 6 RM. Le bénéfice de la différence emplissait les caisses des S.S. Or, Mauthausen étant alimenté régulièrement par de nouveaux apports massifs de prisonniers, il fallait, pour maintenir la marge bénéficiaire globale du camp, son rendement financier, éviter d'augmenter l'écart entre la partie «rentable» de la population et la partie parasite. Conclusion : massacre systématique, sur les 4.000 hommes, de 70 à 80 individus par jour.

Jeu d'influences

Mais nous nous éloignons de notre sujet.

Nous avons esquissé l'organisation de cette société que constitue le camp. Pour en achever le portrait, il nous faut ajouter la constitution de «classes moyennes» et d'aristocrates que le fonctionnement de l'immense machine ou le bon plaisir des S.S. favorise. Crée-t-on un théâtre, une bibliothèque, un bordel, un orchestre ? Aussitôt c'est la course à la «bonne planque», c'est la lutte farouche entre les candidats, c'est, la partie gagnée, l'accession à un stade social très supérieur à celui du «häftling» ordinaire. Et pour tous ces hommes, ceux des couches dirigeantes comme ceux des «classes moyennes» que nous indiquons, la différence va se marquer exactement par les mêmes attributs que dans la vie courante : meilleures conditions de logement, de nourriture, de soins, de vêtements, allure plus assurée, détails vestimentaires, physiques ¹, etc. Expliquons-nous : entre les chefs de blocs, de chambres, de commandos, entre les infirmiers, musiciens, employés, une solidarité de «parvenus» se crée automatiquement. Chacun disposant à son gré d'une parcelle de pouvoir, est à la fois maître et dépendant de ses congénères. L'homme de l'Arbeitseinsatz protégera du transport l'infirmier qui lui garantit en tout temps un lit libre à l'infirmerie.

Le kapo de cuisine fournira des rations supplémentaires au chef des bains lequel l'assurera en échange de douches chaudes et de linge propre à tous les moments. Le kapo du magasin d'habillement mettra ses réserves à la disposition de tous ceux qui, en d'autres domaines, pourront lui rendre service. Et ainsi de suite.

Ainsi, en suivant les seules lois internes du camp, on en arrive à la constitution d'une société complète, comptant, de bas en haut :

- une masse prolétarienne (les travailleurs) doublée d'un Campenproletariat (les invalides) ;
- une caste de fonctionnaires ;
- une bourgeoisie de «bien en place» ;
- une aristocratie spirituelle.

D'autres éléments viendront compliquer encore le jeu.

Le plus important est, comme il se doit, d'ordre économique.

Ici comme ailleurs, le possesseur de biens disposera d'un crédit et de moyens d'action beaucoup plus grands que le dépourvu. L'un des spectacles les plus révoltants qu'il nous ait été donné de connaître à Dachau, en 1943, était celui offert par le bloc des curés polonais.

Je serais navré qu'on interprète ceci comme une attaque anticléricale. Nul plus que moi n'a éprouvé de respect pour de nombreux prêtres, de toutes nationalités, mêlés aux détenus des camps que j'ai connus et s'y conduisant selon leur évangile. Il n'en reste pas moins que le fait dont je parle est patent. Il n'a rien à voir d'ailleurs avec la qualité cléricale des auteurs, si ce n'est que, pour l'homme ulcéré qui l'enregistrait, cette qualité le rendait plus odieux.

Les prêtres polonais recevaient à cette époque de très abondants colis de vivres. Chaque soir, les tables de leurs chambres étaient abondamment garnies : lard, jambon, sucre, confitures, gâteaux de toutes sortes. Par contraste avec l'atroce dénuement des autres blocs, ceci suffirait déjà à créer une inégalité terrible à leur profit. Une partie de ces vivres pénétrait cependant dans le reste du camp. Non sous forme de dons - à quelque exception près mais comme monnaie d'échange ! En retour, les «beati possedentes» obtenaient d'un kapo tel travail plus léger, d'un Russe, d'un Polonais du linge, des vêtements, des souliers, des semelles, volés chez les S.S. au péril de leur vie. Chaque soir, c'était dans

la cour de ce bloc, un marché ouvert où tout ce qui avait pu être «organisé» au cours de la journée était offert en vente, et faisait l'objet de marchandages forcenés.

Ainsi naissait en même temps une autre classe sociale du camp, celle des repas dominant les affaires.

Rivalités - Intrigues

Ce que nous avons exposé jusqu'ici suffit à expliquer déjà bien des luttes, des intrigues, des oppositions, des haines, des solidarités aussi : luttes et intrigues pour les places, oppositions d'individus, haines de classes et de nationalités, solidarités de misérables ou de nantis. Mais il ne faut pas oublier que les hommes ainsi rassemblés étaient entrés au camp avec tout leur bagage personnel de passions, d'idées, de préventions. D'où les luttes politiques, les coteries, les mépris. Parmi les Autrichiens de Dachau, comme parmi les Polonais, se trouvaient quelques nobles. Ils ne tardèrent guère à faire bande à part, s'épaulant, se servant l'un l'autre, constituant des cercles fermés et méprisants. Mais ce n'était là que de l'anecdote. Le drame était ailleurs. Il survint notamment quand, par de savantes manoeuvres, les vrais «politiques» parvinrent à éliminer progressivement les leviers de commande, les criminels et les asociaux. Dès lors, ce fut la lutte entre les tendances : chrétiens, socialistes et communistes. Lutte farouche, chacun n'hésitant pas, pour sauver ses partisans, à sacrifier les autres. Nous avons connu l'époque où des non-croyants furent voués au «transport», c'est-à-dire à des risques accrus de disparition, parce qu'ils gênaient tel ou tel bien pensant ; où des socialistes furent expédiés systématiquement vers les camps d'extermination parce que les chefs de l'Arbeitseinsatz étaient communistes ; où des communistes, en revanche, ne pouvaient sans danger pénétrer dans l'infirmerie, devenue un fief social démocrate. La loi de la jungle était la seule loi qui fut d'application jusqu'au moment où les positions étant à peu près équilibrées, il y eut plus d'intérêt à s'entendre qu'à s'exterminer.

Mais avant que ce stade n'ait été atteint, que de drames, de crimes, de révolutions de palais, les leviers de commande tant convoités changeant brusquement de main, la vapeur renversée dans tel ou tel sens, provoquant ici la jubilation, là l'effroi ou la panique. Sans doute les mobiles personnels gênaient-ils aussi bien ici que sur les autres plans, de la convoitise. Mais les motifs profonds étaient pendant

¹ Le Baron Goldstein est décédé le 6 octobre 1996. Voir l' *In Memoriam* qui lui a été consacré dans le *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n°53, sept-déc. 1996.

² Voir Archives de la Fondation Auschwitz FA/BG/II-7-3

³ Voir Archives de la Fondation Auschwitz FA/BG/II-7-4

autres. Ce qui comptait, ici, si ahurissant que cela puisse paraître, c'était une autre peur : la peur de la fin ! Qu'advient-il le jour où le camp, brusquement libéré par le départ des S.S., aurait à se conduire lui-même ? Quel déchaînement de haines politiques, d'antihaines philosophiques ou nationales, conduirait à la destruction de telle partie par telle autre ? Chacun voulait assurer à son clan la plus forte position. Calcul de peur, et de peur seulement, qui s'est révélé vain : le 29 avril 1945, le camp libéré ne fut le témoin d'aucun atrocisme. Unis dans la joie et le devoir, tous les hommes ayant le sens des responsabilités s'unirent, coude à coude, et le Comité International de Prisonniers, que j'eus le grand plaisir de présider, comptait aussi bien des communistes que des chrétiens, des juifs que des socialistes, des slaves que des occidentaux. La farce sinistre était terminée. Et la raison avait repris ses droits.

⁴ Compte tenu de la grande difficulté du texte anglais, la traduction proposée par l'équipe de la Fondation a été révisée par MM. J. Morgan et G. Losson. Qu'ils en soient remerciés.

Un document historique.

Deux lettres-rapports de 1945 sur Bergen-Belsen.

Présentation par Yannis Thanassekos.

Il y a quelques années, le Président du Comité International d'Auschwitz, le Baron Maurice Goldstein ¹, nous a communiqué, pour archivage et publication, copie d'un important document datant de mai 1945 sur l'état sanitaire au camp de Bergen-Belsen à peine un mois après sa libération par l'armée britannique ². De nombreuses contraintes éditorialistes nous ont malheureusement empêchés de le publier jusqu'ici. Il s'agit d'une lettre datée du 12 mai 1945 envoyée par le Docteur Janet Vaughan de Londres, alors en mission médicale officielle au camp de Bergen-Belsen, à son chef, le Docteur Minot (Professeur à Harvard - Prix Nobel de Médecine - U.S.A). Le Docteur Vaughan décrit en spécialiste et en des termes alarmants les désastreuses conditions sanitaires qui régnaient alors dans le camp ainsi que l'état particulièrement préoccupant des survivants. La lettre rédigée en anglais témoigne de l'affliction de l'auteur et de son immense désarroi devant l'incapacité ressentie de traduire en mots son expérience de spectateur. Cette missive a été transmise au Baron Maurice Goldstein par le Professeur Henri Tagnon de la Fondation Cancer (FOCA). Ce dernier a eu la gentillesse de nous communiquer tout récemment une deuxième lettre du docteur Vaughan datée du 27 juin 1945 adressée également à son confrère le Docteur Minot et qui fait suite à sa précédente missive. Dans ce document ³, l'auteur oscille entre les contraintes d'une expertise médicale accablante et la répulsion qu'il ressent envers une Allemagne réduite en ruine et responsable «de cette cruauté de masse». «Je ne retournerai jamais en Allemagne (...)» conclut-il avec amertume.

Les deux lettres que nous reproduisons ici sont à l'évidence des transcriptions dactylographiées des lettres originales vraisemblablement manuscrites. Celles-ci, malheureusement, ne nous sont pas parvenues. Nous ignorons qui a fait et quand ont été faites ces transcriptions. Probablement des proches du Docteur Vaughan.

Le 12 mai 1945⁴

Cher Docteur Minot,

Je dois essayer de vous raconter un peu de notre étrange et terrible expérience. La plupart de ces faits sont si horribles qu'ils ne peuvent être rendus par des mots, et cependant je sens que je dois essayer. Nous avançons à travers un bois de pins un beau soir de printemps et soudain l'air devint lourd d'une odeur nauséabonde - à laquelle nous sommes maintenant habitués -, d'une puanteur de déjections, de corps humains pourrissants et de loques brûlées, provenant de derrière les barbelés. Des corps humains gisent en tas sur le côté de la route, comme de la poussière ou des sacs en papier le sont chez nous, et personne ne les remarque. Ils gisent parmi les sapins couleur de rouille, et dans les baraques il y a des rangées bondées de couchettes superposées où les morts, les vivants et les mourants s'entassent avec leurs excréments et leurs loques.

Nos malades sont tirés de ces monceaux et passent par ce que nous appelons la «blanchisserie». Là, nous choisissons ceux que nous voulons - les autres vont à l'hôpital (*illisible*), 700 personnes passent chaque jour par la blanchisserie - ils sont 10.000 à devoir encore y venir. Nous essayons d'éviter ceux qui ont la tuberculose ou le typhus, mais il ne s'agit là que d'un diagnostic ponctuel. Mon premier groupe était composé d'un sympathique curé français, d'un jeune dentiste polonais, d'un autre Polonais et d'un Russe - je ne pouvais me faire comprendre des deux derniers. On m'avait donné une chambre nue et quatre lits, et pour le reste je n'avais qu'à me débrouiller. Je n'avais pas d'aide au début. Je faisais des transfusions d'une main et vidais de l'autre des bassins de lit tout en essayant de tenir une conversation intelligente avec Sydenstricher.

Je travaille sur les effets des hydrolysates - pratiquer la science en enfer même est une bien étrange expérience.

May 12, 1945

Bear Dr. Minot:

I must try to tell you something of our strange and terrible experience. So much of it is so horrible that it can't be put into words and yet I feel I must try. We came up through the pine woods on a fine spring evening - the air became heavy with the stench we now have become accustomed to - the stench of feces and decaying human bodies and burning rags that come out from behind the barbed wire. Human bodies lie in heaps by the road side as dust or paper bags do at home and no one notices. They lie about among the blighted fir trees and in the huts are crowded tiers of wooden bunks where dead and living and dying lie in heaps with their excreta and their rags.

Our patients are picked from such heaps and passed through what we call the laundry. There we pick out those we want - others go into the hospital 700 a day pass through the laundry - there are 10,000 still to come. We try to avoid those with T.B. or Typhus but it is a spot diagnosis. The first lot I had were a charming French curé, a young Polish dentist and another Pole and a Russian - to neither of the two latter could I make myself understood. I was given a bare room and four beds and for everything else I just had to scrounge. I had no help at first. I gave transfusions with one hand, emptied bed pans with the other and tried to carry on an intelligent conversation with Sydenstricher.

I am working on the effect of hydrolysates - practising science in hell itself is a queer experience. One day I had to go out into the passage to quell a riot led by 5 naked men shouting for food, armed only myself with a bed pan. When I tried onions and leaks to flavour my hydrolysates given by mouth everyone ~~rejoiced~~ - it drowns for a few hours the smell of feces. rejoices

Famine edemas with swollen yellow faces caked in faeces - and often we have no water even to cook with let alone to wash with. My high spot in serum proteins is 1.8 ~~g/dl~~ and yet she is coming through. Outside the windows are heaps of every sort and kind and I can watch the human skeletons that can walk turning the old rags again and again to find something to clothe themselves in and they walk about the next day so happy.

I have two chemists with me. They work in what we called a 'liberated' hospital laboratory and do nitrogen balances, serum proteins, etc. alas we just can't get around to doing blood volumes. I now have two orderlies to help me with the nursing and clinical side but coped alone for the first four days. We go back to England in about a fortnight and then I will know more of our results. Here we work 14 hours a day and then fall into our beds and more thinking. Outside the each night we stick a board - 11 or 12 or 1 bodies - and the cart comes around and collects the unknown prisoners body and it joins its fellows often 5000 in one grave. Yet these bodies when one has time to stop and can speak their language are men and women of great charm and intellect in many cases. I have had a boy studying first at the University - a doctor - a dentist and a cure among others pass through my hands. There are children too and babies are born daily in the midst of it all. What a mass of clinical material and one has no time to cope except with the most superficial. There is no scurvy and very little anemia of a severe sort - at least among the men and I am handling chiefly men because of the nitrogen balances but they are not easy. Many of the patients are incontinent - they all have diarrhoea presumably nutritional, because it clears up with protein and cultures are negative. Oedema of the feet alone is widespread but the ~~most~~ ones are generalized looking like the worst nephrotic. Some loss of reflexes but bad not constant - red purplish glazed tongues almost the rule - a pigmentation of the cheeks - but no typical pellagra.

Round about the chosen race are fat and pink, well dressed and well behaving. This

place is not unique - there are others as desperate. War and killing is perhaps understandable - this place one can never never understand except as the expression of a most horrible sadism in a race of men. Not only do we deal with these starved bodies but the minds are even more desperate. When they came in to my special ward which has special apparatus about they scream 'nicht crematorium' obviously expecting to be burnt alive, cowering away, tears pouring down their faces, unable to expect friendliness or kindness.

How does one give a stomach tube to a Russian who speaks no language one speaks oneself and regards it only as a new form of torture? Things can be planned in London but reality is something very very different and something which no decent human being could ever have imagined as existing on this earth.

Forgive the crudities of this letter - remember they are the realities of our life.

Sincerely

Janet Vaughan

from Belsen Prison presumably

¹ Traduit de l'anglais par Monsieur Yannick Chevalier que nous remercions de tout coeur pour son aide.

Un jour, j'ai dû pénétrer dans le passage, armée seulement d'un bassin de lit, pour étouffer une rébellion dirigée par cinq hommes nus qui hurlaient pour réclamer de la nourriture. Lorsque j'essaie de parfumer aux oignons et aux poireaux mes hydrolysates administrés oralement, tout le monde est enchanté - cela chasse l'odeur des déjections pour quelques heures.

Des oedèmes provoqués par la famine enflaient des visages jaunis de déjections coagulées et souvent nous n'avions pas d'eau pour cuisiner et encore moins pour nous laver. Mon plus haut taux de protéines séniques est 1,8 et pourtant elle est en train de s'en sortir. Au-delà des fenêtres, il y a des amas de toutes sortes et je peux observer des squelettes humains capables de marcher retournant sans cesse des haillons pour y trouver de quoi se vêtir, et le lendemain, ils se promènent heureux.

J'ai deux chimistes à mes côtés. Ils travaillent dans ce que nous avons appelé un laboratoire d'hôpital «libéré» et y préparent des bilans d'azote, des protéines séniques, etc. Hélas, nous n'arrivons tout simplement pas à faire des volumes sanguins. Après m'être débrouillé seul pendant les quatre premiers jours, j'ai maintenant deux infirmiers pour m'aider à soigner les malades et à exécuter les travaux chimiques. Dans une quinzaine de jours, nous retournerons en Angleterre, et j'en saurais alors plus quant à nos résultats. Ici, nous travaillons 14 heures par jour et nous tombons ensuite dans nos lits où nous réfléchissons de plus en plus. Hors du (*illisible*), chaque nuit, nous indiquons au tableau - 11 ou 12 ou 1 corps - et le chariot vient ramasser les corps des prisonniers inconnus et ils rejoignent leurs compagnons, souvent 5.000 dans une seule fosse. Si on a le temps de s'arrêter et si l'on sait parler la langage de ces corps, on constate que ce sont souvent des hommes et des femmes de grand charme et d'esprit dans bien des cas. Parmi ceux qui ont passé par mes mains, il y a eu un jeune homme qui étudiait à l'Université - un docteur -, un dentiste et un curé. Il y a eu des enfants aussi, et des bébés naissaient chaque jour au milieu de tout cela. Une masse de matériel clinique mais personne n'avait le temps de l'examiner sauf les éléments les plus superficiels. Il n'y a pas de scorbut et seulement quelques cas d'anémie grave - du moins parmi les hommes car je soigne surtout des hommes à causes des bilans azote mais ils ne sont pas faciles. De nombreux malades sont incontinents - tous ont une diarrhée présumée alimentaire parce qu'elle disparaît avec des protéines, et les cultures sont

négatives. Des oedèmes sur les pieds seuls sont fréquents, mais (*illisible*)(*d'autres*) représentent le cas général, ayant l'air d'être du type néphrétiques de la pire sorte. Quelques restes de réflexes mais qui ne durent pas - des langues glacées, rouges violacées, presque la règle -, une pigmentation des joues - mais pas de pellagre typique.

Tout autour, la race élue est grasse et rose, bien habillée et polie. Cet endroit n'est pas unique - il y en a d'autres tout aussi épouvantables. La guerre et les tueries sont peut-être compréhensibles - mais on ne pourra, jamais, comprendre cet endroit, sauf comme l'expression du sadisme le plus horrible d'une race d'hommes. Les corps dont nous nous occupons sont affamés mais les esprits sont encore plus désespérés. Quand ils entraient dans ma salle spéciale qui (*illisible*) est équipée d'appareils spéciaux, ils criaient «nicht Krematorium !», s'attendant de toute évidence à être brûlés vifs, leurs visages inondés de pleurs, incapables de s'attendre à de l'amitié ou de la bonté.

Comment peut-on introduire un tube dans l'estomac d'un Russe qui ne parle aucune langue que l'on pratique soi-même et qui n'y voit qu'une nouvelle forme de torture ? On peut bien faire des plans à Londres, mais la réalité est quelque chose de très, très différent, quelque chose qu'aucun être humain normal n'aurait jamais pu imaginer comme pouvant exister dans ce monde.

Pardonnez les crudités de cette lettre, rappelez-vous, ce sont les réalités de notre vie.

Bien à vous,

Janet Vaughan.

(vraisemblablement de la prison de Belsen)

«En attendant une réunion conjointe de la Commission royale de (*illisible*) et de la Commission royale de la population» (sur papier entête de la Chambre des Lords).

Le 27 juin 1945 ¹.

Cher Monsieur Minot,

Voici un compte-rendu supplémentaire de notre visite-éclair sur le continent - certainement l'une des expéditions les plus étranges dans la plus étrange des guerres. Avec un préavis de 24 heures, moi-même et deux chimistes, dont l'un est aussi chimiste médical et l'autre l'assistant de recherche personnel de Harrington, avons été affublés précipitamment d'uniformes à la demande du Ministère de la Guerre et nous avons pris l'avion pour Bruxelles, dans le but d'y tester des hydrolysates sur les prisonniers de guerre rentrés au pays - mais nous en avons rencontré très peu. Ils allaient ailleurs. La Direction des services médicaux nous a donc demandé de partir pour Belsen, bien que nous n'ayons pas été vaccinés contre le typhus, mais le risque valait la peine d'être pris. Nous avons alors passé une journée frénétique dans les magasins militaires pris aux Allemands pour réunir autant d'équipement que nous pouvions : matériel de laboratoire, literie, réchauds à pétrole, etc. J'avais apporté les hydrolysates d'Angleterre. Nous sommes partis dès l'aube le lendemain dans un camion de trois tonnes, sans escorte armée, pour traverser le coeur de l'Allemagne. Nous avons d'abord traversé la Belgique, franchi le Rhin à Wessel, sur un (*illisible*) pont, assis sur notre barda à l'arrière du camion. Tous les convois que nous rencontrions nous faisaient des signes de la main : aucune femme n'était encore allée au loin.

Les villes ne sont qu'amoncellement de ruines, désolation inimaginable. Nous avons couvert 300 kilomètres le premier jour avant de nous installer pour la nuit dans un hôpital militaire, où nous avons dormi dans une grange et où nous nous sommes fait des amis qui se dirigeaient eux aussi vers le front pour y étudier les lésions artérioveineuses et qui, heureusement, étaient armés. Nous avons donc uni nos forces le lendemain et nous nous sommes lancés avec eux à travers la campagne alle-

mande, en empruntant essentiellement les petites routes, car, sur les routes principales, les ponts étaient coupés. Convois interminables avançant lentement le long de petites routes bordées de pommiers en fleurs qui se détachent sur le ciel bleu. Petits villages épargnés par la guerre - jusqu'à ce que nous atteignons la dévastation d'Osnabrück. Partout, ce n'était que vagabonds, esclaves cheminant avec leur baluchon à la main, vêtus de ces terribles habits rayés, au teint cireux des gens à demi morts de faim. Plus nous avançons vers l'Est, plus les routes étaient en mauvais état - défoncées, l'asphalte arrachée par les chenilles des tanks. Nous avons laissé Mollison à Celle, puis nous avons continué seuls à travers les pinèdes jusqu'à ce que nous atteignons la puanteur et les fils de fer barbelés : Belsen. Je vous ai déjà décrit les horreurs de ce camp. Nous y avons travaillé pendant trois semaines, le temps de trouver la réponse que nous étions venus chercher, puis nous avons pris le chemin du retour à l'aide de plusieurs avions - tantôt au milieu de marchandises, tantôt au milieu de blessés. Une fois que vous vous êtes procuré un document précieux appelé «ordre de déplacement», vous pouvez aller partout. Nous avons volé à basse altitude au-dessus de l'Allemagne et des ruines de ce qui était naguère de fières cités : les voies ferrées, les lignes téléphoniques, les villes ont disparus ; plus aucune trace extérieure de civilisation, et, partout, des hordes de personnes déplacées qui errent avec leur baluchon.

Nous avons traversé la Manche en avion par une magnifique soirée d'été - la campagne anglaise semblait incroyablement paisible, l'infirmière de la WAAF s'occupait des blessés avec une gentillesse incroyable. Nous avons atterri sur un aérodrome des Cotswolds. C'était comme revenir au Paradis : gentillesse, joie de vivre et ordre régnaient sur la campagne, et Londres nous est apparue le lendemain comme la plus prospère des villes du monde, alors qu'un mois auparavant, elle me paraissait exsangue et plutôt triste. Passons maintenant aux hydrolysates.

Ils sont inutiles dans les conditions dans lesquelles nous avons dû travailler. Il est impossible d'en administrer suffisamment par voie intraveineuse sans donner trop de fluides ; mais ils ont tellement mauvais goût que personne ne peut en prendre assez par voie orale. Il est impossible d'utiliser des sondes stomacales ou nasales

"Waiting for a joint meeting of the Royal Commission of ----- and the Royal Commission of Population" (on House of Lords note paper)

27 5/45.

Dear Dr. Minot:

You will like to hear more of our whirlwind dash to Europe. Surely one of the strangest expeditions of a strange war. At 24 hours notice I and two chemists, one of them also medical, the other Harrington's personal research assistant, were hurled into uniform at the request of the War Office and flew out to Brussels expecting to test out hydrolysates there on returning prisoners of war - but we found very few. They were going elsewhere. So the D.M.S. asked us to go through to Belsen in spite of the fact that we had had no typhus inoculations, but the risk was worth it. We spent a wild day in captured German military stores collecting what equipment we could - lab. equipment and bedding and primus stoves, etc. The hydrolysates I had brought out from England and set off at crack of dawn next day in a three ton lorry without an armed guard to drive through the heart of Germany. We went up through Belgium and over the Rhine at Wesel, on a ----- bridge sitting on our junk in the back of the lorry, waved at by all the passing convoys because no woman had got so far yet.

The cities are just heaps of rubble, desolation beyond imagination. We did 200 miles the first day and landed up at a general military hospital for the night - where we slept in a barn and fell in with friends who were also going up to the battle to study arteriovenous lesions and were fortunately armed. So we joined forces next day and went on up through the country side, largely by ^{by} road because the bridges on the main road were down. Endless convoys moving slowly along country lanes bounded by apple trees in full bloom against a blue sky. Villages peaceful and untouched by war - till we came to the wreckage of Osnabuch. But everywhere there were wandering people, slave labour on the march with bundles in their hands, wearing the terrible striped pajamas and with the cheese-colored complexions of the semi-starved. As we got further East the roads got worse - full of craters and surfaces stripped off by tanks. We dropped Mollison at a general hospital at Celle and went on alone through the pine woods till we came to the stench and the barbed wire and into Belsen. Of its horrors I have written to you. We worked for three weeks and got our answer and then I hitched home on various odd planes - with freight some of the way - with casualties some of the way. Once one has a mysterious document known as a 'movement order' there is no where one can't go. We flew low over Germany and the heaps of rubble that once were proud cities - the railways are gone, the telephones are gone, the cities are gone - the sinews of civilisation are gone, and everywhere are the wandering herds of displaced persons with their bundles.

It was a most glorious summer evening as we flew across the channel - the English countryside looked unbelievably peaceful - the W.A.A.F. woman orderly looking after the casualties unbelievably kindly. We landed at an airrome in the Cotswolds - it was like getting back to Paradise - kindness and happiness and ordered life in the countryside and London next day looked the most prosperous city in the world - and a month ago I had thought of her as battered and rather sad. And now about hydrolysates.

They are no good under the conditions in which we had to work. You can't give enough intravenously without giving too much fluid - and they are so nasty no one can take enough by mouth. Stomach tubes and nasal tubes are impossible in men who have been tortured and to whom you cannot explain what you are doing - anyhow in the few patients we got to take them by mouth the results were bad. The diarrhoea got worse, they had colicky pains and if

oedematous the oedema often got worse and so did the ascites.

Dried milk and glucose, however, by mouth and in small frequent feeds did well and concentrated serum by intravenous injection. You can give a lot of protein this way with little fluid.

I am off to Holland to try and confirm the clinical picture seen there with that in concentration camps, but I am sure it is quite quite different. There is no dehydration, no typhus, and no prolonged starvation and the people are clean.

I flew part of the way with Colonel Pollard of the U.S. Army who came up to Belsen to see me about hydrolysates. He takes a very different point of view to Sydenstricker as to the correct treatment of starvation. He is insistent on the necessity of early heavy dosage with Vitamin B - certainly B deficiency was the main problem at Belsen. Sydenstricker sticks to calories with vitamins a poor second.

I am quite sure you have to go very slowly with the concentration camp type of patient. How cure - and efficient nursing care is to be provided is the real crux of the problem - and will be in the far East; thousands of patients all with diarrhoea, all requiring constant small feeds and constant bedpans. If you give them milk you must have something to flavour the milk - tea or coffee or vanilla, because these people have very nasty mouths and milk alone palls after 12 hours, especially when there are no facilities for frequent mouth washes. This all sounds very obvious but we learned it by bitter experience. There was no tea or coffee to speak of available in Belsen - none was sent out with the parcels to Holland. It must be packed together with the milk if it is to get to outlandish places.

I can't believe in nice Germans any more. I shall, unless on a job of work never go back to Germany. I am still stunned and bewildered by the mass cruelty. To kill people is, perhaps, understandable - conditions in the concentration camps is not - and it is too widespread and too organized to be the fault of individuals. If you see pictures and films realize that they are nothing to the reality - no story that has been told on the wireless or in the papers touches the horror of it all.

I shall hope to send you in due course my final report to the War Office which will give you figures of nitrogen balances, etc. Our best plasma protein in a famine oedema was 1.8! I can't believe that I go to the quiet of Oxford in two months time.

Greetings to you all -

Janet Vaughan.

sur des hommes qui ont été torturés et à qui vous ne pouvez pas expliquer ce que vous êtes en train de faire. En tout cas, pour les quelques patients que nous avons réussi à persuader de les prendre par voie orale, les résultats ont été mauvais. La diarrhée s'aggravait, ils avaient des coliques douloureuses et, s'ils avaient des oedèmes, ceux-ci empiraient, de même que les ascites.

En revanche, la prise fréquente et en petites quantités de lait en poudre et de glucose par voie orale ainsi que l'injection intraveineuse de sérum concentré donnaient de bons résultats. On peut administrer une grande quantité de protéines de cette manière avec une petite quantité de fluide.

Je pars maintenant en Hollande pour essayer de déterminer si les relevés cliniques qui ont été faits là-bas peuvent être rapprochés de ceux qui ont été effectués dans les camps de concentration, mais je suis presque sûre qu'ils sont très différents. En effet, il n'y a en Hollande ni déshydratation, ni typhus, ni sous-alimentation prolongée et les gens sont propres.

J'ai fait une partie du voyage avec le Colonel Pollard, de l'Armée américaine, qui est venu à Belsen pour me voir au sujet des hydrolysates. Il a un avis tout à fait différent de Sydenstricher quant au traitement correct de la sous-alimentation. Pour lui, il faut absolument administrer dès le départ de fortes doses de vitamine B - il est vrai que la carence en vitamine B était le principal problème à Belsen. Sydenstricher, quant à lui, continue de donner la priorité aux calories, les vitamines venant très loin derrière.

Je suis convaincue qu'il faut procéder très lentement avec un patient rescapé d'un camp de concentration. Le grand problème est de trouver les moyens de guérir et de dispenser des soins efficaces. Ce problème se posera aussi en Extrême-Orient : il faudra faire face à des milliers de patients qui souffrent tous de diarrhée, qui doivent être alimentés constamment par petites doses et dont il faut vider en permanence le bassin hygiénique. Si vous leur donnez du lait, il faut le couper avec quelque chose (du thé, du café ou de la vanille), car la bouche de ces patients est dans un tel état que le lait perd sa saveur au bout de 12 heures, surtout s'ils n'ont aucun moyen de se rincer fréquemment la bouche. Cela peut paraître très évident, mais c'est la dure réalité sur le terrain qui

¹ *Memorial Book - The Gypsies at Auschwitz-Birkenau*, K.G. Sau, München, London, New-York, Paris. Publié par le Dokumentations- und Kulturzentrum Deutscher sinti und Roma à Heidelberg, Allemagne.

nous en a vraiment fait prendre conscience. Il n'y avait pour ainsi dire pas de thé ni de café à Belsen - on n'en a pas mis dans les colis envoyés en Hollande. Il faut les emballer avec le lait si l'ont veut qu'ils arrivent jusqu'aux endroits les plus reculés.

J'ai perdu toute foi dans la bonté des Allemands. Je ne retournerai jamais en Allemagne sauf si l'on m'y envoie pour mon travail. Je suis encore sous le choc de cette cruauté de masse ; je suis encore toute abasourdie. Tuer des gens est - peut-être - compréhensible, mais on ne peut pas en dire autant des conditions de vie dans les camps de concentration : elles sont trop généralisées et trop bien organisées pour être imputables à des individus isolés. Si vous voyez des photos et des films, sachez bien qu'ils sont encore très loin de la réalité : aucune des histoires racontées à la radio ou dans les journaux ne peut traduire toute cette horreur.

J'espère pouvoir vous envoyer en temps voulu mon rapport définitif au Ministère de la Guerre, qui vous donnera des chiffres sur les taux d'azote, etc. Notre meilleur taux de protéines plasmatiques pour un oedème dû à la sous-alimentation était de 1,8. J'ai peine à croire que je retrouverai la tranquillité d'Oxford dans deux mois.

Mon bon souvenir à tous.

Janet Vaughan.

Des Tziganes parlent...

Monsieur Romani ROSE, Président du Dokumentations- und Kulturzentrum Deutscher Sinti- und Roma, a gracieusement déposé à la bibliothèque de la Fondation Auschwitz une publication remarquable réalisée à l'occasion de la commémoration du 50ème anniversaire du «Auschwitz Erlasses», le 16 décembre 1992, et intitulée : Memorial Book - The Gypsies at Auschwitz-Birkenau¹.

Auschwitz-Birkenau signifie pour les Tziganes comme pour les Juifs le symbole d'une tentative d'anéantissement de ces deux peuples en Europe et représente le génocide qui a coûté la vie à plusieurs centaines de milliers des leurs.

Ce Memorial Book a pour but de répertorier le nom des Tziganes qui ont été déportés de 15 pays d'Europe : de Belgique, du Deutsche Reich, d'Autriche, de France, de Pologne, de Croatie, des Pays-Bas, de Lituanie, de Norvège, d'Espagne, de Hongrie, de Russie, de Yougoslavie, de Slovaquie et de Tchéquie. Seule une petite minorité d'entre eux a survécu aux atrocités des camps de concentration et d'extermination.

20.943 noms de Tziganes ont été enregistrés par la S.S. pour ensuite être exterminés. Les originaux des registres ont été cachés par des prisonniers polonais au mois de juillet 1944 avant la liquidation du «camp des Tziganes».

J'ai choisi de vous présenter une sélection de témoignages extraits du Memorial-Book - The Gypsies at Auschwitz-Birkenau. Ceux-ci ont été traduits de l'allemand ou de l'anglais grâce à la collaboration des traducteurs des Communautés Européennes. J'ai été profondément impressionné en lisant ces expériences qui relatent le sort et la souffrance d'un peuple - une souffrance qui n'a pratiquement

pas été reconnue par les législations sur les réparations qui ont été ratifiées en R.F.A., en R.D.A. et en Autriche.

Ce n'est qu'en 1982 que le Chancelier de la R.F.A., Helmut Schmidt, a reconnu officiellement le sort des Tziganes pendant la période nazie. Aujourd'hui encore, un nombre croissant d'actes d'extrême violence racistes à l'encontre des Tziganes subsistent partout en Europe mais surtout à l'Est où ils sont quelquefois victimes de persécutions semi-officielles. La plupart des pays occidentaux les refusent en tant que réfugiés politiques. L'Allemagne - autrefois un des pays les plus libéraux d'Europe - a même modifié son droit d'asile afin de mettre un frein à l'afflux des réfugiés provenant des pays de l'Est - parmi lesquels beaucoup de Tziganes de Roumanie.

Cet ouvrage est un rappel mais aussi un avertissement aux peuples d'Europe afin qu'ils reconnaissent les Tziganes et luttent contre le racisme et l'intolérance dont ils sont victimes.

Hans-Christian JASCH
Collaborateur
Aktion Sünhezeichen Friedensdienst/
Fondation Auschwitz

Extraits des témoignages.

Helmut CLEMENS (p. 1495-1496)

(...) La Gestapo nous arrêta, mes parents, ma soeur Anni, mon frère Willi Karl et moi le 12 mars 1943 à 4 heures du matin à la maison. Nous fûmes en route deux jours et deux nuits, puis le train est arrivé à Birkenau, tôt le matin (...). Nous regardions par les ouvertures en haut des wagons à bestiaux derrière les barbelés ; nous voyions passer les camions, plein de cadavres ; je voyais les projecteurs, les têtes de mort sur les képis des S.S. Tout à coup, on a ouvert les portes et nous dûmes sortir (...). Toute notre famille fut dirigée vers le bloc 28. Nous avions avec nous les deux petits enfants de ma soeur Louise ; son mari n'était pas un Sinti et elle était à Auschwitz depuis un an déjà - depuis avril 1942, je crois (...).

Dans le bloc-infirmerie du camp, je fus sélectionné comme «garçon de courses» par le Dr. Mengele, le médecin du

camp. A ce titre, je reçus un brassard et devins une espèce de contrôleur dans l'infirmerie. Il était interdit aux détenus d'entrer dans l'infirmerie et d'autre part, les malades et ceux qui travaillaient dans l'infirmerie ne pouvaient pas la quitter. Je devais entre autre, veiller à faire respecter cette interdiction. (...)

Le soir, je devais sortir les cadavres de la petite baraque où ils étaient entassés, noter un à un le numéro tatoué sur leur bras ; ensuite je devais porter certains cadavres chez le Docteur Mengele, qui pratiquait une espèce d'autopsie. Partout sur les rayons, il y avait des bocaux qui contenaient des organes, des coeurs, des cerveaux, des yeux et d'autres morceaux humains.

J'étais aussi près de Mengele quand il sélectionnait les jumeaux pour ses expériences, je devais alors les lui amener ; il leur donnait un numéro spécial. Je ne pouvais pas assister à ses expériences, il me renvoyait chaque fois. Mais un jour, j'ai vu par hasard qu'il introduisait un liquide dans les yeux d'un enfant et les yeux devinrent énormes. Quelques jours plus tard, j'ai retrouvé les mêmes enfants parmi les cadavres de la baraque. Tous les 2-3 jours, le Dr. Mengele se livrait à de telles expériences.

(...) Comme je vous l'ai déjà dit, nous sommes arrivés à Auschwitz en mars 1943 avec les deux enfants de ma soeur. Peu avant la liquidation du camp des Tziganes, alors qu'on avait déjà gazé tous les Sinti de Birkenau, ma mère fut emmenée ; je ne l'ai plus jamais revue. Ma soeur avait ses deux enfants auprès d'elle. Auparavant déjà, elle avait supplié Mengele de fusiller ses enfants au cas où nous serions envoyés à la chambre à gaz. A ce moment-là, je n'étais déjà plus à Auschwitz. On m'a raconté beaucoup plus tard, après la guerre, que les deux enfants devaient aussi être gazés. Ils se sont cachés mais un S.S. les a découverts et jetés dans un camion. Voyant cela, ma soeur s'est déchaussée et a battu le S.S. avec son soulier. Mengele a tué ma soeur d'un coup de revolver. Voilà ce qu'on m'a raconté. (...)

Franz WIRBEL (p. 1539-1540)

Je suis né en 1922 à Krause (Friedland, Prusse Occidentale). Je suis le 9ème enfant de Otto et Klara Wirbel. En 1942, notre famille se composait d'environ 39 personnes.

Je suis entré à l'école d'Elbin (Prusse Occidentale) en 1928. Je ne peux pas dire que les petits Sinti étaient à cette époque victimes de discrimination. Mon père était musicien et fabriquait des instruments de musique et, vu les circonstances, nous vivions bien. Jusqu'en 1933-1934.

En 1918, mes parents ont habité pendant trois ans à Dantzig où mon père enseigna la lutherie à un certain Monsieur Neumann. Celui-ci fut mon professeur en 1936-1937 à Allenstein (Prusse Orientale). De mon père, j'avais hérité d'un certain talent. Sur ordre du parti, je dus interrompre ma formation après 14 mois et comme je n'avais pas fait d'apprentissage, je fus envoyé dans une usine de machines. Tous les Sinti devaient travailler.

En juin 1938, mes deux frères aînés furent arrêtés. La vague d'arrestations des Sinti s'étendit de la Prusse Orientale à la Prusse Occidentale, en Poméranie, dans le Mecklembourg, le Brandebourg et jusqu'à Berlin. Les Sinti arrêtés dans le sud de l'Allemagne furent dirigés sur Dachau ; les autres, vers le camp de concentration de Sachsenhausen/Oranienburg. Mon frère aîné fut relâché de Sachsenhausen après trois mois ; pas l'autre parce qu'il avait encouru deux sanctions, l'une pour avoir bu de l'eau, l'autre pour avoir fumé pendant les heures de travail. C'est ainsi qu'il est resté sept ans en camp de concentration. En 1940, il fut transféré à Mauthausen (Autriche) avec environ 30 autres Sinti et plus ou moins 170 non-Tziganes. Ce sont eux qui ont construit le fameux camp de concentration. Mon frère avait un fils de 21 ans qui fut enrôlé dans la Wehrmacht et cantonné en Russie. En 1938-39, on interdit aux enfants Sinti de fréquenter les écoles allemandes et on nous oblige à descendre du trottoir devant les soldats S.S.

En 1939-1940, on décréta que les Sinti ne pouvaient plus sortir des limites de la ville ou de la commune. Quiconque contrevenait à ce décret, ne fut-ce que d'un kilomètre, était automatiquement arrêté et envoyé au camp de concentration le plus proche. Beaucoup de Sinti, principalement les femmes dont le mari était déjà dans un camp, étaient forcées de faire du colportage pour subvenir à leurs besoins. La plupart furent attrapées par la police ou la Gestapo et envoyées dans le camp de concentration de Ravensbrück, près de Schwerin.

Mon père mourut en janvier 1941 ; cela lui épargna beaucoup d'épreuves. En janvier 1942, par un froid de moins 20°, la Gestapo nous tira du lit tôt le matin. A cette époque, il y

avait neuf à dix familles de Sinti à Allenstein. On les fourra dans huit wagons à bestiaux et le train partit en direction de la Pologne. Nous arrivâmes vers trois heures de l'après-midi à Bialystok ; on ouvrit les portes des wagons ; avec force, cris et coups, on nous poussa hors des wagons ; certains n'eurent même pas le temps d'emporter leurs affaires. Les hommes du service de la sûreté intérieure de l'Etat s'emparèrent des objets de valeur puis rendirent les baluchons. Pendant tout ce temps, nous attendîmes debout avec de la neige jusqu'aux genoux. Les bâtiments que nous découvrîmes après une demi-heure de marche, ne correspondirent vraiment pas aux fermes de travail dont nous eut parlé la Gestapo sur le quai de marchandises à Allenstein. Ce fut l'une des plus grandes maisons d'arrêt de Pologne. A coups de trique et de pieds, on sépara les hommes des femmes et on les parqua à quatre ou cinq dans des cellules prévues pour un ou deux hommes. Chaque jour, de nouveaux transports de Sinti arrivaient jusqu'à ce que la prison fut pleine à craquer. Chaque jour, ils fusillaient des Polonais et des Juifs dans la petite cour. Après environ huit mois, une grande moitié des 3.000 Sinti étaient morts de faim. Les survivants furent transférés dans le très pauvre ghetto de Brest-Lytowsk. Le 16 avril 1944, les Sinti de Brest-Lytowsk furent envoyés dans le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. (...)

(...) En mars, ma mère et moi fûmes à nouveau arrêtés ; on sépara les hommes des femmes et on nous envoya à la prison de Schneidemühl (Prusse Occidentale). De là, on m'envoya à Elbing et ensuite au camp de concentration de Stutthof, près de Dantzig. J'ignorais que l'ensemble des Sinti du «Grand Reich» avaient été expédiés dans le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. Je ne savais pas non plus que ma mère y avait été transférée en octobre 1943. En janvier 1944, je suis arrivé dans le «camp des Tziganes». J'y ai retrouvé ma mère, mon beau-frère avec ses neuf enfants ; ma soeur était morte en septembre 1943. Les derniers jours de juillet, avant la liquidation du «camp des Tziganes» d'Auschwitz-Birkenau, on sélectionna les détenus qui étaient aptes au travail et les anciens membres de la Wehrmacht. Ceux-ci purent emmener femmes et enfants. Moi, je faisais partie des aptes au travail. Le 2 août 1944, on entassa 1.400 personnes - hommes, femmes et enfants - dans un train composé de wagons à bestiaux rangé sur une rampe de Birkenau. Les S.S. s'arrangèrent pour que les 2.897 détenus restés au «camp des Tziganes» puissent voir que nous étions encore en vie. En effet, ils leur avaient

dit : «Vous voyez, vos parents partent pour Hindenburg et là, il vont construire pour vous un nouveau camp avec de meilleures baraques et des installations sanitaires». Trois heures plus tard, à sept heures, les détenus du camp furent chargés, baraque par baraque, dans des camions. Malgré leur violente résistance, ils furent chassés vers les chambres à gaz à coups de lance-flammes. Le «camp des Tziganes» fut ainsi liquidé en quelques heures.

Le train avec lequel nous avons quitté Auschwitz-Birkenau fut réparti de la façon suivante : femmes et enfants vers Ravensbrück, les hommes aptes au travail vers Buchenwald et les membres de la Wehrmacht vers Sachsenhausen.

Des 39 personnes de ma famille, seuls ont survécu quelques enfants de ma soeur assassinée en septembre 1943 et moi-même. Mon autre soeur, mes deux belles-soeurs ainsi que leurs enfants et ma mère ont trouvé la mort dans les chambres à gaz de Birkenau.

Julius ODOSI (p. 1508)

(...) En 1944, les Tziganes, hommes et femmes, à la peau particulièrement sombre furent sélectionnés à Birkenau et envoyés à Bergen-Belsen (on m'a rapporté qu'il en alla de même à Lackenbach - Burgenland). Ils voulaient tester sur eux combien de temps un homme pouvait survivre sans boire ni manger. A la fin de la même année, d'autres convois furent organisés. Ils se composaient d'hommes jeunes, aptes au service militaire, et de jeunes volontaires des deux sexes qui acceptaient de se prêter à des expériences de stérilisation dans l'espoir d'être ensuite libérés. On leur promit qu'ils le seraient mais en réalité ce fut tout différent. Huit jours après l'opération pratiquée sans anesthésie, Ils furent remis au travail. Beaucoup périrent...

Je faisais partie de ce qu'ils appelaient «le groupe expérimental» et le 12 avril 1945, je fus envoyé au front près de Cottbus. Ceux qui ne tombaient pas au combat étaient tués dans le dos par les S.S. Sur les 4.000 hommes, il n'y eut que 700 survivants. Nous fûmes heureux quand les Russes nous firent prisonniers. Plus tard, j'appris qu'aucun des 4.000 Tziganes détenus à Birkenau n'avait survécu. Ils furent tous gazés.

Josef REINHARD (p. 1525)

Ma mère refusa d'accepter l'argent des réparations. Elle a dit : «mon mari est mort, mes enfants sont partis. Rien ne peut réparer cela». (...)

Ma famille n'est arrivée à Auschwitz qu'en 1944. Auparavant, je devais encore être stérilisé. C'était un vendredi ; nous fûmes convoqués au bureau de police auprès du Lieutenant Regelin. Celui-ci dit à mon père : «Monsieur Reinhard, ou bien vous signez ici que vous présenterez votre fils mardi à la stérilisation ou alors vous serez envoyé dans un camp de concentration».

Comme je n'avais que 16 ans, mon père dut encore signer comme quoi je subissais la stérilisation de mon plein gré. Mais j'échappai à la stérilisation parce que nous fûmes tous envoyés à Auschwitz, aussi «de notre plein gré» ! D'après les documents de police, aucun Tzigane n'a été contraint de partir pour Auschwitz. Je me souviens encore très bien que le Lt Regelin nous a dit : «Choisissez-vous d'aller à Auschwitz ou à Lackenbach ?» Choisir ? Mon oncle était à Lackenbach et mon frère qui était soldat était à Auschwitz. C'est pour cette raison que mon père a dit : «A Auschwitz près de mon fils. Peut-être vit-il encore ?» Ce fut sa condamnation à mort. En effet, Lackenbach n'était pas un camp d'extermination comme Auschwitz. Il ne pouvait évidemment pas le savoir. Mon père mourut à Auschwitz quinze jours plus tard. (...)

(...) Auschwitz, c'est indescriptible ! (...) C'est inconcevable tout ce qu'un homme peut endurer. Il y en avait dont la peau ne recouvrait plus que le squelette ; sous leur peau transparente, on voyait leurs os, tous leurs tendons, rien d'autre... (...)

(...) Souvent tout cela me paraît être un film, des images dans le brouillard. Cela me semble incroyable que moi j'étais là. Ce n'est que maintenant, depuis que je suis allé à Auschwitz en 1992, que j'ai tout à coup vu des choses que j'avais refoulées pendant des dizaines d'années. Je préfère tout oublier. Mais j'ai encore toujours sur le bras le numéro qu'on y a tatoué ; il ne partira jamais celui-là, il me rappellera tout jusqu'au bout.

(...) J'entendis des cris terribles. Ceci me poussa à ouvrir la porte et à regarder ; je savais pourtant que si on me surprenait, c'était la mort. Ce que je vis était si terrifiant que je m'évanouis. On jetait des gens vivants dans les flammes ! Depuis, je fais des crises d'épilepsie. C'est Erich, le Blockführer, qui m'a trouvée par terre. Il me croyait endormie. Je savais que c'était un brave homme et je lui ai raconté tout ce que j'avais vu. Il ne m'a pas crue. Lorsqu'il a pu vérifier à son tour, il était certain que nous étions tous destinés à mourir. Seul celui qui arriverait à fuir, avait peut-être une chance d'échapper à la mort.

Voici encore un autre souvenir : nous avions déjà entendu dire qu'un médecin civil était arrivé pour faire des expériences sur les femmes. Comme j'étais jeune, je fus désignée. Nous étions une quinzaine de jeunes filles, debouts, à attendre dans la baraque. Je vis des femmes sortir qui souffraient et qui saignaient. Nous fûmes prises d'une telle frayeur que nous nous précipitâmes toutes hors de la baraque ; rien n'aurait pu nous retenir. On nous punit : pendant six semaines, nous dûmes rester chaque jour pendant une heure dans l'eau froide. Au fond, c'était une eau huileuse et une douche froide nous arrosait le haut du corps. Un de mes pieds fut gelé. A deux reprises, il a gercé et actuellement j'en souffre encore beaucoup. (...)

Elisabeth GUTTENBERGER (p. 1501-1502)

(...) Les enfants moururent les premiers. Ils pleuraient jour et nuit pour avoir du pain. Ils sont morts de faim très rapidement, la plupart quelques jours après leur naissance. La seule préoccupation des S.S. était qu'ils soient réglementairement tatoués. Il n'y avait rien pour eux : ni soins, ni lait, ni eau chaude, certainement pas de poudre ni de langes. Dès l'âge de dix ans, les plus grands devaient traîner des pierres destinées aux chemins du camp. Affamés comme il l'étaient, ils en mourait chaque jour. (...)

(...) Les Sinti se sont aussi révoltés lors de la «liquidation du camp tzigane» ; une vraie tragédie. Ils ont bricolé des couteaux avec du fer blanc. Ils se sont battus jusqu'au bout avec ces couteaux et des bâtons. Je connais un témoin, une Polonaise, Zita, qui travaillait en face de chez nous. Elle a vu l'extermination du «camp tzigane». Plus tard, elle m'a raconté en pleurant comment les Sinti se sont battus et défendus désespérément parce qu'ils savaient qu'ils seraient gazés. Cette résistance fut écrasée à la mitrailleuse. (...)

Ma première robe

Cette lettre est sans doute la plus émouvante que nous ayons reçue. Nous la publions in extenso.

27 avril 1945. Le canon, toute la nuit, avait tonné et ce n'est qu'au petit matin que les troupes américaines avaient libéré notre camp de concentration très proche du village de Türkheim, en Bavière. Nulle explosion de joie, bien sûr, en pays ennemi, mais, pour nous, la certitude enfin d'en être sorties vivantes. Quatorze ans à peine et déjà, pour moi, la connaissance de toute la cruauté humaine — inhumaine, si l'on peut dire — qui s'était abattue sur nous.

Un peu perdue, il est vrai — que faire d'une toute nouvelle liberté ? — je déambulais dans Türkheim, à la recherche d'une présence amie, quand un G.I. (N.d.I.R. : soldat américain) de taille énorme m'interpella. Ne connaissant pas l'anglais, je lui montrai mon avant-bras sur lequel, très clairement, il aperçut, tatoué, mon numéro matricule concentrationnaire. Alors, très simplement, sans commentaire, il

me prit la main et nous pénétrâmes sur la place du village, dans une boutique de vêtements, ma foi, encore très bien fournie.

Devant une glace, le G.I. me passa l'un ou l'autre vêtement, l'un trop long, l'autre trop laid. J'étais émue et reconnaissante de voir cet homme prêt à repartir au combat — car la guerre n'était pas encore terminée — se soucier de vêtir décemment une petite concentrationnaire en haillons. Nous sortîmes sans payer, il faut le dire, sous le regard froid et hostile des commerçants, moi, nantie d'une robe enfin décente, le soldat, très content de lui apparemment. Sur un « bye, bye » retentissant et sans plus, il me quitta et disparut au loin.

Son visage, je ne m'en souviens plus, mais aujourd'hui encore, je garde le souvenir de ce soldat simple et humain, qui sut me redonner l'aspect d'une fillette libre. S'il vit encore — et je l'espère de tout cœur — j'aimerais qu'il sache que je pense souvent à lui, et ce serait merveilleux s'il pouvait se reconnaître dans ce récit.

(Communiqué par ^{me} Marie Lipstadt-Pinhas, ~~de~~ Dillbeck.)

Un témoignage émouvant.

⁽¹⁾ La consultation des fonds est soumise à certaines conditions selon la teneur des archives, des matériaux et des documents. Elle concerne les étudiants et les chercheurs (séminaires, mémoires, recherches, etc.)

En 1969, à l'occasion du 25ème anniversaire de la Libération des camps, notre amie, Marie Lipstadt-Pinhas, déportée à Auschwitz, avait adressé au Journal La Libre Belgique, à titre de témoignage, l'émouvante lettre dont nous publions ci-avant le fac-similé. La Libre Belgique la publia dans son édition du 10 septembre 1969. Marie avait à peine quatorze ans au moment de sa libération. On aurait tort de ne voir dans ce bref témoignage qu'une émouvante anecdote. Par delà l'épisode décrit, il reflète avec sensibilité et concision qui forcent l'admiration, le contexte de la libération et la détresse des survivants devant la liberté retrouvée.

Marie Lipstadt-Pinhas est actuellement membre du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz et milite activement pour la transmission de la mémoire d'Auschwitz.

Yannis Thanassekos.

⁽²⁾ La Fondation Auschwitz met à la disposition des intéressés un magnétoscope pour consulter ces enregistrements audiovisuels.

INFORMATIONS

FONDS D'ARCHIVES

**Archives, matériaux et documentation
de la Fondation Auschwitz
(Centre d'études et de documentation)
qui peuvent être mis à la disposition de la recherche
scientifique ⁽¹⁾**

1. FONDS BIBLIOTHECAIRE contenant plus de 4.600 volumes, indexés de façon thématique, se rapportant principalement au IIIème Reich (histoire, économie, société, politique, idéologie, propagande) et aux crimes et génocides nazis (programmes d'euthanasie, camps de travail, camps de concentration, camps d'extermination, libération etc.). Ce fonds comporte également une large collection de périodiques (plus de 4000 exemplaires) ainsi qu'une section «Presse» (depuis 1985 : ± 1500 coupures de presse inventoriées, répertoriées, classées et indexées de façon thématique) et divers dossiers sur le négationisme, l'extrême droite etc.

2. FONDS D'ARCHIVES MANUSCRITES comprenant :

- a) **Fonds d'archives de l'Amicale** des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie composé de 15 dossiers contenant ± 2.000 pièces. Fonds inventorié, répertorié, classé et indexé.
- b) **Fonds d'archives personnelles** («papiers») relatif à des persécutés et des déportés. Fonds répertorié et

classé, en cours d'inventoriage. Il comporte à ce jour 13 dossiers contenant ± 2.000 pièces.

c) Fonds d'archives du Comité International d'Auschwitz (C.I.A.) composé de 16 dossiers contenant ± 3.000 pièces, 11 cartons (plus de 2.000 pièces d'archives et publications). Fonds non encore traité.

d) Fonds d'archives de la Fondation Auschwitz comportant des pièces et des documents à partir de 1980. A ce jour, il est composé de 6 cartons (± 1000 pièces) et de 3 dossiers (± 3000 pièces). Fonds non encore traité.

3. FONDS D'ARCHIVES D'HISTOIRE ORALE comportant :

a) Des enregistrements audiovisuels de récits de vie de survivants des camps de concentration et d'extermination nazis (toutes catégories de déportés confondues). Ces enregistrements sont réalisés par la Fondation Auschwitz, en collaboration avec le Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies de l'Université de Yale, au Centre Audiovisuel de l'Université Libre de Bruxelles.

A ce jour, nous disposons de 120 interviews d'une durée moyenne de 4 heures 35 minutes et d'une durée totale de ± 530 heures. ⁽²⁾

Fonds inventorié, répertorié et classé, en cours d'indexation.

b) des enregistrements audio de témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis, ainsi que d'émissions radiophoniques se rapportant aux crimes et génocides nazis.

Actuellement, nous disposons de 64 enregistrements d'une durée totale de ± 150 heures.

4. FONDS D'ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES

Composé de 16 cartons comprenant plus de 3.000 épreuves se rapportant au IIIème Reich, aux crimes et génocides nazis ainsi qu'aux activités de la Fondation Auschwitz. Fonds partiellement inventorié, répertorié et classé.

SERVICES PEDAGOGIQUES

Comme chaque année, la Fondation Auschwitz propose ses multiples services aux établissements scolaires de l'Enseignement Secondaire. Nous vous proposons ci-après les différents services pédagogiques mis à la disposition du public.

Encadrement

La Fondation Auschwitz met à la disposition des établissements scolaires et des enseignants sa documentation ainsi que les compétences de ses collaborateurs scientifiques et administratifs pour la préparation et l'encadrement des différents projets proposés par les établissements scolaires. En outre, elle met tout en oeuvre pour que des survivants des camps de concentration et d'extermination puissent apporter leur témoignage vivant dans les classes qui le souhaitent. Il s'agit là d'un service pédagogique inestimable par l'émotion et la véracité qui se dégagent de ces témoignages.

Dossier pédagogique

La Fondation Auschwitz a publié en collaboration avec l'Organisation des Études du Ministère de l'Éducation et de la Recherche scientifique de la Communauté Française de Belgique, un important dossier pédagogique intitulé *Auschwitz et le Troisième Reich*. Il s'agit d'un instrument pédagogique indispensable aussi bien pour les enseignants d'histoire que de morale. Il comporte une très riche documentation, une chronologie et des indications bibliographiques. Cet ouvrage peut être obtenu au prix de 250 BEF (+ 80 BEF de frais d'expédition) au secrétariat de la Fondation Auschwitz.

Conférences pédagogiques

La Fondation Auschwitz organise à la demande des préfets, directeurs et enseignants des établissements scolaires ou centres culturels des conférences animées par des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis ainsi que par les collaborateurs scientifiques de la Fondation. Différents thèmes peuvent être abordés tels que : le fascisme, la déportation, les génocides nazis, le racisme, l'antisémitisme, etc. Ces conférences peuvent être suivies d'un débat avec les élèves et les enseignants.

Depuis janvier 1996, nos conférenciers se sont rendus entre autre à : l'Ecole St Vincent de Paul à Bruxelles, l'Institut

Marie Immaculée à Anderlecht, l'Institut St Etienne à Court-St-Etienne, l'Institut St Julien à Auderghem, l'Institut St Thérèse d'Avilla à Chenée, au Centre Culturel de Quevaucamps, à l'Ecole Primaire de Bouge (Namur), au Cercle Royal critique et littéraire de Gand, au Centre Culturel de Bouillon, au N.D.S.E à Bastogne, au Foyer Communautaire de Houmont (SDF), à l'Ecole Laroche à Marloie, à l'Institut St Marie à Seraing, à l'Ecole Scandinave de Waterloo, au Petit Séminaire de Floreffe, aux Assises provinciales Jeunesse et Anciens Combattants du Brabant Wallon, à la Haute Ecole Robert Schuman à Virton, etc.

Monsieur David Lachman, rescapé d'Auschwitz, a également eu l'occasion d'accompagner en septembre 1996 un groupe de 90 élèves de l'Institut d'Enseignement Supérieur Pédagogique de Mons lors de leur déplacement en Pologne et les a guidés lors de la visite des camps d'Auschwitz-Birkenau.

Exposition

Notre exposition *L'univers concentrationnaire et la politique nazie d'extermination dans leur contexte historique 1914-1945* est à la disposition des établissements scolaires ou Centres culturels qui en font la demande. Elle comporte plus de 250 documents et légendes relatant toute l'évolution historique qui a conduit à Auschwitz depuis le premier conflit mondial : la République de Weimar et ses crises, la grande Dépression, la montée des fascismes en Europe, les multiples causes et les processus complexes qui ont conduit à l'une des plus grandes catastrophes de l'histoire, la Deuxième Guerre mondiale, l'univers concentrationnaire et les génocides nazis. Il a été possible de la visiter, entre autres, durant l'année 1996, dans les établissements scolaires et centres culturels suivants : Centre Culturel «Le Sablon» à Morlanwelz, St Damiaaninstituut à Aarschot, St Josefcollege à Izegem, I.N.D.S.E. de Bastogne, Centre Culturel de Momignies, Front Antifasciste de Liège.

Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau

La Fondation Auschwitz organise annuellement un voyage d'étude prioritairement destiné aux enseignants d'histoire, de religion, de morale et de sciences humaines qui bénéficieront à ce titre d'une réduction de 50 % sur le prix global du voyage (tous frais compris). Il comporte, outre la visite détaillée du camp d'Auschwitz-Birkenau, l'organisation sur place de séminaires encadrés et animés par des survivants

des camps de concentration et d'extermination. Notre voyage d'étude aura lieu cette année du 2 au 7 avril 1997. Nous invitons d'emblée les enseignants intéressés à prendre contact avec notre secrétariat afin de s'inscrire comme participant.

Organisation de Journées pédagogiques

La Fondation Auschwitz collabore avec l'Inspection de l'enseignement à l'organisation de journées pédagogiques concernant l'enseignement des crimes et génocides nazis. Les professeurs intéressés peuvent contacter leurs inspecteurs ainsi que notre secrétariat afin de prévoir de telles rencontres qui, par le passé, ont déjà remporté un vif succès.

Visite à Breendonk

Les rescapés se tiennent également à la disposition des enseignants et des élèves qui souhaitent visiter le Fort de Breendonk, un lieu et un musée exceptionnels en Belgique sur les crimes nazis et la résistance. Il est néanmoins souhaitable au préalable de prendre rendez-vous avec le Fort en composant le numéro suivant : 03/886.62.09.

Concours de dissertation annuel

Notre Concours de dissertation est destiné aux deux classes terminales de l'enseignement secondaire supérieur. Il se présente sous la forme d'un texte à commenter par les concourants. Un prix par Province a jusqu'à présent été attribué ainsi qu'un prix additionnel décerné conjointement avec l'Assemblée de la Commission Communautaire Française pour la Région de Bruxelles-Capitale. Le Concours de l'année 1996-1997 se verra toutefois enrichi d'un Prix additionnel pour les Provinces de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg. Ces Prix seront offerts conjointement avec les Députations Permanentes des Provinces mentionnées.

Rappelons que chaque prix consiste en un diplôme délivré par le jury, une somme de 5.000,- BEF et une invitation à participer gratuitement au voyage d'étude que nous organisons annuellement à Auschwitz-Birkenau (voir supra). A partir de l'année 1996-1997, notre Prix conjoint avec la Commission Communautaire Française sera attribué à un(e) élève de 5ème année du secondaire. Le Prix en espèce, en plus du diplôme et de l'invitation au voyage d'étude à Auschwitz, sera de 10.000 BEF. Les établissements scolaires

qui désirent participer à ce Concours sont priés de contacter notre secrétariat.

Règlement général du concours

Enseignement Secondaire Supérieur - Classes de 5ème et 6ème années.

ART. 1. - La Fondation Auschwitz, Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Univers concentrationnaire, institue un Concours annuel en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis.

ART. 2. - L'épreuve consiste en une dissertation sur un thème à déterminer chaque année. La durée de l'épreuve est au total de 2h00. Aucune précision ou explication quelconque ne peut être apportée lors de l'épreuve.

ART. 3. - Les prix sont attribués chaque année dans le courant du mois de juin lors de la remise des palmarès de fin d'année, pour récompenser les meilleurs travaux.

ART. 4. - Deux prix sont attribués à la Région de Bruxelles Capitale. L'un, offert par la Fondation Auschwitz et couvrant également le Brabant-wallon est d'un montant de 5.000 FB, l'autre, offert par l'Assemblée de la Commission Communautaire Française à un(e) élève de 5ème année, est d'un montant de 10.000 FB. Deux Prix sont également attribués pour les Provinces de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg conjointement avec les Députations permanentes des Provinces précitées. En outre, les lauréats participeront gratuitement au voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau organisé par la Fondation Auschwitz. Ce voyage, d'une valeur approximative de 30.000 FB est d'une durée de 5 jours et a lieu au cours de la période des vacances scolaires de Pâques. La Fondation Auschwitz se réserve le droit de publier les travaux primés.

ART. 5. - Les travaux doivent être adressés au Président de la Fondation Auschwitz, Monsieur Paul HALTER, rue des Tanneurs 65 à 1000 Bruxelles, à la date prévue dans les modalités d'application du présent règlement.

ART. 6. - Les travaux seront examinés par un Jury constitué à cet effet et comprenant des membres du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz, des ensei-

gnants et toute autre personne que ce Jury estimerait utile de s'adjoindre. Chaque membre du Jury présente un rapport sur les épreuves qu'il est appelé à examiner. Après avoir pris connaissance de l'ensemble des rapports, le Jury se prononce sur l'attribution des prix. La décision du Jury est sans appel.

ART. 7. - Tous les cas non prévus par le présent règlement relèvent de la compétence du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz.

Bibliothèque spécialisée

Les enseignants, chercheurs, étudiants et toutes autres personnes intéressées peuvent avoir recours à notre bibliothèque qui comprend plus de 4000 ouvrages couvrant l'ensemble des problématiques liées à l'entre-deux-guerres, au IIIème Reich, à la déportation, à l'antisémitisme, aux crimes et génocides nazis, etc.

Photothèque spécialisée

La photothèque de la Fondation Auschwitz comprend près de 3.000 photographies originales dont un millier relevant des camps de concentration et d'extermination nazis.

Prix Fondation Auschwitz

La Fondation a institué un Prix Fondation Auschwitz afin de récompenser un travail inédit et original constituant une importante contribution à l'analyse politique, économique, sociale et historique de l'univers concentrationnaire nazi et des processus qui l'ont engendré. Le Prix est d'un montant de 50.000 francs belges. En 1996, le Prix fut exceptionnellement attribué à deux candidats, Madame Maud Strosberg (Psychologue - Études à l'U.L.B.) pour son Mémoire de licence intitulé *Le poids du secret. Parents rescapés des camps de concentration nazis. Le vécu des enfants* et à Monsieur Dirk Luyten (Historien - Post-doctorat, chercheur scientifique NFWO - V.U.B.) pour son manuscrit intitulé *De vervolging van de economische collaboratie na de Tweede Wereldoorlog in België.*

Voici ci-après le règlement général du concours ainsi que des suggestions de thèmes sur des questions qui relèvent de différentes disciplines.

Règlement général du concours

ART. 1. - *La Fondation Auschwitz, Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Univers concentrationnaire, institue un **Prix Fondation Auschwitz** en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis.*

ART. 2. - *Le Prix Fondation Auschwitz peut être attribué chaque année dans le courant du mois de mars pour récompenser un travail inédit et original qui constitue une importante contribution à l'analyse politique, économique, sociale et historique de l'univers concentrationnaire et des processus qui l'ont engendré.*

ART. 3. - *Le Prix Fondation Auschwitz est d'un montant de 50.000 francs belges. Il ne peut être divisé et ne sera pas augmenté s'il n'a pas été attribué pendant une ou plusieurs années. La Fondation Auschwitz se réserve le droit de publier le travail primé.*

ART. 4. - *Le Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz se réserve la faculté, sur proposition du jury, d'allouer au lauréat un subside supplémentaire pour la poursuite de ses recherches.*

ART. 5. - *Trois exemplaires des travaux doivent être adressés au Président de la Fondation Auschwitz, Paul Halter, rue des Tanneurs, 65 à 1000 Bruxelles, au plus tard le 31 décembre de chaque année. Les exemplaires des travaux non retenus seront renvoyés aux auteurs.*

ART. 6. - *Les travaux seront examinés par un jury constitué à cet effet et comprenant des membres du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz ainsi que toute autre personne que ce jury estimerait utile de s'adjoindre. Chaque membre du Jury présente un rapport sur les candidatures qu'il est appelé à examiner. Après avoir pris connaissance de l'ensemble des rapports, le jury se prononce sur l'attribution du prix. La décision du jury est sans appel.*

ART. 7. - *Tous les cas non prévus par le présent règlement relèvent de la compétence du Conseil d'Administration de la Fondation.*

SUGGESTION DE THEMES :

1. Histoire et Historiographie

Collaboration, Résistance, Déportation. Travail obligatoire. Mouvements de réfugiés politiques et raciaux vers la Belgique. Politique du gouvernement belge de Londres face à la persécution des Juifs en Belgique. L'attitude de l'appareil administratif, judiciaire et policier belge sous l'occupation envers la politique de déportation. Bilan raisonné des travaux historiques belges consacrés à la Seconde Guerre mondiale - problèmes d'approche et de méthodologie. Les enjeux de l'histoire orale. Le rapatriement. La Croix-Rouge belge et internationale. La vie quotidienne en Belgique sous l'occupation...

2. Economie

Les crises de 1923 et 1929. Le planisme. L'économie de guerre. Syndicats et patrons sous l'occupation. Le travail et l'économie concentrationnaires. La reconstruction dans l'immédiat après-guerre...

3. Sciences sociales, politiques et philosophie

Analyses des systèmes totalitaires et de leurs idéologies. Groupes sociaux, partis politiques, Institutions et Eglises face aux fascismes. Histoire du racisme et de l'antisémitisme. Les spécificités de l'antisémitisme nazi. L'institution concentrationnaire. Les explications causales à l'épreuve des génocides. Ere de masse et modernité. Les intellectuels, les fascismes et les idéologies totalitaires. L'esthétisation de la politique sous le III^{ème} Reich. Stratégies et mécanismes de propagande sous le III^{ème} Reich. Philosophie, théologie et morale confrontées à l'après-Auschwitz. Enjeux et lieux de mémoire. Politiques d'épuration et répression de la collaboration en Belgique...

4. Psychologie, psychiatrie, médecine

Personnalité autoritaire et fascisme, psychologie de masse-foule-propagande. Les mythes mobilisateurs. La figure du chef. Statut et fonction de la médecine et de la psychanalyse sous le III^{ème} Reich. Le programme d'euthanasie nazi. Les statuts de l'expertise scientifique sous le III^{ème} Reich en matière médicale, hygiéniste et raciale. Analyse des témoignages, notamment audiovisuels des survivants des camps de concentration et

d'extermination nazis. Psychologie sociale et attitudes d'extrême-droite ou fascistes...

5. Histoire de l'art et littérature

L'esthétique nazie et ses productions. Productions esthétiques et littéraires d'exil. L'art concentrationnaire. La littérature concentrationnaire. La fiction comme outil de transmission. Littérature de l'Ordre nouveau, de la collaboration et de la Résistance...

6. Droit

De l'Etat de Droit à l'Etat totalitaire. Etat de Droit-Etat d'exception-Dictature-Etat totalitaire. La Justice, le Droit et la Doctrine sous le IIIème Reich. Les crimes contre l'humanité. Les procès - jurisprudence et doctrine. Politiques gouvernementales et instruments juridiques en matière d'extradition des criminels de guerre et des crimes contre l'humanité. La Commission belge des crimes de guerre. Les auditorats belges en matière d'épuration et de répression. Examen de l'attitude des tribunaux belges envers le racisme et le terrorisme d'extrême droite...

7. Communications et journalisme

Analyse de la presse de la collaboration et de la Résistance. Analyse des émissions de la radio belge de Londres. Analyse du fonctionnement de l'INBEL à Londres. Les «actualités filmées» pendant l'occupation. La politique de distribution des films sous l'occupation. La distribution des films sous l'occupation. La distribution des films en Belgique dans l'immédiat après-guerre portant sur la guerre et les camps de concentration. Analyse des agences de presse en Belgique pendant l'occupation. Le film d'après-guerre sur la Résistance, la collaboration, le génocide, le fascisme...

8. Arts du spectacle et techniques de diffusion

Médias audiovisuels et transmission de la mémoire des crimes et génocides nazis.

9. Pédagogie

Problèmes pédagogiques et didactiques des crimes et génocides nazis.

10. Traduction - interprétariat

Traduction critique d'auteurs étrangers traitant de l'un des thèmes ci-dessus.

Prix de la Paix

La Fondation Auschwitz et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers ont institué en 1992 le Prix de la Paix (50.000 BEF) qui est attribué chaque année afin de récompenser un travail inédit et original et qui constitue une importante contribution à l'analyse des problèmes de la paix. Pour rappel, le Prix fut attribué en 1996 à Messieurs Hubert Galle (Historien, Maître de Conférence à l'U.L.B.) et Denis Amar (Cinéaste) pour leur film intitulé *Naissance d'une idée. Le crime contre l'humanité à Nuremberg.*

Règlement général du concours

ART. 1. - La Fondation Auschwitz - Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Univers concentrationnaire - et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers instituent un Prix de la Paix en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis.

ART. 2. - Le Prix peut être attribué chaque année dans le courant du mois de janvier pour récompenser un travail inédit et original qui constitue une importante contribution à l'analyse des problèmes de la paix.

ART. 3. - Le prix est d'un montant de 50.000 francs belges. Il ne peut être divisé et ne sera pas augmenté s'il n'a pas été attribué pendant une ou plusieurs années. La Fondation Auschwitz et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers se réservent le droit de publier le travail primé.

ART. 4. - Le Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers se réservent la faculté, sous proposition du jury, d'allouer au lauréat un subside supplémentaire pour la poursuite de ses recherches.

ART. 5. - Trois exemplaires des travaux doivent être adressés au Président de la Fondation Auschwitz, Paul Halter, rue des Tanneurs, 65 à 1000 Bruxelles, au plus tard le 30 septembre de chaque année.

ART. 6. - Les travaux seront examinés par un jury constitué à cet effet et comprenant des membres du Conseil

d'Administration de la Fondation Auschwitz et des représentants du Centre de la Paix de la Ville d'Anvers ainsi que toute autre personne que ce jury estimerait utile de s'adjoindre. Chaque membre du jury présente un rapport sur les candidatures qu'il est appelé à examiner.

Après avoir pris connaissance de l'ensemble des rapports, le jury se prononce sur l'attribution du prix. La décision du jury est sans appel.

ART. 7. - Tous les cas non prévus par le présent règlement relèvent de la compétence du Conseil d'Administration de la Fondation et des représentants du Centre de la Paix de la Ville d'Anvers.

Dernières acquisitions de la bibliothèque

ABADI Odette, *Terre de détresse. Birkenau-Bergen-Belsen*, L'Harmattan, Paris, 1995, 181 p.

ABRAVANEL Freddy H., *Bergen-Belsen. Ma déportation (août 1943) jusqu'à mon retour en Grèce (août 1945)*, Athènes, 1995.

AICHINGER Ilse, *Kleist, Moos, Fasane*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 119 p.

Fille d'une mère juive divorcée dont presque toute la famille fut déportée et gazée en 1942, la grande poétesse autrichienne Aichinger relate ses expériences quotidiennes vécues durant la guerre. Sa mère -une des premières femmes à avoir fait des études universitaires en Autriche avant 1914- protégée par sa fille «demi-juive», demeura durant cette période dans une chambre près du quartier général de la Gestapo à Vienne.

ALEIKHEM Cholem, *Le dixième homme*, Editions Liana Levi et du Scribe, Paris, 1992, 248 p.

ALIZON Simone, *L'exercice de vivre*, Stock, Paris, 1996, 377 p.

ALLEWIJN Kristel, *Oorlogstribunalen : recht of willekeur*, I.P.I.S., Antwerpen, 1996, 72 p.

Associazione Nazionale ex Deportati Politici nei Campi Nazisti (A.N.E.D.), Trieste, 1995, 32p.

a) *XI Congresso Nazionale della Associazione Nazionale ex Deportati Politici nei Campi Nazisti (ANED)*

- b) *Lager SS Stermino in Europa*
c) *Risiera di S. Sabba. Un Konzentrationslager nazista a Trieste*, 32 p.

AYASS Wolfgang, *Asoziale im Nationalsozialismus*, Klett-Cotta, Stuttgart, 1995, 335p.

BALACE Francis, *Jours libérés, dans la collection «Jours de guerre»* (numéro spécial), Crédit Communal, Bruxelles, 1996, 255 p.

BAMBERGER Edgar, EHMAN Annegret (éd.), *Kinder und Jugendliche als Opfer des Holocaust*, Dokumentations- und Kulturzentrum Deutscher Sinti und Roma, Heidelberg, 1995, 189 p.

BANDION Wolfgang J., avec des dessins de Alfred Hrdlicka, Johann Gruber, *Mauthausen-Gusen 7. April 1944*, WUV, Wien, 1995, 63 p.

BARNOUW David, LOPER Ada, *Herdenken op klein formaat. Nederlandse postzegels over de Tweede Wereldoorlog*, Walburg Pers, Zutphen, 1996, 95 p.

BARTELS Karl, *Mit Fremden leben*, V.A.S., Frankfurt am Main, 1996, 180 p.

Un essai sur l'«identité allemande» contemporaine examinant la relation entre Allemands et immigrés en Allemagne. Une présentation de la situation législative complétée d'une étude sur la «xénophilie vue comme un devoir pour la société».

BAUER Yehuda, *Juifs à vendre ?*, Editions Liana Levi, Paris, 1996, 353 p.

BENSOUSSAN Georges, *Histoire de la Shoah*, Collection «Que sais-je ?», P.U.F., Paris, 1996, 124 p.

BENZ Wolfgang, *Sozialisation und Traumatisierung. Kinder in der Zeit des Nationalsozialismus*, Fischer, Frankfurt am Main, 1992, 210 p.

L'histoire des enfants durant le nazisme, décrite par des historiens et des psychanalystes. Une recherche portant sur la relation des enfants à l'idéologie nazie, sur la clandestinité des enfants juifs aux Pays-Bas, sur les «enfants de la guerre» à Londres, sur les enfants dans les camps de concentration...

BENZ Wolfgang, *Feindbild und Vorurteil. Beiträge über Ausgrenzung und Verfolgung*, D.T.V., München, 1996, 218 p.

BERGMAN Tamar, traduit par Mirjam Pressler, *Taschkent ist weit von Lodz*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 356 p.

Ce roman basé sur une biographie authentique et écrite pour des jeunes raconte l'histoire de Jankele, enfant juif de Lodz, séparé de ses parents au cours de leur fuite vers l'Est et qui réussit à survivre seul quatre années durant avant de les retrouver.

BETTELHEIM Peter, PROHINIG Silvia, STREIBEL Robert (éd.), *Antisemitismus in Osteuropa. Aspekte einer historischen Kontinuität*, Picus, Wien, 1996, 149 p.

BETTEN Anne, DU-NOUR Miryam, *Wir sind die Letzten. Fragt uns aus. Gespräche mit den Emigranten der dreißiger Jahre in Israel*, Bleicher, Gerlingen, 1996, 427 p.

Des extraits présentés par ordre thématique d'environ 150 interviews de Juifs allemands immigrés en Palestine entre 1933 et 1940. Ceux-ci relatent leur enfance, leur «nouvelle vie», leurs problèmes d'identité, de langue et de culture. Aujourd'hui, seuls quelque 1000 des 55.000 immigrés des années '30 sont toujours en vie.

BIALOSZEWSKI Miron, traduit par Esther Kinsky, *Nur das was war. Erinnerungen aus dem Warschauer Aufstand*, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1988, 317 p.

Bialoszewski (1922-1983), l'individualiste de la littérature polonaise de l'après-guerre, raconte l'insurrection de Varsovie en 1944 où, dans une ville en cours de destruction, 200.000 habitants trouvèrent la mort.

BIKHOVSKY Jaqueline, DE WOUTERS Diane, NDOBA Gasana, *Actes de la commémoration - Memorial Day - du génocide et des massacres politiques au Rwanda*, Bruxelles 7-8-9 avril 1995, C.R.D.D.R., Bruxelles, 1996, 113 p.

BIRNBAUM Pierre, *L'affaire Dreyfus. La République en péril*, Gallimard, Paris, 1994, 144 p.

BODART Ch.-J., *Terrorisme en Condroz. Histoire du groupe cinacien de l'A.S.*, Vezham, Hamois-en-Condroz, 1996, 167 p.

BOULANGER Gérard, *Maurice Papon. Un technocrate français dans la collaboration*, Seuil, Paris, 1994, 312 p.

BOURDAIS Henri, *La J.O.C. sous l'occupation allemande. Témoignages et souvenirs de Henri Bourdais*, vice-président de la J.O.C. à Paris de 1941 à 1944, Editions de l'atelier, Paris, 1995, 222 p.

BRACHER Karl Dietrich, VALIANI Leo (éd.), *Faschismus und Nationalsozialismus*, Duncker & Humblot, Berlin, 1991, 282 p.

Les Actes du séminaire de l'Institut Historique italien-allemand à Trente portant sur les comparaisons entre fascisme italien et nazisme allemand.

BRACHER Karl Dietrich, *Hitler et la dictature allemande*, Complexe, Paris, 1969, 664 p.

BRAIBANT Guy, *Les archives en France*, La documentation française, Paris, 1996, 273 p.

BRENTZEL Marianne, *Nesthäkchen kommt ins KZ. Eine Annäherung an Else Ury 1877-1943*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 223 p.

BROSSAT Alain, *L'épreuve du désastre. Le XXe siècle et les camps*, Bibliothèque Albin Michel Idées, Paris, 1996, 499 p.

BUCH Pierre, *Le Jugement de Nuremberg*, Texte intégral informatisé - version française - Logiciel E-finder, 780 BEF, Buch Edition - Distribution Arots : 1-3, rue de la Bonté à 1000 Bruxelles - Tél : 02/534.42.00, Fax : 02/534.40.75.

Le 1er octobre 1946, sir Geoffrey Lawrence, président du Tribunal de Nuremberg, prononçait des sentences concernant vingt-deux individus et dix associations accusés de crimes contre la Paix, de crimes de Guerre et de crimes contre l'Humanité. Le jugement, quoique de nature juridique, fait une large part à l'histoire des activités criminelles des nazis qui y sont retracées chronologiquement de 1919 à la fin de la Seconde Guerre mondiale. A l'heure où, à La Haye et Arusha, des tribunaux se penchent sur la notion de «génocide», ce texte essentiel de l'Histoire de l'Humanité méritait d'être non seulement réédité mais surtout placé sur un support contemporain de recherche documentaire. Le logiciel E-Finder permet tout d'abord de lire le texte intégral du jugement, de manière traditionnelle, de la première à la dernière ligne, à l'écran ou après avoir imprimé des passages sélectionnés ou l'intégralité du jugement dans la police et le corps de caractères qui vous conviennent.

Ensuite, la souplesse et la convivialité d'E-Finder vous permettent d'accéder aisément à l'information recherchée selon vos propres critères ou en vous référant à un index et à une table des matières proposés.

E-Finder permet en effet d'effectuer des recherches structurelles, textuelles et conceptuelles, ces deux dernières méthodes pouvant être combinées.

La méthode de recherche structurelle permet d'accéder aux divisions du texte (chapitres, sections...) après avoir consulté la table des matières : en tapant «section 1», l'on accède au texte intitulé : «Origine et buts du parti nazi» (§§ 24 à 32).

La méthode de recherche textuelle permet d'accéder aux passages du texte où figurent le(s) mot(s) utilisé(s) comme critère(s) de recherche. Ces mots, éventuellement tronqués, peuvent être combinés par les expressions «et, ou, pas» et sont isolables par des parenthèses. En tapant «origine et buts» et «nazi», vous arriverez à l'entrée correspondante de la table des matières et à la section 1 du chapitre 1. En tapant «inhumain», l'on arrive aux six passages du texte où le mot «inhumain» est utilisé. Le § 22, le premier des six, permet de savoir que les traitements inhumains sont, dans le jugement, souvent associés aux «populations civiles». En recherchant cette expression, par la méthode conceptuelle et textuelle à la fois, on atteint douze passages du texte et l'on constate à la lecture de ceux-ci qu'il y est question des «mauvais traitements des populations civiles». L'utilisation des termes «mauvais» et «traitements» permet d'accéder à 23 § où il est question, non seulement des «mauvais traitements des populations civiles» mais aussi de ceux qui ont été réservés aux Juifs, aux citoyens de l'U.R.S.S., ou aux prisonniers de guerre, etc.

La recherche conceptuelle permet d'accéder immédiatement à ces différents thèmes en appelant l'index des termes conceptuels. On choisit par exemple les termes «mauvais traitements - populations civiles», et l'on obtient 48 § dans lesquels ce thème est abordé, que ces mots soient ou non utilisés dans ces passages du texte.

Le logiciel permet aussi d'afficher simultanément à l'écran les résultats des recherches et de les comparer. Une fonction «copier» permet de placer dans n'importe quel traitement de texte les phrases sélectionnées. Une fonc-

tion exporter permet de recopier l'ensemble des paragraphes répondant à un critère de recherche dans un traitement de texte. E-Finder permet donc, on l'aura compris, une étude sérieuse, précise et comparative des différents passages du texte en fonction d'un thème choisi. Simple d'emploi, le logiciel satisfera tant les spécialistes, historiens ou juristes, que le citoyen, soucieux de comprendre. L'éditeur espère ainsi contribuer à la connaissance du jugement et au-delà, à la réflexion sur des questions d'une brûlante actualité.

BURGGRAEVE R., ANCKAERT J., *De vele gezichten van het kwaad Meedenken in het spoor van Emmanuel Levinas*, Acco, Leuven, 1996, 214 p.

BURNETT Ignatius, traduit par Beate Kosmala, *Mit 18 Jahren vogelfrei. Ignacy und Stanislaw aus Polen 1943-1945*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 204 p.

La description autobiographique de l'odyssée d'un jeune Juif polonais provenant de Tomaszów Mazowiecki qui le conduit du ghetto au camp de travail forcé de Blizyn (sa mère étant déportée vers Treblinka), et de la Varsovie de l'occupation jusqu'à Riga, où il est libéré.

BURRIN, Philippe, *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Seuil, Paris, 1986, 530 p.

CATALAN Tullia, FATTORINI Stefano, *Risiera di San Sabba. Monumento Nazionale*, Commune di Trieste, Cívico Museo della Risiera di San Sabba, Trieste, 40 p.

CONTE Édouard, ESSNER Cornelia, *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Hachette, Paris, 1995, 451 p.

D'APPOLLONIA Ariane Chebel, *L'extrême-droite en France de Maurras à Le Pen*, Complexe, Paris, 1996, 418 p.

DADRIAN Vahakn, *Histoire du génocide arménien. Conflits nationaux des Balkans au Caucase*, Stock, Paris, 1996, 657 p.

DADRIAN Vahakn, *The Comparative Aspects of the Armenian and Jewish Cases of Genocide. A Sociohistorical Perspective*. Reprinted from : *Is the Holocaust Unique ? Perspectives on Comparative Genocide* (Alan S. Rosenbaum), Boulder, Colorado, 1996, 135 p.

DE LA MARTINIÈRE J., *Nuit et brouillard à Hinzert*, Université François Rabelais, Tours, 395 p.

DEICHMANN Hans, *Gegenstände*, DTV, München, 1996, 238 p.

Deichmann, né en 1907, employé de l'IG Farben, est envoyé en Italie en 1942. Il décide de se joindre à la résistance italienne et réussit à empêcher l'envoi forcé de travailleurs italiens en Silésie. Il s'installera définitivement, après la guerre, en Italie.

DEUTSCHKRON Inge, *Sie blieben im Schatten*, Hentrich, Berlin, 1996, 159 p.

Journaliste et écrivain juive, Inge Deutschkron a vécu clandestinement les années de guerre à Berlin. Ce livre est dédié aux «héros silencieux» qui l'ont aidée en lui fournissant logement, nourriture et faux-papiers.

DRUCKER Olga Levy, traduit par Marga van den Herik, *Kindertransport. Alleen op de vlucht*, Bert Bakker, Amsterdam, 1996, 155 p.

DUGUET Elie, *La traversée des années noires et la déportation en Algérie*, Lacour, Nîmes, 1996, 121 p.

Un mineur des Cévennes, militant antifasciste, raconte sa trajectoire qui, après avoir connu la prison de Nîmes et le camp de concentration de Saint-Paul-d'Eyjeaux est déporté par le Gouvernement de Vichy en Algérie d'où il sera libéré en 1943.

DUPAQUIER Jean-François, *La justice internationale face au drame rwandais*, Karthala, Paris, 1996, 227 p.

EHRlich Ernst Ludwig (éd.), *Der Umgang mit der Shoah. Wie leben Juden der zweiten Generation mit dem Schicksal der Eltern ?*, Lambert Schneider, Gerlingen, 1996, 96 p.

En 1988, le B'nai B'rith, une organisation humanitaire et sociale juive, a organisé un colloque portant sur les rapports de la deuxième génération au génocide (la terminologie, la signification d'Auschwitz pour les juifs, l'état d'esprit de la société israélienne, la situation des Juifs en R.F.A.).

ELLING Hanna, *Mitten in tiefer Nacht. Gedichte aus Konzentrationslagern und Zuchthäusern des deutschen Faschismus 1933-1945*, V.A.S., Frankfurt am Main, 1990, 242 p.

L'éditrice de ces poèmes écrits dans les camps de concentration et les prisons allemandes fut elle-même emprisonnée au KZ Moringen en 1933/34. Elle s'intégra ensuite à la Résistance berlinoise.

ESTEBE Jean, *Les Juifs à Toulouse et au Midi toulousain aux temps de Vichy*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996, 350 p.

FANGAREGGI Salvatore (éd.), *RS Ricerche Storiche*, Age, Reggio Emilia, 1996, 128 p.

FEUCHTWANGER Lion, *Le Diable en France*, Belfond, Paris, 1996, 226 p.

FLAM Leopold, *Naar de dageraad. Kroniek en getuigenis van de oorlogsjaren 1943-1945*, V.U.B. Press et Fondation Auschwitz Stichting, Brussel, 1996, 213 p.

FOSS Myriam, STEINBERG Lucien, *Vie et mort des Juifs sous l'occupation. Récits et témoignages*, Plon, Paris, 1996, 331 p.

FRANCO-HASSON Elisa, *Il était une fois. L'île des roses*, Clepsydre, Beersel, 1995, 190 p.

FREUND Florian, RUTTNER Franz, SAFRIAN Hans (éd.), *Ess firn kejn weg zurik... Geschichte und Lieder des Ghettos von Wilna 1941-1943*, Picus, Wien, 1992, 198 p.

Cette publication est dédiée à l'histoire de la communauté juive de Wilna, la «Jérusalem de Lituanie». On y trouvera des textes antérieurs à l'occupation nazie, des descriptions du ghetto et de sa liquidation, le procès (pour le moins léger) de Franz Murer, «l'abatteur de Wilna», mené par la justice autrichienne après-guerre et une compilation de nombreuses chansons juives avec leurs mélodies.

FROMENT Pascale, *René Bousquet*, Stock, Paris, 1994, 580 p.

FÜLLE Gudrun, *Sind Soldaten potentielle Mörder ?*, VAS, Frankfurt am Main, 1994, 119 p.

Un procès mené par la Bundeswehr allemande à l'encontre d'un médecin qui affirmait que «les soldats sont des meurtriers potentiels» et que «dans l'armée on est formé à assassiner».

GIERE Jacqueline (éd.), *Die gesellschaftliche Konstruktion des Zigeuners. Zur Genese eines Vorurteils*, Campus, Fritz Bauer Institut, Verband Deutscher Sinti und Roma, Frankfurt am Main - New York, 1996, 162 p.

GINZEL Günther Bernd (éd.), *Auschwitz als Herausforderung für Juden und Christen*, Lambert Schneider, Gerlingen, 1996, 669 p.

Une importante collection de documents, d'interviews et d'essais sur les conséquences du phénomène Auschwitz pour la théologie juive et chrétienne à savoir, la foi et la résistance avant et après Auschwitz, le défi que pose Auschwitz aujourd'hui, la théologie après Auschwitz.

GIULIANA Marissa, CARDOSI Gabriella, *La questione dei matrimoni misti durante la persecuzione razziale in Italia 1938-1945*, Libri e Documenti, Milano, 1995, 48p.

GOLDHAGEN Daniel Jonah, *Hitlers gewillige beulens*, Standaard, Antwerpen, 1996, 593 p.

GROUPE Saint-Maurien contre l'Oubli, *Les orphelins de La Varenne 1941-1944*, Le Vieux Saint-Maur, St-Maur, 1995, 174 p.

GUERIN, Alain, *La Résistance. Chronique illustrée 1930-1950*, Livre Club Diderot, Paris, 1972, 185 p.

HABIF Karine, *Le jour d'après. Douze témoins de la libération des camps*, Patrick Banon, Paris, 1996, 217 p.

HAMMERSEN Nicolai, *Politisches Denken im deutschen Widerstand. Ein Beitrag zur Wirkungsgeschichte neokonservativer Ideologien 1914-1944*, Duncker & Humblot, Berlin, 1993, 262 p.

L'auteur de ce travail analyse les motivations politiques «national-conservatrices» aussi bien que les motivations éthiques des adversaires d'Hitler en rapport à l'attentat du 20 juillet 1944.

HARDTMANN Gertrud (éd.), *Spuren der Verfolgung. Seelische Auswirkungen des Holocaust auf die Opfer und ihre Kinder*, Bleicher, Gerlingen, 1992, 286 p.

HARTMANN Erich, *Stumme Zeugen. Photographien aus Konzentrationslagern*, Lambert Schneider, Gerlingen, 1995, 119 p.

HEIBER Beatrice (éd.), *Erlebte Antike. Ein Lesebuch*, DTV, München, 1996, 359 p.

HEIBER Beatrice, *De achterkant van het hakenkruis. Eigenaardigheden uit de dossiers van het Derde Rijk*, Ambo, Baarn, 1995, 327 p.

HELLBECK Jochen (éd.), *Tagebuch aus Moskau 1931-1939*, D.T.V., München, 1996, 328 p.

HILBERG Raul, traduit par Marie-France de Paloméra, *La politique de la Mémoire*, Gallimard et Arcades, Paris, 1996, 200 p.

HOLLANDER-LAFON Magda, *Les chemins du temps*, Les Editions Ouvrières, Paris, 1977, 110 p.

HUND Wulf D. (éd.), *Zigeuner. Geschichte und Kultur einer rassistischen Konstruktion*, D.I.S.S., Düsseldorf, 1996, 153 p.

HUNDHAUSEN Felicitas (éd.), *Germania Judaica. Kölner Bibliothek zur Geschichte des Judentums. Arbeitsinformationen über Studienprojekte auf dem Gebiet der Geschichte des deutschen Judentums und des Antisemitismus*, Germania Judaica, Kölner Bibliothek zur Geschichte des Judentums, Köln, 1995, 183 p.

JACOBSON Louise, *Dal liceo ad Auschwitz*, Unità, Roma, 1996, 172 p.

JÄGER Margret, *Fatale Effekte. Die Kritik am Patriarchat im Einwanderungsdiskurs*, D.I.S.S., Duisburg, 1996, 304 p.

JÄGER Margret, WICHERT Frank (éd.), *Rassismus und Biopolitik. Werkstattberichte. D.I.S.S.-Forschungsbericht 1996*, D.I.S.S., Duisburg, 1996, 117 p.

JÄGER Margret et Siegfried (éd.), *Baustellen. Beiträge zur Diskursgeschichte deutscher Gegenwart*, D.I.S.S., Duisburg, 1996, 344 p.

JÄGER Siegfried, *Wie die Rechten reden. Sprachwissenschaftliche und diskursanalytische Veröffentlichungen zu den Themen Faschismus, Rechtsextremismus, Faschismus. Eine kommentierte Bibliographie*, D.I.S.S., Düsseldorf, 1996, 134 p.

JANSEN Hans, *Het Madagascar Plan. De vorgenommen deportatie van Europese joden naar Madagascar*, S.D.U., Den Haag, 1996, 544 p.

JIRASKOVA Marie, traduit par Kathrin Liedtke et Vladislav Krtil, *Kurzer Bericht über drei Entscheidungen. Die Gestapo-Akte Milena Jesenska*, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1996, 125 p.

Les traitements infligés à Milena Jesenska (1896-1944), journaliste et correspondante de Franz Kafka, par la Gestapo. Cet ouvrage se fonde sur des sources retrouvées récemment dans les Archives du Ministère tchèque de l'intérieur. On y apprend notamment les circonstances de son emprisonnement en novembre 1939.

KAMMERER Jean, *La baraque des prêtres à Dachau*, Brepols, Paris, 1995, 175 p.

KELLER Stefan, *Délit d'humanité. L'affaire Grüninger*, D'en bas, Paris, 1994, 221 p.

KLEE Ernst, *Euthanasie im NS-Staat. Die Vernichtung lebensunwerten Lebens*, Fischer, Frankfurt am Main, 1993, 502 p.

Une étude exhaustive (suivie d'un volume de documents) sur l'euthanasie durant la période nazie : les antécédents (du darwinisme social au national-socialisme), la stérilisation et la diffamation des victimes, l'installation d'une structure organisée d'extermination, l'euthanasie des enfants, les tentatives de résistance...

KNOBLOCH Heinz, *Der beherzte Reviervorsteher*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 181 p.

L'histoire de Wilhelm Krützfeld, un policier berlinois qui, ajoutant à la vertu prussienne de la «Pflichterfüllung» réflexion et courage, empêcha l'incendie d'une synagogue à Berlin par la S.A. la nuit du 9 au 10 novembre 1938 (la «Reichskristallnacht»).

KOCH Ralf, *Medien mögen's weiß. Rassismus im Nachrichtengeschäft. Erfahrungen von Journalisten in Deutschland und in den U.S.A.*, D.T.V., München, 1996, 276 p.

LAJOURNADE Julien, *Le courrier dans les camps de concentration 1933-1945. Le système et le rôle politique*, L'image - Document, Paris, 1989, 177 p.

LAMBERT Annie, TOCZÉ Claude, *Etre juif à Nantes sous Vichy*, Siloë, Paris, 1994, 158 p.

LAMMEL Inge, *Jüdische Lebensbilder aus Pankow*, Hentrich, Berlin, 1996, 126 p.

Cette annexe à une importante publication sur «la vie juive à Pankow» relate de multiples destinées indivi-

duelles décrivant la vie juive d'un quartier berlinois avant la guerre.

LEMM Robert, *Die Spanische Inquisition : Geschichte und Legende*, D.T.V., München, 1996, 220 p.

LEVI Primo, *La colpa di essere nati, il diavolo nella storia, lager nazista e lager comunista, la nascita di Israele, perché scrivere*, Nord-Est, Padova, 1987, 75 p.

LEVI Primo, *La tregua*, Einaudi, Torino, 1963, 255 p.

LEVI, Primo, *Se questo è un uomo*, Einaudi, Torino, 1961, 247 p.

LEVI Primo, *Le trou noir d'Auschwitz*, Passages, Paris, 1966, 2 p.

LEVIN Mikael, *Suche*, Gina Kehayoff Verlag, München, 1996, 269 p.

LEVY Paul, *Un camp de concentration français. Poitiers 1939-1945*, Sedes, Paris, 1995, 338 p.

LEY Michael, POLIAKOV Leon, *Genozid und Heilserwartung. Zum nationalsozialistischen Mord am europäischen Judentum*, Picus, Wien, 1996, 290 p.

HEREUX Adolphe, BERNARDE Henri, CLASSE 38. *Souvenirs d'un Chasseur Ardennais devenu agent parachutiste*, Louis Musin, Bruxelles, 1979, 115 p.

LOEWY Hanno, WINTER Bettina (éd.), *NS-»Euthanasie» vor Gericht. Fritz Bauer und die Grenzen juristischer Bewältigung*, Campus, Fritz Bauer Institut, Frankfurt am Main - New York, 1996, 199 p.

LOISEAUX Gérard, *La littérature de la défaite et de la collaboration*, Fayard, Paris, 1995, 639 p.

LUYTEN Dirk, *Burgers boven elke verdenking ?*, V.U.B., Brussel, 1996, 270 p.

LYONNET Jean, *L'affaire Paoli*, Bastion, Paris, 1964, 159 p.

MANOSCHEK Walter (éd.), *Die Wehrmacht im Rassenkrieg. Der Vernichtungskrieg hinter der Front*, Picus, Wien, 1996, 223 p.

MANSON Jean, *Leçons de ténèbres. Résistants et déportés*, Plon, Paris, 1995, 253 p.

MARUEJOL René, VIELZEUF Aimé, Le Maquis «Bir Hakeim». La Résistance en Cévenne et en Languedoc 1940-1944, *Lacour/Rediviva, Nîmes, 1990, 237 p.*

Chronique des misères et des gloires du «Maquis Bir-Hakeim», le plus prestigieux des maquis du Midi languedocien qui, né du refus et de l'espoir, a compté aussi le plus de martyrs.

MATERNE-PAHAUT Claire (éd.), *Dora, le camp du silence*, Communauté Française de Belgique, Direction des Lettres et du Livre, Fondation Roi Baudouin, Bruxelles, 1995, 135 p.

McCAGG William O., traduit par Myrto Gondicas, *Les Juifs des Habsbourg 1670-1918*, P.U.F., Paris, 1989, 478 p.

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, les Juifs résidant dans l'Empire des Habsbourg représentaient, en nombre, la deuxième communauté juive d'Europe. Ce livre est la première étude globale parue depuis le dix-neuvième siècle sur cette population juive qui allait jouer un rôle si fondamental dans l'empire austro-hongrois.

MOREL Marie-Rosel, *Het nationaal gedenkteken van het Fort van Breendonk*, K. U. L., Faculteit Letteren, Departement Geschiedenis, Leuven, 1995, 157 p.

MOREL Marie-Rosel, *Holocaustmemorialen in België*, K.U.L., Leuven, 1995, 202 p.

MORGANI Teodoro, *Ebrei di Fiume e di Abbazia (1941-1945)*, Carucci editore, Rome, 1979, 160 p.

MORSCH Günter, *Konzentrationslager Oranienburg*, Hentrich, Berlin, 1994, 228 p.

MORSCH Günter (éd.), *Von der Erinnerung zum Monument. Die Entstehungsgeschichte der Nationalen Mahn- und Gedenkstätte Sachsenhausen*, Hentrich, Berlin, 1996, 325 p.

MORSCH Günter, RECKENDRESS Alfred (éd.), *1945. Befreiung Sachsenhausen*, Hentrich, Berlin, 1996, 150 p.

MOSCOVICI Jean-Claude, *Voyage à Pitchipoï*, Médium, Paris, 1995, 131 p.

MUEL-DREYFUS Francine, *Vichy et l'éternel féminin. Contribution à une sociologie politique de l'ordre des corps*, Seuil, Paris, 1996, 384 p.

NELKEN Halina, *Freiheit will ich noch erleben. Krakauer Tagebuch*, Bleicher, Gerlingen, 1996, 336 p.

NOVAK Ana, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Balland, Paris, 1996, 221 p.

ORSKI Marek, *Gli italiani nel KL Stutthof. Włosi w K.L. Stutthof*, Muzeum Stutthof w Sztutowie, Danzig, 1996, 57 p.

ORSKI Marek, *Les Belges et les luxembourgeois au camp de concentration de Stutthof. Nederlanders in het concentratiekamp Stutthof. Belgowie, Holendrzy i Luksemburczycy w obozie koncentracyjnym Stutthof*, Muzeum Stutthof w Sztutowie, Danzig, 1996, 61 p.

OUZAN Françoise, avec une préface de André Kaspi, *Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas. 1945-1950*, Complexe, Paris, 1995, 173 p.

PÄTZOLD Kurt, Schwarz Erika, *Auschwitz war für mich nur ein Bahnhof. Franz Novak - der Transportoffizier Adolf Eichmanns*, Metropol, Berlin, 1994, 240 p.

La biographie de Franz Novak, l'officier SS et assistant d'Eichmann qui s'occupait de l'organisation des trains pour la déportation des Juifs d'Europe vers les camps d'extermination. Il rassemblait les wagons, organisait les horaires des trains et rédigeait les rapports.

PERCHODNIK Calel, *Suis-je un meurtrier ?*, Liana Levi, Paris, 1995, 313 p.

PINTA Bernard, MOREL DE MARNAND Denise, *Les enfants de Pitchipoï*, France-Empire, Paris, 1994, 243 p.

PONTEVILLE Isabelle (éd.), *Récits de Guerre. Oorlogsverhalen*, Brussel-Bruxelles, 1996, 150 p.

POTOK Chaïm, *Une histoire du peuple juif de ses origines à nos jours*, Ramsay, Paris, 1996, 609 p.

PRESSAC Jean-Claude, *Technique and Operation of the Gas Chambers*, Beate Klarsfeld Foundation, New York, 1989, 564 p.

QUERCIOLO Mimma Paulesu, *L'erba non cresceva ad Auschwitz*, Mursia, Milano, 1994, 129 p.

RÄUBER Jörg, *Bestandsverzeichnis der Anne-Frank-Bibliothek. 1. Nachtrag (Stand Oktober 1994)*, Die Deutsche Bibliothek, Berlin-Leipzig-Frankfurt am Main, 1995, 161 p.

RIEDESSER Peter, VERDERBER Alexander, *Maschinengewehre hinter der Front. Zur Geschichte der deutschen Militärpsychiatrie*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 208 p.

La formule «mitrailleuses derrière le front» fut inventée par Sigmund Freud en 1920 pour qualifier la psychiatrie militaire de la Première Guerre mondiale. Ce livre constitue une étude exhaustive de la psychiatrie militaire allemande, de ses origines, au XIXe siècle, à aujourd'hui.

ROSNER Judith, *Asylsuchende Frauen. Neues Asylrecht und Lagerpolitik in der Bundesrepublik Deutschland*, V.A.S., Frankfurt am Main, 1996, 131 p.

Ce livre évalue la condition des réfugiés politiques en Allemagne en rapport à leur situation générale dans le monde. L'auteur s'interroge également sur le fait que la législation internationale s'adresse en priorité aux hommes alors que 80% des réfugiés sont des femmes et des enfants.

RUBY Marcel, *Le livre de la déportation. La vie et la mort dans les 18 camps de concentration et d'extermination*, Laffont, Paris, 1995, 451 p.

RÜRUP Reinhard (éd.), *1936 - Die Olympischen Spiele und der Nationalsozialismus. 1936 - The Olympic Games and National Socialism*, Argon, Berlin, 1996, 248 p.

SCHOENBERG Isaac, *Lettres à Chana. Camp de Pithiviers 16 mai 1941-24 juin 1942*, Cercil, Orléans, 1995, 164 p.

SCHREIBER Jean-Philippe, *L'immigration juive en Belgique du Moyen Age à la Première Guerre mondiale*, U. L. B., Bruxelles, 1996, 324 p.

SEMPRUN Jorge, *Schrijven of leven*, Meulenhoff, Amsterdam, 1996, 320 p.

SEMPRUN Jorge, WIESEL Elie, *Se taire est impossible*, Arte Editions, Paris, 1995, 48 p.

STEINBERG Paul, *Chroniques d'ailleurs*, Ramsay, Paris, 1996, 190 p.

STREIBEL Robert, *Plötzlich waren sie alle weg. Die Juden der «Gauhauptstadt Krems» und ihre Mitbürger*, Picus, Wien, 1992, 277 p.

Krems, une petite ville viticole dans la pittoresque vallée du Danube est devenue le symbole de l'antisémitisme traditionnel. En 1938, les 100 Juifs que comptait la cité ont «soudainement» disparus. On ne pris, ensuite, guère le temps de se souvenir de ses anciens voisins, collègues et gens d'affaires qui peuplaient autrefois les rues de cette bourgade autrichienne.

SUTIN Lawrence, *Eine Liebe im Schatten des Krieges*, Piper, München, 1995, 300 p.

SWIEBOCKI Teresa et Henryk, *Auschwitz. Les voix des ténèbres*. Annexe en français, Panstwowe Muzeum Oswiecim, Auschwitz, 1996, 20 p.

SWIEBOCKI Teresa et Henryk, *Auschwitz. Stimmen aus der Tiefe*, Panstwowe Muzeum Oswiecim-Brzezinka, Oswiecim, 1995, 107 p.

SZITA Szabolcs, *Utak a pokolból. Magyar deportáltak az annektált. Ausztriában 1944-1945*, Metalon Manager Iroda KFT, Budapest, 1991, 280 p.

TAJCHNER Henri, *Trois ans dans l'enfer d'Auschwitz*. Témoignage recueilli par Bruno Vouters, La Voix du Nord, Lille, 1995, 101 p.

TILLARD Paul, *Le pain des temps maudits*, Julliard, Paris, 1995, 213 p.

ULSHÖFER Helmut (éd.), *Zwischen den Welten. Autobiografie des Antifaschisten Willy Eucker*, V.A.S., Frankfurt am Main, 1993, 226 p.

Willy Eucker, né à Francfort en 1912, antifasciste de conviction, est arrêté en 1933. Il émigre en France après avoir séjourné dans des prisons et camps nazis et, chronologiquement, participe à la Guerre Civile Espagnole du côté des Brigades Internationales, est interné en France, puis envoyé aux travaux forcés en Afrique du Nord et sera finalement recruté par les Service secrets américains (OSS). Il devient alors William C. Emker, et se réinstalle en Allemagne après la guerre avant d'émigrer définitivement aux Etats-Unis.

ULSHÖFER Helmut (éd.), *Liebesbriefe an Adolf Hitler - Briefe in den Tod. Unveröffentlichte Dokumente aus der Reichskanzlei*, V.A.S., Frankfurt am Main, 1994, 91 p.

Les lettres d'amour adressées à Adolf Hitler, écrites par des femmes allemandes durant la guerre et retrouvées dans les ruines de la Reichskanzlei en 1946 par l'agent américain William C. Emker.

VAN DEN BERGHE Gie (éd.), *Au camp de Flossenbürg. Témoignage de Léon Calembert*, Commission Royale d'Histoire, Bruxelles, 1995, 92 p.

VAN DER VELPEN Jos, *Horizons noirs. L'extrême-droite en Europe*, Le temps des Cerises et E.P.O., Bruxelles, 1996, 244 p.

VAN DOORSLAER Rudi, *Kinderen van het getto. Joodse revolutionairen in België 1925-1940*, Amsab et Hadewijch, Gent-Antwerpen, 1995, 252 p.

VAN CAMP Hélène, *Chemin faisant avec Jacques Derrida*, Harmattan, Paris, 1996, 129 p.

Un point de vue personnel et original sur l'oeuvre de Jacques Derrida. Cet ouvrage rassemble principalement des textes écrits à l'occasion de tables rondes qui se sont tenues en Belgique et aux Pays-Bas entre 1991 et 1994.

VAN WEST Charles, *Témoignage d'un ressuscité 1913-1945*, Bruxelles, Tome 2, 1996, 255 p.

VER- Les activités de la Fondation Auschwitz sont soutenues par :
DIER la Ville de Bruxelles, la Ministre - Présidente du Gouvernement de la Communauté Française, le Service de l'Education permanente de la Communauté Française, le Commissariat Général aux Relations Internationales de la Communauté Française, le Fonds National de la Recherche Scientifique, le Ministère de l'Education, de la Recherche et de la Formation (Communauté Française de Belgique), l'Assemblée de la Commission Communautaire Française, le Ministère de l'Emploi et du Travail, le Ministère de la Justice, le Ministère des Relations Extérieures, le Ministère des finances, le ministre des Affaires Sociales et de la Santé Publique - Administration des Victimes de la guerre, le Ministère de la Politique Scientifique, la Province du Luxembourg, P&V Assurances. Nous les en remercions vivement.



Raymond, DECAUX Emmanuel, CHRETIEN Jean-Pierre (éd.) Rwanda. *Un génocide au XXe siècle*, Harmattan, Paris, 1995, 263 p.

VÖGEL Bernhild, *Entwurzelt. Displaced Persons im Salzgittergebiet*, Arbeitskreis Stadtgeschichte e.V., Salzgitter, 1994, 197 p.

Une étude de l'histoire des «Personnes déplacées» en Allemagne (déportés, travailleurs forcés). Une analyse de la difficulté des rapatriements.

VON FREYBERG Jutta, *Wir hatten andere Träume*, V.A.S., Frankfurt am Main, 1995, 214 p.

50 années après la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'auteur s'intéresse au sort des enfants et des jeunes dont la vie a été profondément influencée par la dictature hitlérienne et le nazisme.

WIESEMANN Falk, *Die Vorgeschichte der nationalsozialistischen Machtübernahme in Bayern 1932-1933*, Duncker & Humblot, Berlin, 1975, 307 p.

Falk Wiesemann concentre ses recherches sur la Bavière à la veille de la fin de la République de Weimar. Il y examine le mouvement contre-révolutionnaire du parti BVP (parti bavarois du peuple), la monarchie et le national-socialisme bavarois.

WINOCK Michel, *Histoire de l'extrême-droite en France*, Seuil, Paris, 1993, 311 p.

ZAGDANSKI Stéphane, *De l'antisémitisme*, Julliard, Paris, 1995, 215 p.

A propos de Ethel Rosenberg, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1996, 137 p.

Julius et Ethel Rosenberg, accusés d'avoir trahi le secret de la bombe atomique américaine au profit de l'URSS, et par ce fait d'avoir provoqué la guerre de Corée et mis en danger la sécurité des Etats-Unis, ont été condamnés à mort et exécutés par électrocution en 1953.

Das Urteil von Nürnberg 1946, D.T.V., München, 1961, 305 p.

Le texte officiel du jugement du procès de Nuremberg contre les principaux criminels de guerre allemands prononcé les 30 septembre et 1er octobre 1946, complété d'une introduction historique et d'annotations juridiques.

Le traumatisme et l'effroi. Aspects psychopathologiques du traumatisme. Séminaire Psychiatrie, Psychothérapie et Culture(s), organisé par l'Association Parole Sans Frontière. Actes du Séminaire, Association Parole Sans Frontières, Conseil de l' Europe, Strasbourg, 1996, 228 p.

Un pas, encore un pas... pour survivre, Martelle, Amiens, 1996, 404 p.

D'anciens déportés à Neu-Stassfurt narrent ce que fut la longue route qui les mena de la Résistance à la frontière tchèque. Ils décrivent des moments de cette vie terrible comme leur arrestation, leur déportation et les pénibles travaux dans la mine de sel du camp, sans oublier la longue marche d'évacuation du camp, la «Marche de la Mort» du dernier mois de captivité avant la Libération.

